

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

J. Defoy
rue Ste Genevieve
H. G.

054
2299-2

DEUXIÈME ANNÉE.

TROISIÈME SÉRIE.—CINQUIÈME LIVRAISON.

Canadiana

PRIX 25 SOLS.

La Ruche

Littéraire et Politique.

JUIN 1854.

H. EMILE CHEVALIER.—*Rédacteur-en-Chef.*

G.-H. CHERRIER.—*Editeur-Gérant.*

COLLABORATEURS PRINCIPAUX.

MME. MANOEL DE GRANDFORT.

VICTOR BARON.
K***.
ROSALIE M****.
H****.
AUGER DELBREAU.
LÉON G*****.



J. GENTIL.
MALVINA D***.
FÉLIX VOGELI.
***.
VAN HOVEN.
X***.

Nos abonnés et nos correspondants sont prévenus que les bureaux de la *Ruche Littéraire et Politique* ont été transférés du numéro 18, rue Sainte-Thérèse, au numéro 19, même rue.

MONTREAL,

IMPRIMÉ PAR JOHN LOVELL, RUE ST. NICOLAS.

Par permission spéciale du Directeur Général des Postes, *La Ruche Littéraire et Politique* est expédiée à raison de deux sols par numéro.

**Nous avons le plaisir d'annoncer a nos lecteurs que la RUCHE s'est acquis
la precieuse collaboration de Mme Manoel de Grandfort.**

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE.
<i>Partie politique</i> , par SAINT ANGE,	257
<i>Le Clerc de Notaire</i> (suite), par LEON G***,	262
<i>Tempête nocturne</i> , poésie, par J. D****,	275
<i>Sorcellerie</i> , par H.,	277
<i>Impressions d'un homme qui attend</i> , par H. E. C.,	281
<i>Physiologie de la femme du monde</i> , traduit de l'Anglais, par *.*.]	283
<i>A bas le chapeau</i> ,	286
<i>Epigramme</i> , par ***,	286
<i>Le juif-errant</i> , poésie, par F. VOGELI,	287
<i>Tristesse de l'éloignement</i> , poésie, par ***,	290
<i>Histoire d'un camélia blanc</i> , par Mme MANOEL DE GRANDFORT,	291
<i>Modes</i> , par ROSALIE M***,	292
<i>Bibliographie</i> , par H. E. C.,	296
<i>Célébrités contemporaines</i> , par H. E. C.,	297
<i>Mirage</i> , poésie, par VAN HOVEN,	303
<i>Industrie métallurgique</i> , par AUGUSTE DUVIGNAU,	304
<i>La table tournante</i> , par *.*.,	306
<i>L'île de Sable</i> (suite), par H. EMILE CHEVALIER,	307
<i>Cours de Déclamation</i> ,	313
<i>Chanson</i> , par VAN HOVEN,	314
<i>Lectres Parisiennes</i> , par TURPIN DE SANSAY,	315
<i>A nos lecteurs</i> ,	316

ALMANACH CANADIEN

DES
CONNAISSANCES UTILES,
PAR EDOUARD SIMAYS.

Cet almanach, dont le succès n'a fait qu'accroître depuis son apparition, est le plus complet, le plus instructif et le mieux imprimé de tous les ouvrages du même genre qui ont paru, jusqu'à ce jour en Canada. Il renferme une immense variété de données scientifiques, historiques et astronomiques, de faits intéressants et utiles pour tous les hommes de profession, et l'on peut dire qu'il ressemble à une petite encyclopédie portative, où chacun peut puiser les renseignements qui échappent à la mémoire.

La modicité du prix de cet almanach n'est pas un de ses moindres avantages. On peut se le procurer chez tous les libraires à raison de 20 sols.

Février, 1854.

GALIBERT ET FRERE.

156. RUE ST. PAUL, 156.

Importateurs de PEaux de VEAU FRANCAIS de leur fabrique de Bordeaux, VEAU VERNIS et MAROCAINS de PARIS, AMANDES, VINS DE CHAMPAGNE et autres, &c., &c.
Montréal, Juillet 1853.

AGENCE A QUEBEC.

LE Sousigné informe le public de Montréal et des environs qu'il se chargera, à bonne composition, de toutes collections d'argent dans Québec et les environs. Des comptes prompts et fidèles seront rendus à tous ceux qui l'honoreront de leur patronage. S'adresser, franc de port, à

THOMAS ETIENNE ROY.

No. 8, rue St.-Joachim, Haute-Ville de Québec, 14 juillet.

CHARLES GUERIN,

A VENDRE AU BUREAU DE LA RUCHE LITERAIRE ET POLITIQUE, RUE STE. THERESE.

Broché.. .. en un volume, prix 7s. 6d.
Relié très élégamment do prix 10s. 0d.

Montréal, Juillet 1853.

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ET

POLITIQUE.

TROISIÈME SÉRIE.

Partie Politique.

PÉTERSBOURG—SES CHANTIERS DE CONSTRUCTION.—CRONSTADT ET SES DOUZE FORTS.—SI CRONSTADT EST IMPRENABLE.

Le golfe de Finlande, dont nous allons parcourir l'extrémité orientale, va naturellement devenir aujourd'hui le principal théâtre de la guerre, car c'est là que sont situés les ports militaires, les grands arsenaux maritimes de la Russie (Cronstadt et Sveaborg), et c'est là que sont en ce moment stationnées ses flottes.

En quittant Revel et en achevant de côtoyer la province d'Esthonie, nous passons par la baie de Narva, ville forte sur la rivière du même nom, à deux lieues dans les terres. Devant la baie de Longa et devant celle de Koporia, nous sommes sur les côtes de l'Ingrie, ancienne province suédoise qui bornait le territoire de Pétersbourg au commencement du dix-huitième siècle, lorsqu'il n'y avait à l'embouchure de la Néva qu'un grand village appelé Ivangorod, et lorsque la Russie ne possédait encore sur la mer Baltique d'autre littoral que cette place avec l'île de Retouzari, où fut bâti Cronstadt peu après la fondation de Pétersbourg. Si l'on veut avoir une idée de la rapidité avec laquelle s'est déployée cette puissance qui pèse aujourd'hui si fortement sur l'Europe, il suffit de remarquer que ses progrès ne datent que du dix-huitième siècle, Pétersbourg ayant été fondé en 1704 et Cronstadt en 1710.

Nous approchons de Pétersbourg et nous arrivons à Cronstadt, qui n'en est séparé que par huit lieues de mer. Ici nous sommes au fond du golfe de Finlande, à l'ex-

trémité duquel est situé Pétersbourg dans les anciennes lagunes de la Néva. On aperçoit à deux lieues de distance, au sud de Cronstadt, la ville d'Oranienbaum, où se trouve un château impérial d'été. Plus loin, sur la même côte de l'Ingrie, s'élève le château bien plus considérable de Peterhof, cité pour les eaux jaillissantes et les cascades de ses jardins.

Nous n'avons pas à décrire la capitale de la Russie, mais avant de visiter Cronstadt nous dirons quelques mots des chantiers de Pétersbourg, où l'on construit des bâtimens de guerre et même des vaisseaux de ligne. Il y a sur les bords de la Néva trois chantiers de construction, le premier sur le quai de la Nouvelle-Amirauté, l'autre à la Grande-Amirauté, tout près du palais impérial, où l'on construisait autrefois des vaisseaux, et le troisième au bout de la ville, à Okhta, vis-à-vis du couvent des filles nobles de Smolnoï. On trouve, en outre, à l'embouchure de la Néva, dans l'île de Vasilikoï, un dock pour l'hivernage d'une flotille militaire.

Du chantier de la Nouvelle-Amirauté où se construisent les vaisseaux de ligne, il faut après leur lancement les conduire à Cronstadt pour les armer. Mais comme ces grandes coques ont besoin de quinze pieds d'eau, et que la Néva n'en a que huit, on emploie des chameaux, sorte de bateaux inventés par les Hollandais pour conduire leurs vaisseaux d'Amsterdam au Helder par les

bas fonds du Zuyderzée. Ces chameaux sont de très longs bateaux que l'on applique aux deux flancs du navire après les avoir coulés, et que l'on vide ensuite à force de pompes. Les deux chameaux étant allégés remontent à fleur d'eau et enlèvent aussi le navire avec lequel ils ne font plus qu'un même corps flottant, au moyen de crochets ou de câbles passés par-dessous et qui embrassent tout l'appareil. L'empereur Nicolas eut, il y a quelques années, la fantaisie de faire construire à Pétersbourg un gigantesque vaisseau de 140 canons. Mais les proportions en avaient été, dit-on, si mal calculées par les ingénieurs, que ce colosse fut jugé incapable de naviguer, et que définitivement on fut réduit à le démolir.

L'île de Cronstadt a trois lieues de long sur une demi-lieue de large, mais sa pointe occidentale est fort étroite. L'île est entourée partout d'un banc de sable, excepté à son extrémité sud-est, où sont la ville et le port. Un banc de sable s'avancant d'Oranienbaum sur la côte d'Ingric jusque auprès de l'île et du port de Cronstadt, il ne reste qu'un chenal sinueux et très étroit pour y arriver en venant de la haute-mer. Cronstadt est le grand arsenal maritime et le premier port de guerre de la Russie ; c'est en quelque sorte la citadelle et le corps de réserve des forces navales de l'empire.

Cependant il y a moins de profondeur pour les grands bâtimens de guerre qu'à Revel. On trouve, il est vrai, 30 à 35 pieds d'eau dans le port de Cronstadt, mais le chenal n'en a que 25, fond qui peut suffire aux vaisseaux de ligne ordinaires, mais qui paraît insuffisant pour les nouveaux vaisseaux de 130 canons, tels que le *Wellington*, que l'on n'a pas cru pouvoir aventurer dans le Sund ni dans la passe Royale, à Copenhague. Ce vaisseau calant 25 pieds, on conçoit qu'il lui en faut 26 à 27 pour flotter à distance convenable du fond, dans des passes très étroites et bordées par des bancs de sable à fleur d'eau. En dehors du chenal et du port jusqu'à Pétersbourg, il n'y a plus de fond pour les vaisseaux de guerre, mais seulement une rade ayant 15 à 16 pieds d'eau entre l'île de Cronstadt et la côte d'Ingric, rade assez mal abritée par cette île et par les collines d'Oranienbaum. Au-delà de cette rade on ne trouve plus que 8 pieds d'eau pour aller à Pétersbourg. Cette extrémité du golfe de Finlande n'est

qu'une grande lagune d'eau saumâtre, mélange des eaux de la mer avec celles de la Néva et du grand lac Ladoga. Les navires de commerce d'un tonnage un peu fort sont obligés de rester à Cronstadt, soit dans le port, soit dans la rade, où des bateaux pontés viennent prendre leurs cargaisons pour les transporter aux quais de la Néva. Ainsi, quand un trois-mâts ou un paquebot part de Londres ou du Havre pour Pétersbourg, il ne va pas plus loin que Cronstadt, et les passagers doivent s'embarquer sur les petits bâtimens du pays pour se rendre à la capitale.

En s'avancant vers Cronstadt, on a sur sa gauche la pointe occidentale de l'île, pointe aiguë qui se continue en mer par une île de rochers à l'extrémité desquels s'élève le phare de Tolboukin, puis la côte méridionale de l'île, garnie de plusieurs batteries ; en face un échiquier de cinq forts entre lesquels serpente le chenal qui mène à la ville dont on aperçoit les édifices dominant un triple port et des môles renfermant une forêt de mâts. À droite, à deux lieues, se déploient les collines verdoyantes (en été) d'Oranienbaum et du parc impérial. Dans le lointain, quand les brumes de ces parages le permettent, on voit se découper à l'horizon la silhouette de Pétersbourg avec ses monumens que domine la coupole dorée de Saint-Isaac.

En sa double qualité de grand port de guerre et de grande place de commerce, Cronstadt renferme une population qui s'élève par moments à 40 ou 50,000 âmes, en y comprenant 20,000 soldats et marins, ainsi que la population flottante des navires de commerce. La ville est bâtie en bois. Sauf l'Amirauté, le grand hôpital, les casernes et les autres bâtimens militaires, elle ne présente aucun monument d'intérêt. Ce qu'il y a d'imposant à Cronstadt, ce sont les batteries, les forts de granit et les môles garnis de larges chassées qui entourent trois vastes ports. Un de ces ports est destiné au commerce et les deux autres à la marine de guerre, l'un comme port de radoub et d'armement, l'autre comme port de station pour la flotte active. Les chantiers, les docks, les magasins et les ateliers de la marine, les bassins de carénage, les cales de construction, tout est magnifique à Cronstadt. Tout ce qui concerne les travaux d'art et les créations de l'architecture maritime s'y trouve prodigué avec un luxe

extraordinaire. On sait que le gouvernement russe aime à déployer en toutes choses un appareil théâtral. Les fortifications de Cronstadt sont en quelque sorte de ce genre, quoique très sérieuses pourtant. Nous allons essayer de les décrire.

Nous commençons par le triple port dont nous venons de parler. Les entrées et les approches en sont défendues par cinq forts en mer et par sept forts ou grandes batteries sur la côte et les môles, forts à double et triple étage de batteries casematées, dont la plupart sont construites avec des blocs de granit équarris comme de la pierre de taille, et sur lesquels, dit-on, le boulet ne peut pas mordre. La disposition de ces forts et batteries a été calculée pour battre d'enfilade les sinuosités du canal, de sorte qu'un vaisseau qui approche de Cronstadt est obligé de présenter sa proue au feu, situation la plus désavantageuse pour lui, puisqu'il ne peut faire usage de ses batteries, à moins de s'avancer jusqu'au milieu des forts, qui le cribleraient et le couleraient infailliblement. Or un seul bâtiment coulé intercepterait la passe, et les autres ne pourraient ni lui porter secours ni continuer l'attaque.

Voici la série des forts et batteries devant lesquels il faut défilé; nous commençons par ceux qui bordent la côte de l'île: 1^o le fort Pierre (Peters-fort) présentant à la mer une courtine ronde flanquée de deux bastions à embrasures casematées; sur le bastion ou tour droite s'élève un mâit de pavillon d'où se font les signaux pour annoncer l'approche des bâtimens; près de ce fort est une petite batterie rasante; 2^o la batterie Kesel, rasante et à barbette, c'est-à-dire décuverte, armée de 8 canons; 3^o la batterie du débarcadère qu'on trouve en dehors des murs de la ville, sur un petit cap; elle est rasante et à barbette, armée de 10 canons; 4^o le grand môle qui couvre le port de commerce du côté de l'ouest, immense batterie faisant face aux bâtimens qui arrivent; elle est armée de 70 canons et de 12 mortiers, en tout 82 bouches à feu; ici le môle fait un coude pour prendre sa direction de l'ouest à l'est; 5^o le fort Menschikoff, contre ce môle à l'entrée du port d'armement; c'est un parallélogramme percé de 44 embrasures en quatre étages, y compris la plate-forme, armée de canons du calibre de 80 et de 110 pour boulets-obus de 10 et de 12 pouces de diamètre; 6^o la batterie qui règne sur le môle du port

d'armement; 7^o enfin la batterie que porte le môle du port militaire situé à l'extrémité sud-est de l'île et de la ville même. Les môles dont nous parlons ici ne sont pas, comme ailleurs, des jetées s'avancant dans la mer, mais des enceintes continues qui renforcent et divisent les trois ports. Ces enceintes sont des digues en bois, formées d'une double rangée de pilotis; leur terre-plein est assez large pour la circulation des voitures de service et pour l'établissement des batteries. Les trois ports ont chacun deux entrées; chacune de ces six ouvertures est masquée par une grande demi-lune également en pilotis, et ces demi-lunes servent de flancs aux courtines des môles.

Tels sont les forts et batteries de terre dont les 150 canons battent sur le chenal, conjointement avec les 400 pièces des forts construits en mer, et que nous allons décrire à leur tour. Il est inutile de dire que le chenal passe au milieu de tous ces forts; mais nous dirons qu'on ne peut essayer de se soustraire à leurs feux en faisant route en dehors de leur portée, sous peine d'échouer sur les bas-fonds. Voici les forts élevés sur des îlots ou des bancs de sable: 1^o le fort Constantin, à peu près en face du fort Peter et de la batterie Kesel; il est construit avec d'énormes troncs de sapin très solidement joints, et sur lesquels le boulet rebondit; il a un étage d'embrasures casematées, portant 25 pièces de gros calibre; 2^o le fort Alexandre, de forme ronde énorme pâté de granit, à quatre étages de casemates, portant 116 canons, les uns du calibre de 70 et de 80 pour boulets de 8 et de 10 pouces, et les autres du calibre de 32 ordinaire; 3^o le fort Saint-Pierre, en granit, en avant de la batterie du débarcadère, armé de 50 canons, dont 28 en embrasures casematées, et le reste en batteries à barbette; 4^o le fort Risbank, moitié en granit, moitié en bois, avec deux étages d'embrasures pour 60 canons; ce fort n'est pas terminé; c'est celui qui se trouve le plus éloigné de l'île; 5^o enfin le grand fort Kronslot, ou fort de la Couronne; c'est le plus ancien de tous et le plus rapproché du port; sa forme est celle d'un pentagone irrégulier flanqué de cinq petits bastions; il est armé de 56 canons à embrasures casematées, et de 32 canons en batteries à barbette. Un des côtés du fort Kronslot fait face au fort Menschikoff, et la passe entre ces deux redoutables

forts n'a guère que 200 mètres de largeur. Nous avons compris le fort Menschikoff dans la première série, bien qu'il soit construit sur la mer, parce qu'il tient à l'île par le môle auquel il s'appuie, et qu'il défend la gauche du canal dont le fort Kronslot occupe la droite à l'égard d'un navire qui se dirige vers le port.

L'énumération précédente donne un total de douze forts ou grandes batteries, armés de 4 à 500 canons, mortiers et obusiers des plus forts calibres, dont les feux se croisent partout. Cronstadt, quoique très fort depuis longtemps, n'a pas semblé encore assez fortifié à l'empereur Nicolas, qui a fait construire en mer deux forts nouveaux, le Risbank et le Menschikoff. On s'accorde à penser qu'une attaque dirigée par une flotte contre les défenses du port de Cronstadt aurait peu de chances de réussite. En arrière des forts l'eau manque de fond; on ne peut donc les tourner. L'espace resserré où les vaisseaux auraient à s'avancer ne leur permettant pas de manœuvrer en ligne sans risque d'échouement, ils se trouveraient en butte aux feux convergens des forts sans pouvoir leur rendre à la fois un nombre égal de boulets. Si l'attaque ne réussit pas, plusieurs vaisseaux ont subi de graves atteintes qui les mettent hors de combat jusqu'à la réparation de leurs avaries; les forces de la flotte en sont diminuées d'autant, et celles de l'ennemi, pouvant dès lors avoir l'avantage du nombre, essaieraient de tenir la mer à leur tour.

Nous n'avons encore décrit que le côté méridional de l'île et de la ville de Cronstadt. Visitions à présent le côté du nord, qui n'est pas à beaucoup près aussi fortifié et qui n'est point défendu comme l'autre par des forts en mer. De ce côté-là aussi est un bras de mer débouchant dans les eaux de Pétersbourg. Mais ce bras n'a qu'une profondeur de quatre à cinq pieds; il est donc impraticable pour les bâtimens de guerre, même pour ceux de troisième ordre. Outre cela, les Russes ont obstrué le passage entre la pointe nord-est de Cronstadt et le petit cap Lisi-Ness (au nord-ouest de Pétersbourg) par deux rangs de pilotis entre lesquels on a coulé des masses de granit.

La fortification de la ville vers le nord, au bord de la mer, est formée par des digues en pilotis flanquées par des demi-lunes de forme circulaire aussi en bois, et les courti-

nes sont surmontées par des batteries relevées en forme de cavaliers de tranchées portant chacune 16 canons dans des embrasures casematées. Le rempart de l'ouest, construit sur le terre-plein de l'île, et dont il occupe toute la largeur, présente un front à redans précédé d'un large fossé qui reçoit par ses deux extrémités les eaux de la mer. En dehors de ce front, et à une lieue de distance, sur une langue de terre, se trouvent quatre ouvrages destinés à battre la mer sur les approches de l'île, des deux côtés de sa pointe occidentale. La principale de ces défenses est le fortin Alexandre, flanqué de quatre bastions étroits; il est soutenu par une batterie qui regarde le canal du sud, par la redoute Michel, située entre les deux, et par un retranchement en crémaillère qui occupe la largeur de l'île à cet endroit. Enfin, à l'extrémité, sur la pointe, on voit encore une batterie ou redoute ronde appelée fort Catherine. Le bas-fond qui règne autour de l'île, les forts de granit et les batteries du sud, les fortifications du nord, de l'ouest et de l'extrémité occidentale, les centaines de canons braqués de toutes parts contre l'assaillant, composent un ensemble imposant et dont le formidable aspect se présentait sans doute aux souvenirs de l'empereur Nicolas lorsqu'il disait récemment, avec un sourire d'ironie: " Je serais curieux de voir par quel bout ils s'y prendront pour attaquer Cronstadt."

Il serait excessivement difficile en effet, nous l'avons reconnu, de bruser une attaque contre une ville pareille. Sa position insulaire semblerait permettre de la réduire par famine, au moyen d'un long blocus; mais on ne doit pas oublier que la mer gèle tous les ans pendant quatre mois jusqu'à Pétersbourg qu'alors les communications s'établissent par traîneaux avec cette capitale, et que si une escadre de blocus venait à se laisser prendre par la gelée dans les eaux de Cronstadt, elle serait aussitôt assiégée par des troupes de ligne, forcée à capituler ou détruite par des canons amenés de Pétersbourg.

Peut-être cependant, avec une flotte qui disposerait d'un corps de troupes considérable et d'une flottille, pourrait-on exécuter un débarquement à la pointe ou sur la côte nord de l'île, s'y établir à terre, en s'y fortifiant, et ouvrir bientôt la tranchée devant le front de l'ouest. La flotte aurait à bord des chalands et des bateaux plats pour l'opéra-

tion du débarquement, puis elle convoierait une flottille de canonnières et de bombardes destinées à le soutenir. Le fortin de la pointe occidentale avec ses annexes. Le front du nord avec son rempart en pilotis seraient facilement ruinés par une flottille nombreuse et fortement armée, pouvant fournir à chaque coup de feu une salve de quarante à cinquante boulets, bombes et obus. Le débarquement s'effectuerait à la maison de campagne du gouverneur, sur la côte du nord, où l'on se retrancherait aussitôt ; puis on s'avancerait vers le front de l'ouest par les jardins et les maisons qui forment comme un petit faubourg en dehors de la place, et l'on ouvrirait la tranchée en profitant de ces abris pour les cheminements et les communications.

Les grands forts du chenal avec leurs quatre étages de batteries ayant un relief qui commande le terre-plein de l'île, on en serait incommodé jusqu'à ce qu'on eût élevé des traverses et des parados, pour se défilier des feux d'écharpe et de revers. On devra s'attendre à être aussi fort incommodé par les bombes. Quoi qu'il en soit, les travaux de premier établissement retranchés pourront s'achever en deux nuits, pourvu qu'il y ait à bord de la flottille deux mille gabions et fascines et trois à quatre mille sacs-à-terre, sans compter les pelles et les pioches. Avec ces moyens tout prêts, on se retranche à la sape volante avec une très grande promptitude. Deux forts seulement, le fort Constantin et le fort Saint-Pierre, sont assez rapprochés de l'île pour que leur feu ait de la certitude et de l'efficacité. Mais on ne voit rien d'impossible à ce que le corps de débarquement parvienne à s'emparer des grandes batteries de la côte sud, telles que la batterie Kesel et le fort Peter, dont le front le mieux armé est tourné sur le chenal, et qui seront canonnés à revers et attaqués par la gorge. Maître de ces batteries de côté, on pourrait contre-battre à force égale les forts situés en mer. On aura pour soi toutes les ressources qu'une flotte possède en artillerie des plus forts calibres, en munitions de guerre de toute nature. Si l'on peut s'emparer des batteries de la côte, et si, par leur moyen, on parvient à ruiner les forts en mer les plus rapprochés, la flotte pourrait dès lors s'avancer avec moitié moins de chances funestes à courir, et, sans prétendre à forcer le passage au fort Kronst, où

elle succomberait, elle viendrait seconder les opérations du siège en empêchant l'ennemi de tenter des débarquemens pour contrarier les travaux. La flottille armée et les embarcations à fond plat auront d'ailleurs à jouer un rôle des plus importants.

Nous supposons la tranchée ouverte, vivement conduite, si l'on est bien pourvu de gabions, et poussé jusqu'au fossé de la place. On y construit bientôt des batteries de brèche, des batteries à ricochet, mais principalement des batteries de mortiers et d'obusiers pour bombarder Cronstadt, détruire les arsenaux et brûler la flotte russe au milieu de ses ports. Mais eu égard à la garnison nombreuse de la place, et aux renforts qui arriveraient de Pétersbourg en cas de siège, une opération aussi considérable exigerait un corps d'armée de 25 à 30,000 hommes. Nous hasardons ces idées sans y attacher d'autre importance.

Nous avons cru devoir donner des développemens étendus à la description du célèbre port de Cronstadt à cause de l'intérêt qui s'attache dans les circonstances présentes à cette grande citadelle navale. Si nous avons su nous faire comprendre, on peut maintenant se représenter la topographie de Cronstadt et apprécier l'extrême importance de cette place, non pas seulement comme étant le plus grand arsenal maritime de la Russie, mais comme étant aussi le port de commerce et d'approvisionnement de Saint-Pétersbourg et la forteresse de cette capitale sur la Baltique. La prise de Cronstadt, si Cronstadt n'est pas imprenable, porterait à l'empire un coup terrible que la perte de dix provinces, puisqu'il y perdrait sa marine. Pétersbourg se verrait bientôt assiégée aux entrées de la Néva et bombardée par une flottille que soutiendrait en arrière la flotte maîtresse de Cronstadt. Ce danger n'est peut-être pas imaginaire. Aussi le gouvernement russe a-t-il accumulé autour de ce port les moyens de défense les plus formidables. Pierre-le-Grand, en fondant sa capitale, a fondé aussi Cronstadt, en quoi il faut admirer son génie, car on a vu que, sans Cronstadt, Pétersbourg la superbe ne serait, avec ses huit pieds d'eau, qu'un port de petit cabotage que des chaloupes canonnières pourraient bloquer et bombarder.

LE CLERC DE NOTAIRE. (*)



DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE VII.

LE DUEL.

Qui oserait se faire le champion du duel, mais qui peut cependant, en France, se déclarer son antagoniste, sans se déclarer aussi l'antagoniste de la législation actuelle et même de l'opinion publique ! Le duel est un préjugé exécrable, un lambeau de la barbarie, une monstruosité, et pourtant il est de mise, il est fashionable ; chez nous il a droit de cité. Notre Code n'a point voulu prévoir ce crime ; nos mœurs lui ont érigé un autel.—N'est-ce pas quelque chose de prodigieusement anormal ? Deux individus ont une dispute ; ils se battent à coups de poings, à coups de pieds—ils trouveront des juges pour les condamner, toute une population pour les blâmer. Si, par contre, au lieu de leurs poings et de leurs pieds, ces mêmes individus se servent d'une paire d'épées ou de pistolets, aucun tribunal ne se hasarderait à juger leur affaire et le monde s'écriera que ce sont deux braves ! Voilà cette société considérée comme la plus civilisée du globe !—Un spadassin de bon ton vous marche sur la botte, vite il faut lui décocher un cartel, le tuer ou vous faire tuer, à peine de passer pour un lâche et d'être expulsé de toutes les maisons où l'on était fier de vous recevoir ! Un séducteur se faufile à votre foyer, il faut le tuer ou vous faire tuer ! Un misérable calomnie votre sœur, votre femme, votre mère, il faut le tuer ou vous faire tuer. Mais, diront quelques optimistes, celui qui est insulté peut bien traduire son insulteur devant une cour de police correctionnelle ou devant un jury ! Ah ! oui, vous irez afficher publiquement la honte de votre famille, vous irez soulever contre vous toutes les vipères de la glose publique, vous irez réclamer une réparation plus ignominieuse encore que l'injure faite à votre personne ! Ah ! oui, vous viendrez déposer votre plainte sur le bureau d'un procureur ! Que vous répondra-t-il, ce procureur, chargé de faire respecter la moralité, la probité, lorsque vous lui apprendrez que votre sœur ou votre fille a été indignement subornée ? Il vous demandera si votre sœur ou votre fille a atteint l'âge de puberté (quinze ans) ; et, si elle a atteint cet âge, ces quinze ans, il vous dira en souriant : " Désolé, mon cher monsieur, mais votre sœur, votre fille est libre de ses actions... nous n'avons rien à voir là-dedans." Que faire alors, si l'on est père, frère ou même ami de la malheureuse qui s'est abandonnée sur la foi des promesses d'un scélérat ?—Reste le duel. Il ne répare pas l'affront, objectera-t-on. Cela n'est que trop vrai. Mais, abstraction du désir de la vengeance, qui nous agite quand nous sommes lésés dans nos intérêts ou nos affections,

(*) Voir les numéros de la *Ruche* des mois d'août, septembre, octobre, novembre, janvier (*Deuxième Série*) ; février, mars, avril et mai (*Troisième Série*).

nous cédon involontairement à une coutume stupide et envoyons notre carte au contempteur des conventions sociales.

Le duel est invétéré dans le sang français ; il y demeurera longtemps encore, quoiqu'on dise, quoiqu'on fasse ! C'est qu'il a pour lui la faveur publique, qu'on crache le mépris à la face de ceux qui refusent de s'entr'égorgier, et que nos dames les plus délicates, les plus sensibles, les plus vaporeuses, celles que la vue d'une égratignure fait évanouir, sont les premières à orner d'une couronne la tête des bretteurs.

Non seulement les lois ne se prononcent pas ouvertement contre le duel, mais elles en font, encore aujourd'hui, une nécessité, une obligation pour la plus grande partie de notre jeunesse. En effet, à l'armée un militaire molesté par un de ses égaux est obligé de l'appeler sur le terrain, dans la crainte d'être sévèrement puni et cassé, s'il occupe un grade dans son régiment. Quel funeste exemple pour tout un peuple ! que d'éléments destructeurs cette fausse interprétation de l'honneur répand dans son sein ! Quand on songe que chaque année, en temps de paix, soixante mille jeunes gens sont contraints d'apprendre à la caserne la théorie pratique du duel, et que chaque année le même nombre rapportent dans leurs familles cette théorie consacrée par l'expérience et l'habitude, il n'est pas difficile de comprendre que, généralement, nous sacrifions à une odieuse doctrine.

“ Le duel est la fureur et le triomphe de la mode,” écrivait La Bruyère, il y a deux siècles ; ces paroles ne sont-elles pas applicables à notre époque et n'est-ce pas, à présent, le comble de la mode, le raffinement des belles manières que de croiser le fer ou d'échanger une balle avec un de nos semblables ?

Du reste, qu'on ne crie pas si haut contre le duel. S'il est permis à des rois de vider leurs différends, les armes à la main, au prix de tant de braves citoyens arrachés à leurs travaux, à leur foyer domestique, à leurs plus tendres attachements ; si les victoires des monarques, arrosées par le sang, élevées sur les ruines et les cadavres, sont encensées par les applaudissements des hommes, pourquoi de simples particuliers ne pourraient-ils pas terminer leurs querelles privées à l'aide des mêmes moyens ?

La logique est inflexible dans ses raisonnements.

Pour que le duel disparaisse, il faut que la guerre disparaisse. Enfants jeunes ils doivent vivre et mourir ensemble.

Maintenant, suivons Louis Duchesnes au café de la Comédie où il s'est rendu après son altercation avec le comte Henry de Moissac.

— Donnez-moi une plume et du papier, dit-il au garçon qui était accouru pour recevoir ses ordres.

— Est-ce tout, monsieur ? demanda celui-ci en faisant rouler sa casquette entre ses doigts.

— Tout, répondit l'officier.

— Ah !

Cette exclamation renfermait un si vif désappointement que Louis leva la tête vers le domestique.

— Monsieur ne prendrait-il pas un verre de rhum ? dit cet homme ; nous en avons d'excellent : du Jamaïque pur.

— Non, répliqua le sous-lieutenant ; apportez-moi une tasse de café.

Dès qu'il fut servi, il écrivit :

Mon cher Georges,

“ Tu me pardonneras de t'avoir caché un secret : je vais me battre avec le comte de M..... Une affaire *personnelle*, — *personnelle*, je te le jure, — devait nous faire ren-

contrer sur le terrain. Si tu doutes de ma parole, ce que je ne suppose pas, fais-toi conduire à une ferme qui se trouve sur le bord de la route, entre Arc et Langres ; interroge la fille du fermier, et tu t'assureras que j'ai dit vrai.

— Cette lettre ne te parviendra que dans le cas où j'aurais succombé ; alors, mon ami, souviens-toi de mes dernières paroles : sois bon pour ta sœur, elle a été plus imprudente que coupable.

“ LOUIS DUCHESNES.”

On le voit, grâce à cette sublime délicatesse, Louis empêchait que la cause réelle de son duel fût connue même de Georges. Par là, il sauvait les apparences ; et, à moins d'un *malheur*, il réhabilitait Lucie dans l'estime de son frère. Quand bien même de Moissac dévoilerait, plus tard, le motif du duel, la provocation qu'il avait faite à son adversaire dans la diligence, serait promptement révélée et la réputation de mademoiselle Duval conservée.

Si le comte périssait, Louis épouserait la modiste, et de toute façon, il réparerait la légèreté de la jeune fille.

C'était un digne et noble cœur que Louis Duchesnes. Pourquoi les hommes de sa trempe sont-ils si rares ici bas ?

Ayant terminé sa lettre, il la cacheta, y mit l'adresse de Georges Duval et courut au quartier d'artillerie.

Il trouva facilement, parmi ses collègues, deux sous-lieutenants, qui consentirent à lui tenir lieu de seconds ; car, hormis une bataille rangée, rien ne plaît tant au troupier français qu'un duel avec un *pékin*, ainsi qu'il désigne ordinairement tout ce qui ne porte pas l'habit militaire.

— Mais, dit l'un des futurs témoins, à Louis, n'est-ce pas au pistolet que vous voulez vous moucher ?

— Au pistolet.

— Alors prenez un costume bourgeois. Les boutons de votre uniforme et ses parements sont autant de points de mire pour votre rival... à propos, comment le nommez-vous ?

— De Moissac.

— Diable ! diable ! de Moissac ! vous aurez affaire à un luron ; c'est le plus fin tireur de la division.

— Partons, messieurs, dit Louis.

— Quand vous aurez changé de vêtements.

— C'est inutile, monsieur. Sur un champ de bataille, comme dans une rencontre à deux, je suis toujours fidèle à mon uniforme.

— À votre aise ! dit l'autre. Vous êtes prévenu, arrangez-vous. Si vous connaissiez de Moissac comme moi, vous ne feriez pas si du conseil que je vous donne.

— Partons, répéta Duchesnes. Si je suis tué, l'un de vous, messieurs, voudra bien se charger de remettre ce billet à son adresse.

— Avec plaisir, répondirent les deux témoins à la fois.

Puis, tous trois montèrent à cheval et sortirent du quartier d'artillerie.

Le temps était magnifique ; on se sentait heureux de respirer sous ce soleil, qui baignait de ses effluves dorées les verdoyantes campagnes. Cependant deux hommes, jeunes, beaux, riches d'avenir, d'espérance, allaient tenter de s'égorger et quatre autres, par une horrible bienveillance, se rendre leurs complices.

O folie humaine !

À deux heures précises, Louis Duchesnes et ses témoins abordaient Henry de Moissac et les siens sur la lisière du bois de Saint-Geôme.

On se salua courtoisement de part et d'autre.

— Je sais à cent pas d'ici un excellent local, messieurs, dit le comte. Si

vous daignez me suivre, j'espère que la place vous conviendra.

En effet, le lieu où ils s'arrêtèrent au bout de quelques minutes semblait avoir été formé exprès pour favoriser une rencontre.

C'était une vaste clairière ombragée par des chênes et des hêtres et resserrée entre deux monticules.

On s'en rapporta au sort pour le choix du terrain, des armes et l'ordre du tir ; le comte de Moissac obtint l'avantage dans ces épreuves successives.

Les deux antagonistes prirent position, séparés seulement par une distance de vingt-cinq pas.

Henry était vêtu pour la circonstance, d'une redingote noire, boutonnant de la ceinture au menton. Le collet de sa chemise était dissimulé avec soin sous une cravate noire. Notre dandy présentait le moins de viscé possible.

Louis, au contraire, couvert d'un uniforme, aux nuances tranchées, offrait plusieurs directions au but de son ennemi.

Le visage du premier rayonnait d'une sinistre satisfaction, celui du second se montrait calme et froid comme d'habitude.

Les témoins s'étaient postés de chaque côté d'eux.

—Feu ! fut-il lancé à voix haute.

De Moissac abaissa son pistolet.

—Pauvre garçon, il est perdu ! murmura l'un des officiers à son compagnon en parlant de Duchesnes.

Une violente détonation couvrit la réponse.

Louis resta impassible : pas un muscle de son visage ne bougea, pas un frissonnement n'agita ses membres.

—Monsieur de Moissac, voulez-vous réparer l'outrage ? dit-il bientôt d'un ton ferme.

—Vous vous moquez, mon cher ! repartit le comte avec un certain trouble.

—Songez que votre vie est entre mes mains.

—Commencez par la prendre.

—Tenez ! à cette rose sauvage !

Et, en même temps qu'il désignait une fleur épanouie à l'extrémité d'une branche, éloignée de plus de dix mètres, il pressait la détente de son arme, et la rose touchée en plein calice venait s'effeuiller sur le gazon.

Les assistants, émerveillés, poussèrent un cri de surprise.

—Ce n'est pas fini, s'écria Henry aveuglé par le dépit ; ce n'est pas fini, votre coup est lâché, tant pis pour vous ! A mon tour.

—Non, objectèrent les témoins de Louis. Notre camarade vous a prouvé qu'il pouvait vous tuer. Il a été assez généreux pour vous épargner, nous ne souffrirons pas...

—Rechargez les pistolets, messieurs, dit tranquillement Duchesnes.

—Mais...

—Rechargez les pistolets, vous dis-je.

On lui obéit en silence, et le signal fut donné.

De Moissac décrivit lentement avec son arme un quart de cercle du sommet de la tête jusqu'à la hauteur de l'œil droit et, après cinq secondes d'attente, l'explosion se fit entendre.

Des franges d'épaulettes volèrent à terre.

—Vous êtes blessé ! s'écrièrent les témoins, se précipitant vers le lancier.

—Point du tout, répliqua-t-il en les invitant de la main gauche à se retirer. Monsieur de Moissac, ajouta-t-il de son même ton calme et mesuré, voulez-vous réparer l'outrage ?

—Vous êtes un insolent, riposta le comte.

—Réfléchissez. Je ne vous supplierai plus qu'une fois. Prenez garde à votre pistolet.

Ces mots étaient à peine prononcés que le pistolet de Henry frappé d'une balle s'échappait de sa main et roulait sur le sol.

Afin d'expliquer ce coup, il suffit de dire que de Moissac se protégeait la figure avec son arme dont le bout dépassait assez sa tête, pour permettre à un tireur habile d'atteindre le canon sans que les ricochets du projectile pussent causer au porteur de l'arme autre mal qu'un engourdissement momentané.

—C'est superbe, sur ma parole ! dit l'un des lieutenants avec enthousiasme. Ça vaut la pipe que le général Marceau cassa dans la bouche de son factionnaire. Allons, messieurs, nous déclarons l'honneur satisfait.

—Nullement, dit Louis. Je somme M. de Moissac de réparer l'outrage qu'il sait ou de recommencer le combat.

—Nous n'y souscrivons point, intervinrent unanimement tous les seconds.

—Alors, nous nous passerons de vous, continua Louis ; n'est-ce pas, M. le comte ?

—Je suis à votre disposition, monsieur, balbutia Henry, qui n'était pas encore remis de son émoi.

Force fut aux témoins de céder à l'opiniâtreté des deux adversaires ; néanmoins ceux de l'officier, après s'être consultés, réclamèrent l'égalisation des forces.

—Nous consentons au duel, dirent-ils, mais à une condition.

—Laquelle ?

—MM. de Moissac et Duchesnes, agiront, comme si nous arrivions sur le terrain. Le sort décidera une seconde fois du choix des armes et de la primauté du tir.

—Je refuse, essaya Louis.

—Nous adhérons, dirent les témoins de Henry.

Lui-même fut contraint, par orgueil, d'approuver cette motion.

Une pièce de cinq francs, jetée en l'air, interrogea le hasard.

Sa réponse fut favorable à Duchesnes.

Les traits de de Moissac se contractèrent, sa face se couvra de taches livides.

—Monsieur Henry, dit le lancier avec un accent triste et ému, en recevant le pistolet qu'on lui tendait, il est temps encore, revenez à vous. Vous êtes jeune, noble, l'existence serait belle pour vous, si vous vouliez ! Oh ! je vous en conjure, au nom de votre mère, ne m'imposez pas un meurtre !

De Moissac demeura muet.

Il y eut un instant d'horrible anxiété.

Tout-à-coup, le gentilhomme articula ces quatre syllabes :

—Imbécile !

—Je ne puis pourtant pas le tuer, s'écria désespérément Louis, comme s'il se parlait à lui-même ; non, mais il se souviendra de moi. Gare à votre épaule, monsieur !

Aussitôt, le coup partit et le comte Henry de Moissac roula sur la pelouse.

Il avait l'humerus brisé à la jointure de l'omoplate.

CHAPITRE VIII.

AMOUR ET AMITIÉ.

Revenons à Georges que nous avons laissé en tête-à-tête avec Lucie.

—Tu as vu Clémence, n'est-ce pas ? dit-il après une pause assez prolongée.

—Oui ; elle m'a promis qu'elle viendrait te faire une visite aujourd'hui, si elle pouvait.

—Et sa mère a consenti ?

—Je ne sais, répondit Lucie, en rougissant. Mais, en me reconduisant, elle m'a dit à l'oreille : Dis-lui que je tâcherai de sortir seule, parce qu'il faut, de toute nécessité, que je lui parle, avant ce soir, si c'est possible.

—Elle paraissait donc inquiète ? reprit Georges, avec l'obstination particulière aux amoureux qui, quelque assurés qu'ils soient que leur flamme est partagée, cherchent encore à corroborer cette conviction par l'opinion des autres.

—Inquiète, répliqua la modiste, oh ! certes oui, elle paraissait bien inquiète ! si tu avais entendu avec quel empressement elle s'informait de ta santé...

—Chère Clémence ! interrompit Georges, elle est plus malheureuse que moi !... et sa mère, madame Cléry ?

—Madame Cléry s'est montrée très-bonne pour nous. Elle s'est toujours fort occupée de ton état, et, plusieurs fois, elle a envoyé demander de tes nouvelles.

—Crois-tu qu'elle sache ? commença Georges.

—Qu'elle sache ? répéta interrogativement Lucie.

—Oh ! rien, répondit-il.

A ce moment, madame Duval entra dans la chambre, accompagnée de Clémence Cléry.

La jeune fille tremblait de tous ses membres, comme si elle commettait une mauvaise action.

A son apparition, le malade poussa un cri ; son amante fit un pas en avant pour se jeter dans ses bras, mais la pudeur l'arrêta.

—Clémence !

—Georges !

—Mon pauvre enfant, dit la mère, en embrassant le commis, te voici donc enfin sauvé ! oh ! que béni soit le Seigneur qui te rend à ma tendresse et à mes prières ! Je craignais tant qu'il ne succombât, mon fils ! Je n'ai que lui, moi, voyez-vous et... oh ! que je suis heureuse ! Approchez, approchez-vous donc de lui, mademoiselle ; n'ayez pas honte ; il vous a tirée d'un grand péril... Mais comment vas-tu ? comment te sens-tu, mon enfant ?

Et la bonne femme, folle de joie, pleurait et riait tour à tour en couvrant son fils de caresses délirantes.

Clémence, plus écarlate qu'un coquelicot, tendit à son libérateur une main que celui-ci pressa ardemment contre ses lèvres.

Pendant ce temps Lucie, avec une perspicacité toute féminine, prit sa mère par le bras et l'entraîna dans un appartement voisin.

—Clémence ! murmura Georges, ivre de bonheur.

—Calmez-vous, mon ami, dit la jeune fille effrayée de l'exaltation qui se peignait, en traits de feu, sur le visage du commis.

—Que je me calme, répondit-il ! mais voulez-vous donc que j'étouffe la flamme qui me dévore ? voulez-vous donc, cruelle, que j'arrache de mon cœur les chers sentiments qui l'embrasent ? voulez-vous donc que je ne vous aime pas ? est-ce que ça n'est possible, à moi, de ne pas vous aimer ? est-ce que je puis ne pas être heureux, en vous voyant, en vous sentant près de moi, en pressant vos doigts dans les miens, en respirant les émanations de votre haleine ! Oh ! Clémence, ma Clémence, si je mourais à présent, je ne me plaindrais pas. Expirer au sein de délices inexprimables, ne serait-ce point le comble de la volupté ! Tant de mois se sont écoulés depuis que je vous ai vue, seule, comme je vous vois maintenant, depuis que je n'ai entendu le son de votre voix s'adressant à moi... Clémence, Clémence, mon Dieu ! comme je t'aime, si tu savais... mais comme tu es belle...

et penser que toi aussi tu m'aimes, car tu me l'as dit, n'est-ce pas?... Vous ne me répondez point ; qu'avez-vous ? est-ce que?... oh ! je ne puis croire ! De grâce, parlez-moi... un mot...

—Oui, je vous aime, Georges, dit mademoiselle Cléry, en détournant la tête pour cacher sa rougeur.

—Elle m'aime, elle me l'avoue, s'écria le jeune homme emporté par la fougue de sa passion.

—Modérez-vous, Georges. Vous me faites frémir !

—Que je me modère !

—Oui, ou je me sauve, dit-elle avec un mutin sourire qui doublait la puissance de ses attraits. Je suis venue pour vous entretenir d'une affaire sérieuse.

—Oh ! je vous en conjure, ma chère petite Clémence, ne nous occupons que de vous.

—C'est de l'us qu'il faudrait dire.

—Laissez-moi vous embrasser pour cette bonne parole.

—Non, monsieur. Je vais m'asseoir à côté de votre lit et nous causerons. Je puis disposer d'une heure. Mais je ne resterai qu'à une condition.

—Obéir à vos volontés sera toujours mon plus vif plaisir. Parlez, bien tendre amie.

—Vous serez sage et m'écoutez attentivement, monsieur.

—Que vous êtes aimable !

Clémence se débarrassa de son châle et de son chapeau qu'elle avait jusqu'alors conservés et revint s'établir dans un fauteuil aux côtés du malade.

Clémence, à l'inverse de Lucie, était le type de la perfection régulière. Elle n'avait que dix-huit ans, mais ses formes étaient si nettement dessinées, le galbe de ses épaules si harmonieux, la plénitude de sa taille si opulente que, sans la chaste douceur de son regard et la blancheur de son front d'albâtre, on lui aurait donné au moins un lustre de plus.

Georges n'était guères plus âgé qu'elle. Il avait les cheveux blonds, naturellement bouclés, le visage ordinairement rose, les yeux d'un bleu de saphir, timides et voilés quand la passion sommeillait dans son cœur, ardents, éblouissants d'éclairs, quand ses sensations étaient excitées.

Les deux jeunes gens gardèrent le silence pendant plusieurs minutes.

Ils s'admiraient dans le frais éclat de leur beauté juvénile et noyaient tous les chagrins passés dans le lac azuré d'un virginal amour.

Oh ! un premier amour, pur, malgré sa puissance ; candide, malgré ses transports, savez-vous ce qu'il renferme de suavités, de senteurs pénétrantes, de rêves dorés, d'aspirations ineffables.

Un premier amour, c'est la vie qui agrandit son cercle, l'intelligence qui déploie ses ailes, le ciel qui nous ouvre ses portes.

Un premier amour, c'est une jouissance courte par sa durée, infinie par son action, le chant du cygne à son dernier soupir, un souvenir qui ne nous quitte jamais, une oasis rafraîchissante dans laquelle nous nous reposons chaque fois que nous sommes fatigués en parcourant le désert sablonneux de l'existence ; une image qui se reproduit avec tous ses détails de grâce, de poésie, à nos yeux, quand la mort va les sceller pour toujours, de son terrible cachet.

Mais comme le fruit, comme la fleur, comme le papillon, le moindre contact étranger flétrit sur le champ le vernis d'un premier amour.

Portez-y la main et vous en enlèverez le pollen aux couleurs immaculées.

Un premier amour est un parfum dont nous portons la substance dans notre âme : dès que nous voulons en user, il se volatilise et ne se recompose plus.

Qui me rendra, une minute, une palpitation de mon premier amour !

Aimez-vous bons jeunes gens ; savourez le nectar et l'ambrosie dont vos regards distillent les arômes, car, hélas ! cette heure que vous endormez dans le berceau de votre imagination, cette heure elle ne se réveillera plus pour vous.

Clémence et Georges absorbés par l'excès de leur béatitude n'avaient pas pris garde que la porte de la chambre s'était ouverte doucement pour livrer passage à M. Jeannet.

— Ah ! vivat, mes enfants ! s'écria le négociant, après avoir contemplé un instant la pantomime expressive des deux amants.

En entendant cette exclamation, mademoiselle Cléry, confuse de la position dans laquelle on la surprenait, retira vivement sa main de celle de Georges et voulut fuir au bout de l'appartement.

— Non, non, mademoiselle, restez, dit M. Jeannet. Pardonnez-moi seulement d'avoir troublé votre délicieux tête-à-tête. Mais, bast ! ne craignez rien ; je serai discret, discret comme une pie, ajouta-t-il d'un air narquois. Et ce cachottier de Georges, il ne m'avait pas dit... Ah ! ah ! voilà donc la cause de ces grandissimes soupirs qui se pourchassaient soir et matin au rayon des nouveautés ! parbleu ! je me doutais bien que mes soieries étaient innocentes de pareil péché.

Cette facétie fit sourire les jeunes gens et Clémence osa lever les yeux vers le négociant qui se frottait les mains avec une bonhomie toute joviale.

— Ma foi, vous n'êtes pas galant, monsieur, dit Georges d'un ton un peu piqué.

— Pas galant, je n'en suis que trop convaincu ; mais à mon âge, c'est permis, mais ce pas, mademoiselle ?

La jeune fille balbutia une réponse inintelligible et M. Jeannet continua :

— D'ailleurs, qui pensait vous prendre en flagrant délit de ?... Moi qui vous croyais à l'article de la mort, mon cher Georges. Cependant, que je ne vous dérange pas. Si je suis un intrus, dites un mot, mes enfants, et je reprendrai le chemin de mon logis, quoique j'aie une certaine nouvelle... qui vous concerne tous deux...

— Tous deux !

— Eh ! oui, tous deux : mademoiselle Clémence Cléry, amoureuse de monsieur Georges Duval, et monsieur Georges Duval, amoureux de mademoiselle Clémence Cléry. Je suis explicite comme le distributeur des rôles dans un vaudeville. Mais ma présence vous gêne, je m'en vais.

— Non, non, M. Jeannet.

— Au revoir !

— Restez, nous vous en conjurons, monsieur, dit Clémence, en se plaçant entre le négociant et la porte.

Celui-ci qui n'avait pas l'intention de sortir et voulait simplement aiguïser la curiosité de ses amis, se fit beaucoup prier avant d'accepter un siège.

Puis, quand il se fut assis, eut croisé ses jambes l'une sur l'autre et appuyé son menton sur le pommeau de sa canne :

— Eh bien, Georges, dit-il, notre maladie est-elle en voie de guérison ?

— Oh ! je suis complètement guéri, répondit le frère de Lucie.

— Complètement, complètement, n'est pas exact. Vous avez besoin de ménagements, de soins assidus. Il faut surtout éviter les émotions fortes, comme...

— Mais, voulut objecter le commis.

Jeannet feignit d'élternuer à plusieurs reprises.

— Diable de rhume de cerveau, reprit-il ensuite ; je ne connais rien d'aussi

désagréable. Pour en revenir à vous, Georges, ne commettez pas d'imprudences.—Mademoiselle l'obligerait, en joignant ses recommandations aux miennes, car je suis sûr qu'elle serait écoutée, poursuivit-il en s'adressant à Clémence.

—Monsieur Georges est assez raisonnable pour goûter la justesse de vos conseils, monsieur, repartit la jeune fille, d'une voix embarrassée.

—Ah ! les... Encore ce rhume de cerveau !—Hatchoum !—Cela dépasse les bornes !—Hatchoum !—Ah ! mademoiselle Clémence, j'ai reçu tantôt une lettre de M. votre père ; voulez-vous me permettre de vous la communiquer ? elle est très intéressante cette lettre.

Ce disant, le commerçant tirait de son portefeuille une lettre et la passait à mademoiselle Cléry.

—Cependant, objecta celle-ci...

—Lisez, lisez, mon enfant, c'est un secret qui vous regarde ; et, pour ne pas augmenter les tortures de ce pauvre Georges qui me dévisage comme si je lui avais rendu une pièce de coton pour une pièce de fil, lisez haut.

Clémence commença aussitôt :

“ Cher monsieur,

“ Après le service que nous a rendu votre protégé, ce brave Duval, que je m'étais accoutumé à considérer comme un fils jusqu'au moment où il me quitta ; après les propositions que vous me faites ; après ce que j'ai pu juger des dispositions de ma fille, et après mûres réflexions, je suis d'accord...”

Une quinte de M. Jeannet, plus violente que les précédentes, interrompit la lectrice à cet endroit de la lettre ; mais ses yeux achevèrent ce que ses lèvres ne prononcèrent pas ; puis elle pâlit, rougit et se précipita aux genoux du négociant.

—Oh ! généreux ami, merci, s'écria-t-elle.

—Qu'est-ce ? demanda le malade.

—Un moment, dit M. Jeannet, en relevant Clémence et en ramassant la lettre qu'elle avait laissée tomber.

Mais la jeune fille vola vers le lit, et dans sa joie, embrassant Georges avec transport :

—Mon père consent, il consent à notre mariage !

—Oh ! vous ne me trompez pas ?

—Eh ! non, on ne vous trompe pas, maudit incrédule, dit le négociant. M. Cléry vous donne sa fille, si sa fille veut d'un libertin comme vous.

—Comment ! cette lettre !

—C'est tout simple, mon cher Georges, répliqua l'excellent Jeannet. Je m'étais aperçu de votre amour pour mademoiselle. Un billet que vous aviez maladroitement perdu dans mon cabinet m'a appris que mademoiselle ne vous dédaignait pas. J'ai la monomanie de faire des mariages (moi qui ne me suis jamais marié) et me suis mis en tête de mijoter le vôtre—une idée qui en vaut bien une autre, n'est-il pas vrai ?—Donc, j'ai profité de la première occasion favorable pour faire partager mes vues à M. Cléry. Si vous ne me refusez pas votre acquiescement, dans un mois la noce ! je paierai les violons.

Nous renonçons à peindre la scène d'attendrissement qui suivit cette révélation aussi concluante qu'inattendue.

Mais ce que M. Jeannet s'était bien gardé d'avouer, c'est qu'il avait promis à M. Cléry de gratifier Georges d'une dot de cent cinquante mille francs, et de l'instituer son légataire universel à sa mort.

CHAPITRE IX.

TRAHISON.

Cependant la popularité de Louis Philippe diminuait. Son élection, produit d'un enthousiasme momentané, inspirait déjà des regrets cuisants. Le ministre était en défaveur ; Lafayette semblait se reprocher la part qu'il avait prise à l'intronisation du duc d'Orléans ; des rumeurs sourdes circulaient d'un bout de la France à l'autre.

La torche des révolutions n'était pas éteinte encore : avec de l'audace on pouvait la rallumer. Ce fut, du moins, ce que pensèrent les chefs des diverses sociétés secrètes ; car, s'étant réunis à Paris, vers la fin de mai, ils décidèrent de profiter du mécontentement général pour fomenter une insurrection. Le soulèvement fut fixé au 8 juin. Toutes les Ventes reçurent avis de se tenir prêtes à marcher. Mais, avec cette discrétion qui enveloppait les actes du carbonarisme, aucun de ses membres secondaires ne fut initié à ce qui se machinait. Seuls les présidents et députés des Ventes départementales eurent connaissance de la résolution du Conseil Suprême. Le 6, chacun d'eux vit arriver un émissaire qui lui dit :

—Frère, tu convoqueras la Vente pour demain soir. L'heure est venue. Que tous les bons cousins soient préparés à défendre la liberté ; qu'ils sortent en armes le 8 au matin, accompagnés des amis de la cause ; qu'ils s'emparent de la ville ; qu'un comité provisoire soit immédiatement nommé pour gérer les affaires publiques ; que la propriété des citoyens soit protégée ; que le moins de sang possible soit versé ; mais mort impitoyable aux traîtres !—Prudence, courage, fermeté dans l'action ; n'oubliez pas que l'avenir de l'humanité sera entre vos mains !

M. Jeannet était député de la Douzième Vente à la Vente Centrale qui siégeait à Troyes, en Champagne.

Si impatient qu'il fût de renverser la royauté de juillet, le négociant croyait, avec raison, que le temps n'était pas encore propice, et qu'il fallait différer pendant quelques années pour tenter l'ébranlement des masses. Mais il ne lui convenait pas de résister à la volonté du Conseil Suprême. En devenant carbonaro, il avait renié jusqu'à son *moi*, aussi répliqua-t-il à l'émissaire qu'il obéirait. Du reste son dévouement à l'association était une véritable religion. Comme tous les hommes profondément pénétrés d'une idée, M. Jeannet avait une confiance aveugle dans la sûreté de jugement de ses chefs, et il aimait mieux considérer comme erronées ses propres appréciations que de suspecter celles de la Vente Supérieure.

Les charbonniers de Langres furent donc sommés d'assister à une assemblée extraordinaire qui devait avoir lieu dans une maison abandonnée du faubourg Basson.

Ce local, qui appartenait à M. Jeannet, lui sembla plus propre à la séance que les salles souterraines où se tenaient habituellement les réunions des affiliés.

Son éloignement de la ville, son isolement de toute habitation étaient autant de garanties contre une surprise de la police.

Mais M. Jeannet avait surtout choisi cette maison parce que ses caves renfermaient un vaste approvisionnement d'armes, dont les conjurés pourraient se munir avant de rentrer en ville.

A cette époque, Georges était tout-à-fait rétabli.

Le bonheur d'être aimé aide si puissamment à la guérison d'un malade !

Notre commis voyait Clémence presque chaque jour ; M. Cléry l'avait verbalement assuré qu'elle serait sa femme ; il ne s'agissait plus que de gagner madame Cléry, à qui ce mariage souriait médiocrement, car il détruisait toutes les brillantes espérances qu'elle avait conçues pour l'avenir de sa fille. Toutefois, depuis qu'elle avait appris le duel de Henry de Moissac avec Louis Duchesnes, la vieille dame se sentait moins disposée à donner la main de Clémence à un " batailleur." Du reste l'état du comte inspirait de sérieuses inquiétudes. Les chirurgiens désespéraient de le sauver, Georges pouvait donc se flatter de devenir bientôt l'époux de sa charmante maîtresse. Néanmoins, une chose troublait sa félicité. Huit jours après le duel où il avait déployé tant d'adresse et de générosité, Duchesnes avait été rappelé à son régiment, en vertu d'un ordre péremptoire. On disait dans la ville que ce rappel était dû à la comtesse de Moissac et qu'elle intriguait auprès du ministre de la guerre pour faire casser le sous-lieutenant.

Georges attendait impatiemment une lettre de son ami ; mais, soit manque de temps, soit négligence, soit toute autre cause, il n'avait pas encore reçu cette lettre, quand le 8 juin, dans l'après-midi, M. Jeannet, lui commanda de se trouver à la réunion du faubourg Basson.

Sans vouloir lui confier le but de cette réunion, le négociant crut devoir informer son protégé qu'on était à la veille de graves événements.

—Georges, vous n'avez pas oublié votre serment ? lui dit-il.

—Non monsieur, je l'ai gravé dans le cœur, il me suivra au tombeau.

—Ainsi vous êtes prêt à tout immoler, pour le service de la société.

—Tout, jusqu'à ma personne.

—Votre personne, je n'en doute pas, mais si l'on réclamait de vous le sacrifice de votre famille.

—J'ai promis, répliqua fortement le jeune homme.

—Vous savez ce que nous entendons par famille, continua M. Jeannet ; nous entendons, le père, la mère, les frères, les sœurs, les parents, la femme, la fiancée, ajouta-t-il en appuyant progressivement sur les mots.

Georges recula comme un homme qui aperçoit tout à coup un précipice béant devant ses pas.

—Oui, reprit son interlocuteur avec intention, dans la famille nous comprenons même la fiancée.

—Clémence ! balbutia Georges atterré.

Le marchand de nouveautés feignit de n'avoir pas entendu cette exclamation, et son commis, honteux d'un moment de faiblesse bien naturel d'ailleurs, s'écria après un instant de silence :

—Monsieur, j'ai juré ; je serai fidèle à ma parole.

En prononçant ces paroles, de grosses gouttes de sueur perlaient sur le visage du pauvre amoureux qui jamais n'avait eu à subir pareille épreuve.

—Bien, dit Jeannet, lui tendant la main, j'espère que vous ne serez pas réduit à une aussi dure nécessité. Toutefois faites vos dispositions comme si vous deviez mourir. Il peut survenir d'étranges conjonctures d'ici à demain.

—Est-ce qu'une insurrection...

—A bon entendeur, salut. Patience, valeur et discrétion !

Sur ce, le négociant laissa Georges et se rendit chez M. de Moissac.

En sa qualité de député à la Vente Centrale, M. Jeannet remplaçait le président de la Vente Particulière, lorsque celui-ci était absent, et comme Henry de Moissac ne pouvait, à cause de la gravité de sa blessure, assister à la séance, notre marchand voulait lui communiquer les instructions dont il était chargé.

On l'introduisit dans une pièce faiblement éclairée, car la lumière fatiguait la vue du blessé.

Lorsque le négociant entra, Mme de Moissac, assise au chevet de Henry, causait avec lui.

Sur un signe de son fils, elle s'éclipsa aussitôt. Ayant minutieusement fermé la porte, M. Jeannet vint prendre près du malade la place primitivement occupée par sa mère.

— Ah ! dit le comte, je crois que cette maudite blessure est mortelle. Ils veulent me faire l'amputation du bras ; au diable ! j'aime mieux mille fois crever comme un chien que d'être estropié.

— N'y a-t-il pas d'autre remède ? demanda Jeannet avec intérêt.

— Ces ganaches de bouchers de province n'en connaissent pas d'autres. Encore s'ils savaient proprement couper un membre ; mais bast ! ils m'écorcheraient. Par bonheur, j'attends Dupuytren ce soir ; puisse-t-il arriver ! car je souffre comme un damné. Y a-t-il quelque chose de nouveau ?

— Oui, beaucoup ; des nouvelles très importantes.

Et le député mit Henry au courant de la situation.

— Une révolte, murmura le comte, quand Jeannet eut fini.

— Demain.

— Je n'y serai pas...

— Nous le regretterons beaucoup.

— Pensez-vous que votre maison du faubourg Basson soit bien sûre ?

— C'est mon avis.

— Je vous en prie, monsieur, ayez soin de me transmettre, heure par heure, les progrès du mouvement.

— Soyez tranquille, je n'y manquerai pas, dit Jeannet.

— Merci ; je compte sur vous.

— Au revoir, dit le négociant en se levant.

— Georges sera-t-il des vôtres ?

— Très certainement.

— Ah ! fit le malade, comme s'il se sentait soulagé d'un grand poids.

Malheureusement, le député ne vit pas le sourire de joie féroce qui plissa alors les lèvres livides du comte, car il aurait soupçonné le président de la Douzième Vente, et se serait épargné bien des misères.

A peine était-il sorti que Mme de Moissac rentra dans l'appartement.

— Que vous veulent donc ces gens mystérieux ? demanda-t-elle à Henry, ce Jeannet, par exemple, il m'a toujours eu l'air d'un surnois de la première espèce ?

— A-t-on envoyé au bureau des messageries savoir si Dupuytren était enfin arrivé ? dit le blessé.

— J'ai envoyé, répliqua sa mère, mais le domestique n'est pas encore de retour.

— Quelle heure est-il maintenant ?

— Trois heures.

— Trois heures. La malle-poste de Paris devrait être ici. Quelle anxiété ! l'impatience me torture plus encore que le mal.

— Ah ! mon Dieu ! moi aussi je suis torturée, dit la comtesse en portant son mouchoir à ses yeux ; notre fortune perdue, notre dernière ressource sur le point de nous échapper ! quelle sottise aussi que ce duel !

— Silence, madame, ne parlons pas de cela.

— Il est aisé de réparer ses fautes en disant " n'en parlons pas," reprit aigrement Mme de Moissac ; mais nous voici complètement ruinés. Ce misérable

officier, oh ! je n'aurai pas de repos que je ne l'aie fait dégrader ! Que ne puis-je tenir cet autre, ce manant, ce Georges Duval, comme je tiens son ami, le lancier ! ah ! son compte serait bon ! Et ces Cléry qui l'accueillent...

— Chut ! fit Henry, on somme ; courez, ma mère... si c'était Dupuytren !

La comtesse revint bientôt accompagnée du chirurgien ordinaire de son fils.

— La malle-poste a relayé, il y a dix minutes, lui dit-elle ; M. Dupuytren n'était pas au nombre des voyageurs.

— Fatalité ! maugréa le jeune homme entre ses dents.

— Je vais, si vous le permettez, monsieur, dit le chirurgien, lever l'appareil...

— Faites, répliqua sèchement Henry.

Le docteur se mit sur le champ à l'œuvre. Quand il eut sondé et étudié la blessure, il secoua la tête.

— Y aurait-il danger ? s'écria involontairement la comtesse.

— Si M. le comte m'en croyait, il ne reculerait pas devant une opération, reparti le chirurgien.

— Non, dit sourdement celui-ci. Je veux avoir l'opinion de Dupuytren.

— Cependant, objecta Mme de Moissac.

— Assez !

Le chirurgien replaça l'appareil et sortit en disant :

— Vous avez tort, monsieur ; vous avez tort, la gangrène ne badine pas.

— Ecoutez, madame, dit Henry à sa mère quand ils furent seuls.

— Que souhaitez-vous ?

— Approchez davantage.

La comtesse se pencha vers le lit.

— Faites prévenir le procureur du roi que je désire lui parler, dit le malade à voix basse.

— Le procureur du roi !

— Allez plutôt vous-même l'avertir, et que toujours on ignore cette démarche. Il y va de notre vie à tous deux.

— Délirerait-il ? pensa la comtesse.

— Hâtez-vous ; continua Henry, le temps presse.

L'officier du ministère public s'empressa d'accourir.

— Ce que j'ai à vous révéler est terrible, lui dit de Moissac. Mais pour moi cette révélation est une vengeance ; à vous, elle assurera la place de procureur général.

— Je vous écoute.

Alors, Henry, d'un ton presque imperceptible, commença une confidence qui dura plus d'une heure.

En le quittant, le magistrat, quoique habitué à entendre des confessions épouvantables, était blême de stupeur.

— Faubourg Basson, répétait-il en se dirigeant du côté de la caserne de gendarmerie.

LEON G*****.

(La fin au prochain numéro.)

Tempête Nocturne. (*)



LE LEGS DU PAPILLON.

Le ciel était percé de tragiques lueurs !...
Ce n'était plus la lune ou ses brillantes sœurs,
Qui, tranquilles, filaient leurs longues destinées,
Sous les yeux éternels du grand Dieu des armées ;...
La foudre en éclatant ébranlait les échos,
Qui redisaient, en chœur, ses terribles solos ;
Le vent criait, fouettait d'une pesante grêle
Les débris dispersés de ma persienne frêle.

Sur un livre fermé, la tête sur ma main,
J'écoutais en tremblant ce tumulte lointain...
Je ne sais quels pensers de mon âme inquiète
Chassèrent tout-à-coup l'horreur de la tempête.
Je perçais le nuage et d'un regard subtil,
Je saisisais la foudre à travers le grésil.
Couché sur mon divan, j'allais autour du monde
Promener mes regards sur la terre et sur l'onde.

Comme j'allais toucher un nouvel horizon,
Je sentis sur ma main l'aile d'un papillon.
Jeté par l'ouragan cet innocent atôme,
Humait, faible et souffrant, la chaleur de ma paume.
Mon souffle en lui rendant la vie et le bonheur,
Recevait en retour une douce saveur.
Bientôt mon protégé reprit sa gaieté d'ange,
Et vint sur mon feuillet tracer un vol étrange.

Il s'abattit soudain et de son sang pulpeux,
Son aile décrivit ces couplets douloureux :

“ J'étais si bien près d'elle !
“ Je respectais son paisible sommeil,
“ Et doucement je déroulais mon aile,
“ Sur sa bouche d'émail et sur son col vermeil.

(*) La lettre suivante accompagnait la pièce de vers que nous publions sous le titre de “ *Tempête Nocturne*.”

“ M. le rédacteur.—Un de mes amis vous envoya une fable charmante, il y a quelques mois, avec force excuses de ce qu'on le prenait, en flagrant délit, dans les domaines de l'Hélicon. Un accident, disait-il, l'avait condamné au repos et le repos à faire une fable. J'enveloppe mes vers sous le même couvert, sans toutefois réclamer pour moi le genre d'accident de mon ami, ni insinuer que le mien, qui date déjà de huit ans, ait jamais pu l'engager à faire des fables. La seule chose que je regrette en ceci, c'est que vous ayez le fardeau des dernières traces qui restent de nos accidents respectifs.”

“ Tout à vous.

“ J. D.....”

" Son haleine embaumée,
 " De ses parfums enivrait tous mes sens ;
 " Elle agitait mon aile comprimée,
 " Et tout bas me disait ses amours innocents.
 " Quand les coups de l'orage
 " Fesaient trembler ses lèvres de carmin,
 " J'allais chercher un bienfaisant ombrage,
 " Sous la toile de neige où soupirait son sein.

 " Mais j'aimais la lumière ;
 " Et quand l'éclair glissa dans les volets,
 " De ce doux lieu, je courus folle et fière,
 " Voltiger au dehors, pour saisir ses reflets.
 " Dans les bras d'une nue,
 " Je poursuivis les terribles autans ;
 " Je les voyais de leur large massue,
 " Frapper le toit du pauvre et des hauts capitans.
 " J'ai payé ma folie...
 " Mon sang s'épuise et mon dernier soupir,
 " N'attendra pas la lumière chérie
 " D'une nouvelle aurore !... oh ! non, je vais mourir !
 " Et cette ange adorée,
 " Qui protégea mes plaisirs et mes jeux,—
 " Je n'irai pas, sur sa bouche perlée,
 " Soupirer en mourant un dernier chant d'adieux !
 " Mais toi, toi dont l'haleine
 " A prolongé mes instants de douleur,...
 " Tu la verras, cette céleste reine,—
 " Dis-lui que je voulais expirer sur son cœur.
 " Mais hélas ! des paroles !
 " Combien d'ingrats ont payé par des mots,
 " Les actes purs d'âmes trop bénévoles !
 " Pour elle, n'use pas d'un langage si faux.
 " Non ! je veux que tu l'aimes...
 " Tu l'aimeras comme un ange du ciel...
 " Dans son œil noir les plus riches emblèmes,
 " Plus que moi te feront un invincible appel.
 " Quand sa bouche de rose,
 " Auprès de toi soupirera tout bas,
 " Tu lui diras que sur sa lèvre close,
 " Souvent j'ai reposé mes petits membres las.
 " Tandis que sur la terre,
 " Tu donneras ta vie et tes amours,
 " Moi, j'enverrai du céleste hémisphère,
 " Un ange bienfaiteur pour protéger vos jours."

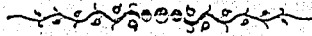
Mon merveilleux insecte ici finit sa plainte...
 Pour tombeau j'ai fermé la feuille qu'il a teinte ;
 Sur ses membres stérils j'ai versé des parfums.
 Depuis, pour satisfaire aux usages communs,
 J'ai voulu sur sa tombe écrire une épitaphe ;
 Mais je craignais de cheoir en faute d'apographe,
 Quand un pleur de regret s'échappa de mes yeux,
 Et scella dignement mon devoir religieux.

Ce n'est plus au dehors que je crains la tempête !
 Non, depuis cette nuit, la foudre dans ma tête,

Gronde, roule et projette en éclats déchirants
Mille traits acérés de ses carquois ardents.
Mon sang s'est imprégné du plus funeste germe,
Et des tourments d'amour, je ne vois plus le terme.

Je te conjure, insecte, oh ! reprends ton dépôt,
Ou d'un amour pareil décrète lui l'impôt !
De ce legs immortel, viens dégager mon âme,
Ou dans son cœur rebelle insuffle même flamme.

J. D.



SORCELLERIE.

LA VILLE DES DÉMONS.

(Traduction.)

A une époque très reculée, vivait dans la florissante ville du Caire un rabbin juif, du nom de Jochonan, qui passait pour le plus savant de sa nation. Sa réputation s'étendait sur tout l'Orient, et les peuples les plus éloignés envoyaient chez lui les jeunes gens pour apprendre la sagesse par sa bouche. Il était profondément versé dans les traditions de ses pères, et ses décisions faisaient loi dans toute contestation. Il était pieux, juste, sobre et sévère ; mais il avait un vice,—la soif de l'or s'était emparée de son cœur, et sa main était toujours fermée aux pauvres. Cependant il passait pour très opulent. Sa science était pour lui une mine de richesses. Les Juifs de la ville étaient peinés de voir le plus sage de leur nation entaché de ce défaut ; mais quoique les anciens des tribus le vénéraient à cause de sa réputation, les femmes et les enfants ne l'appelaient que le rabbin Jochonan, l'avare.

Personne ne connaissait aussi bien que lui, les cérémonies nécessaires à l'initiation à la religion de Moïse ; par conséquent l'exercice de ses fonctions solennelles était pour lui une autre source de gain. Un jour qu'il se promenait dans la campagne aux environs du Caire, en conversant avec un jeune homme sur l'interprétation de la loi, l'ange de la mort frappa subitement ce dernier, et il tomba inanimé aux pieds du rabbin pendant qu'il parlait. Voyant qu'il était mort, le rabbin déchira ses vêtements, et glorifia le Seigneur. Mais son cœur fut touché, et la pensée de la mort troubla son sommeil durant la nuit. Il se sentait inquiet en réfléchissant à sa dureté à l'égard des pauvres, et il s'écria : "Que béni soit le saint nom du Seigneur ! La première chose qu'on me demandera en son saint nom, je l'exécuterai."—Mais il soupira, en songeant que quelqu'un pourrait lui demander une partie de ses trésors.

Pendant qu'il pensait encore à ces choses, il entendit un grand cri à sa porte.

"—Eveille-toi, dormeur !" criait une voix, "éveille-toi ! Un enfant est en danger de mort, et sa mère m'a envoyé vers toi afin que tu remplisses ton ministère."

"—La nuit est sombre et noire," répondit le rabbin, venant à la croisée, "et je suis avancé en âge ; n'y a-t-il pas au Caire des gens plus jeunes que moi ?"

"—J'ai été dépêché vers toi seul, rabbin Jochonan, que les uns appellent le sage et les autres l'avare. Voici de l'or," dit-on, en montrant une bourse de sequins. "Je ne demande pas ton travail pour rien. Je t'adjure au nom du Seigneur vivant, de m'accompagner."

Le rabbin pensa au vœu qu'il venait de faire, et gémit en songeant au poids de la bourse.

— « Comme tu m'as adjuré en ce nom, je vais avec toi, » dit-il à l'homme, « mais j'espère que la distance n'est pas bien grande. Garde ton or. »

— « C'est tout près d'ici, » reprit l'inconnu, beau jeune homme richement vêtu. « Vite, car le temps presse. »

Jochonan se leva, s'habilla et accompagna l'inconnu après avoir soigneusement fermé toutes les portes de sa maison et déposé les clés dans un lieu secret, ce qui fit sourire l'étranger.

— « Je n'ai jamais vu une nuit aussi noire, » dit le rabbin. « Sers-moi de guide, car je puis à peine distinguer le chemin. »

— « Je le connais bien, » repartit l'étranger en soupirant, « c'est une route très fréquentée, et que grand nombre de gens parcourent à toute heure. Appuie-toi sur mon bras, et ne crains rien. »

Ils se mirent en route, et malgré l'obscurité, le rabbin pouvait s'apercevoir, au moyen de quelques éclairs, qu'il se trouvait dans un lieu entièrement inconnu.

— « Je croyais connaître toute la campagne aux environs du Caire à plusieurs lieues de distance, et cependant je ne sais pas où je suis. J'espère, jeune homme, que tu ne t'es pas égaré, » et son cœur se serra.

— « Ne crains rien, » dit l'étranger, « ton voyage est à présent accompli. »

Pendant qu'il parlait encore, la terre manqua sous les pieds du rabbin et il roula au fond d'un précipice. En rêvenant à lui, il vit que son compagnon était aussi tombé, et qu'il était à son côté.

— « Jeune homme, » dit le rabbin, « si tu traites de la sorte les cheveux blancs du vieillard, tes jours sont comptés. Malheur à celui qui insulte aux cheveux blancs ! »

L'étranger fit des excuses, et ils s'avancèrent en silence un peu plus loin. L'obscurité devenait moins grande, et le rabbin étonné, se trouva en levant les yeux, aux portes d'une ville qu'il n'avait jamais vue auparavant. Cependant, il connaissait toutes les villes de l'Égypte, il n'y avait qu'une demi-heure qu'il avait quitté sa demeure au Caire. Il ne savait que penser ; mais il suivit son guide en tremblant.

Ils franchirent bientôt les portes de la cité. Tout y était illuminé comme s'il y eût eu festin dans chaque maison. Les rues étaient remplies de gens se rendant aux fêtes, et on n'entendait que le bruit de la gaîté. Mais en examinant leurs traits Jochonan vit qu'ils exprimaient une souffrance intérieure, et par des signes à lui connus, qu'ils étaient des démons. Son âme fut saisie d'épouvante, et levant les yeux vers le visage de son compagnon que la lumière des torches éclairait, il découvrit que lui aussi portait les signes de son origine et que lui aussi était un démon. Le rabbin faillit s'évanouir de frayeur ; mais il crut qu'il était plus prudent de garder le silence, et suivit tristement son guide qui le conduisit à une maison superbe, dans le plus beau quartier de la ville.

— « Entre ici, » dit le démon à Jochonan, « car cette maison est à moi. La dame et l'enfant sont à l'étage supérieur. »

Le rabbin plein de tristesse monta l'escalier pour arriver à eux.

La dame, dont la beauté éblouissante était voilée par une sombre mélancolie, était étendue sur un lit ; l'enfant, richement habillé, dormait sur les genoux de sa nourrice à son chevet.

— « J'ai pensé à toi, lumière de mes yeux, » dit le démon, « Rebecca, la bien-aimée de mon âme ! Je t'ai amené le rabbin Jochonan, le sage, que tu désirais voir. Qu'il remplisse donc promptement son ministère ; j'apporterai tout ce qu'il faut, car il a hâte de partir. »

Il sourit amèrement en prononçant ces mots et en regardant le rabbin ; puis il sortit de la chambre suivi de la nourrice.

Lorsque Jochonan et la dame furent seuls, elle se tourna vers lui en disant :

— « Malheureux ! sais-tu en quel lieu on t'a conduit ? »

— « Oui, » répondit-il avec un profond soupir : « je sais que je suis dans une ville des démons. »

—Apprends encore,” reprit-elle (et des pleurs étincelants s'échappèrent de ses yeux), “apprends encore, qu'on n'amène en ces lieux que ceux qui ont péché devant le Seigneur. La nature de mon péché ne te regarde pas, et je ne cherche pas à connaître celle du tien. Mais tu resteras ici perdu à jamais, comme je le suis moi-même.” Et ses pleurs coulèrent de nouveau.

Le rabbin jeta son turban à terre, s'arracha les cheveux en s'écriant : “Malheur à moi ! Qui donc es-tu, femme, pour me parler ainsi ?”

—“Je suis Juive,” répondit-elle, “la fille d'un docteur de la loi de la cité de Bagdad ; et, après avoir été conduite ici, n'importe comment, je me suis mariée à un prince des démons, à celui même qui est allé te chercher. Cet enfant que tu as vu, est notre premier né, et je n'ai pu supporter l'idée de laisser périr l'âme de cet innocent. C'est pour quoi j'ai supplié mon mari de tacher d'amener un prêtre afin d'obéir à la loi de Moïse, que béni soit sa mémoire ! Ta réputation qui s'est répandue jusqu'à Bagdad, et dans des contrées encore plus rapprochées de l'Orient, m'a fait jeter les yeux sur toi. Maintenant, mon époux, quoique grand parmi les démons, est plus juste qu'eux ; et il m'aime, moi qu'il a perdue, de l'amour du désespoir. Aussi il m'a dit que le nom de Jochonan le sage, lui était familier et qu'il savait que tu ne pourrais pas refuser de l'accompagner. Ce que tu as fait pour lui donner tout pouvoir sur toi, t'est connu.”

—“Je jure devant le Seigneur,” dit le rabbin, “que j'ai toujours observé religieusement la loi, et suivi avec persévérance les traditions de nos pères. Je n'ai jamais fait de mal à personne par mes paroles ou par mes actions ; j'ai adoré le Seigneur tous les jours et rempli minutieusement toutes les cérémonies nécessaires.”

—“Mais,” reprit la dame, “tu peux avoir fait tout cela, plus, et d'avantage encore, et cependant être au pouvoir des démons malgré tout. Mais le temps se passe et j'entends les pas de mon mari qui monte l'escalier. Il ne te reste plus qu'une chance de salut.”

—“Quelle est-elle, ô reine de beauté ?” dit le rabbin à demi mort.

—“Ne mange pas, ne bois pas, n'accepte ni salaire ni récompense pendant que tu resteras ici ; tant que tu suivras ce conseil, les démons n'auront aucun pouvoir sur toi mort ou vivant. Prends courage et sois persévérant.”

Comme elle achevait de parler, son mari entra dans la chambre, suivi de la nourrice, qui portait tout ce qui était nécessaire au rabbin pour remplir son ministère. Le cœur triste, il accomplit les rites et l'enfant fut mis au nombre des fidèles.

Mais lorsque, suivant la coutume, on eut passé le vin après la cérémonie, pour être goûté par l'enfant, la mère et le rabbin, ce dernier le refusa en disant :

—“Excusez-moi, seigneur, car j'ai fait vœu de jeûner toute la journée, et je ne mangerai ni ne boirai.”

—“Qu'il soit fait selon ton désir,” dit le démon, “je n'exige pas que tu enfreignes ton vœu.” Et il fit entendre un rire éclatant.

Le pauvre rabbin fut conduit à un appartement qui avait vue sur un jardin, dans lequel il passa le reste de la nuit et le jour suivant, pleurant et priant Dieu de le tirer de la ville des démons. Mais lorsque la douzième heure fut sonnée, et que le soleil fut couché, le prince des démons vint de nouveau le trouver et lui dit :

—“Mange maintenant, je t'en prie, car ton jour de jeûne est écoulé.” Et il plaça les mets devant lui.

—“Pardonnez à votre serviteur, seigneur. J'ai fait un autre vœu pour aujourd'hui. Je vous en prie, ne soyez pas fâché contre votre serviteur.”

—“Je ne suis pas fâché,” reprit le démon, “fais ce que tu voudras, je respecte ton vœu ;” et son rire retentit plus diabolique que la première fois.

Le rabbin resta assis pendant un jour entier encore dans sa chambre près du jardin, en pleurant et en priant.

Quand le soleil se fut caché derrière les hauteurs, le prince des démons reparut devant lui :

—“Mange, maintenant, car tu dois être affamé. Ton vœu était rigoureux ;” puis il lui offrit des mets plus choisis.

Jochonan se sentit un grand désir de manger, mais il adressa mentalement une prière au Seigneur, la tentation cessa et il répondit :

—Seigneur excusez votre serviteur pour la troisième fois. J'ai renouvelé mon vœu.

—C'est bien alors," répliqua l'autre ; " leve-toi et me suis."

Le démon saisit une torche, et conduisit le rabbin par des passages secrets, à la porte d'une vaste chambre qu'il ouvrit au moyen d'une clé qu'il prit dans une niche pratiquée dans la muraille. En entrant dans la chambre, Jochonan s'aperçut que le plancher, le plafond, les murs, le seuil et jusqu'au chambranle de la porte étaient d'argent massif. La voûte et sa bordure curieusement ciselée, brillaient à la clarté de la torche comme les fantastiques cristallisations de la gelée sur les arbres. Au milieu, se trouvaient des monceaux de pièces d'argent entassés dans d'immenses urnes du même métal.

—Tu m'as rendu un service," dit le démon, " prends tant que tu voudras de cet argent ; prends même le tout."

—Je ne le puis, monseigneur," dit Jochonan. " Vous m'avez adjuré de vous accompagner au nom de Dieu, et je suis venu en ce nom, ne voulant demander ni salaire ni récompense."

—Suis-moi," lui ordonna le prince des démons ; et Jochonan le suivit dans une chambre intérieure.

Elle était en or. Sa voûte d'or était soutenue par des pilastres du même métal qui reposaient sur des dalles semblables. Tous les trésors des rois de la terre n'auraient pas acheté un seul des vingt-quatre vaisseaux remplis de pièces d'or disposés par rangs le long de la chambre. C'était le fruit du travail incessant des démons des mines. Le cœur de Jochonan se sentit atteint par l'avarice, en voyant à la clarté de la torche briller ces monceaux d'or comme les épis dorés sous le soleil d'août. Mais Dieu lui donna la force de se dompter.

—Ceci est à toi," dit le démon ; " l'un de ces vaisseaux que tu vois, te rendrait le plus riche de tous les hommes, et je te les donne tous."

Jochonan refusa encore, et le prince des démons ouvrit une troisième chambre appelée la salle des diamants. Lorsque le rabbin entra il poussa un cri et se couvrit les yeux de la main, car l'éclat des joyaux l'aveugla, comme s'il eût fixé le soleil à son méridien. Une quantité innombrable de diamants, dont les plus petits étaient aussi gros qu'un œuf de pigeon, étaient empilés dans des vases d'agate. Sur des tables d'albâtre étaient déposés des améthystes, des topazes, des rubis, des beryls et toutes les diverses espèces de pierres précieuses, taillées par des artistes habiles. La chambre était éclairée par une escarboucle, qui de l'extrémité de la salle répandait sa lumière plus vive que celle du soleil à midi, plus claire que celle des rayons de la lune, mais plus fraîche que la rosée du matin. Cette tentation fit un effet terrible sur le rabbin mais il reçut des forces d'en haut et refusa de nouveau.

—Je vois que tu me connais, Jochonan fils de Ben-David ; je suis un démon qui veux te tenter pour ta perte. Comme tu as su résister jusqu'à présent je ne te tenterai pas davantage. Tu as rendu un grand service à celle que j'aime plus que la lumière. Cet amour a été bien malheureux pour toi, ma Rebecca ! Pourquoi aurais-je rendu ta douleur incurable encore plus amère ?—Tu as encore un autre appartement à visiter," dit-il à Jochonan qui avait fermé les yeux et qui priait mentalement le Seigneur en se frappant la poitrine.

La chambre dans laquelle entra le rabbin était bien différente des autres, c'était une pièce sale et dénuée de meubles. Autour de ses murs était suspendue une énorme quantité de clés rouillées de toutes les grandeurs, et disposées sans ordre. Parmi ces clés Jochonan aperçut avec étonnement les clés de sa propre maison, celles qu'il avait cachées en partant pour son malheureux voyage, et ses regards s'y attachèrent.

—Que vois-tu, qui puisse tant fixer ton attention ? Celui qui vient de refuser de l'argent, de l'or, des diamants, peut-il se laisser gagner à la vue d'un vieux paquet de fer rouillé ?"

—Ce sont mes clés, monseigneur ; permettez au moins que je les accepte si elles me sont offertes."

—Prends-les donc," dit le démon en les lui présentant,— " Tu peux partir à

présent. Mais, rabbin, n'ouvre pas seulement ta maison lorsque tu seras arrivé au Caire, ouvre aussi ton cœur. C'est parce qu'il a toujours été fermé que j'ai eu tout pouvoir sur toi. Il est heureux que tu aies fait un acte de charité, en venant avec moi sans demander de salaire ni de récompense, sans quoi tu étais perdu. Ne sois plus Jochonan l'avare."

Le rabbin s'inclina jusqu'à terre et remercia le Seigneur de sa délivrance.

"—Mais comment m'en irai-je ?" dit-il, "je ne connais pas le chemin."

"—Ferme les yeux," lui enjoignit le démon.

Il obéit, et un instant après la voix du prince des démons lui commanda de les ouvrir. A sa grande surprise il se trouva au milieu de sa propre chambre dans sa maison du Caire, avec ses clés à la main.

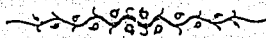
Lorsqu'il fut revenu de sa stupeur et qu'il eut offert ses actions de grâces à Dieu, il ouvrit et sa maison et son cœur. Il fit l'aumône aux pauvres, il consola les veuves, et soulagea la détresse de l'orphelin. Sa table hospitalière fut offerte à l'étranger, et sa bourse mise à la disposition de tous ceux qui en eurent besoin. Sa vie ne fut plus qu'un acte continu de bienveillance, et Dieu fit pleuvoir sur lui les bénédictions qu'on invoquait de toutes parts pour sa personne.

Chacun était étonné et se demandait ; "Est-ce là l'homme qu'on appelait le rabbin Jochonan l'avare ? Comment a-t-il pu changer ainsi ?"

Ces questions arrivèrent aux oreilles du rabbin.

Alors il assembla ses amis, leur avoua son amour de l'or et les dangers auxquels il l'avait exposé, et leur raconta ce que vous venez de lire, dans une des salles du nouveau palais qu'il venait de bâtir sur les bord du fleuve. Des hommes savants qui étaient des scribes, l'écrivirent sous sa dictée, afin que le genre humain en profitât. Et un vieillard vénérable, à la barbe aussi blanche que la neige qui l'avait lu dans ces livres, et aux pieds duquel j'étais assis, pour apprendre la sagesse du vieil âge, me l'a racontée. Je l'écris dans cette langue, ce dixième jour du Nisan de l'an cinq quatre-vingt dix-sept, d'après la plus petite supputation, afin que vous en tiriez bon profit... Sinon que la faute en retombe sur vous.

H.



IMPRESSIONS D'UN HOMME QUI ATTEND.

Ce n'est ni une fiction, ni une aspiration, ni un souvenir, mais une belle et bonne—ma plume vient de laisser tomber deux qualificatifs bien étranges dans la circonstance—réalité : il attends !—Qui ?—N'importe ! le fait est qu'il attend. Si vous en désirez davantage, livrez carrière à la folle du logis, comme disait le spirituel Sterne ; je vous permets les suppositions les plus titaniques. Entassez, à cœur joie, Pélion sur Ossa, le Ténériff sur le Mont Blanc. Donc il attend. Et ses pieds battent la contre-mesure sur le plancher, et son cœur martèle indécomment son thorax, et ses oreilles tintent, et ses yeux papillotent, et il a déjà arpenté trois cents cinquante-sept fois sa chambre en tous sens, et il a compté les lignes du plancher, les inégalités de la muraille, les vitres de la fenêtre ; puis il a feuilleté vingt-cinq volumes différents, pris ses pinceaux, badigeonné un monstre qui ferait le désespoir des paléontographes, saisi son violon, râclé dessus toutes les guenilles d'airs que lui a fourni sa mémoire ; ensuite il s'est émondé les ongles, tourmenté la moustache, renversé sur un canapé, dont les coussins lui ont incontinent

produit l'effet de charbons ardents et définitivement a réitéré ses excursions autour de sa chambre ! mais c'était seulement changer de supplice : bientôt la plante de ses pieds brûlante l'a contraint de chercher un siège. Alors il a connu les tortures infligées à Saint-Laurent. Que faire cependant ! rien ne viendra avant un quart d'heure. Que ne peut-il avancer l'aiguille du temps ! "Monsieur Josué, s'écrie-t-il, était un nigaud-modèle."

Réflexion : Si, à partir de l'âge de discernement, l'homme pouvait faire marcher les heures au gré de son impatience, il ne vivrait pas la vingtième partie de son existence.

Il veut pourtant mettre fin à cette fièvre dévorante. "Occupons notre esprit, dit-il.— A quoi ?—Lire ? Impossible.—Sortir ? On n'aurait qu'à venir tandis que je serais absent.

"Malédiction !

"Ah ! une idée... Oui, c'est cela. Vite, vite ! ma plume, du papier, de l'encre, profitons de l'occasion, prenons la nature sur le fait, suivant l'expression de mon ex-professeur de chimie ; écrivons nos impressions actuelles."

Qu'entend-il ?—Un frôlement dans la rue. Écoutez...

Hélas ! le frôlement s'évanouit déjà. Fausse alerte !

Ah ! cette fois...

Non, c'est le grincement d'une chaussure mâle sur le trottoir ! ça n'est pas ça.

Sa main exécute des entrechats ; sa plume lui grille les doigts comme un fer rouge, son front est baigné de sueur, on croirait que son papier a été trempé dans un baquet d'eau. Quelle souffrance !...

Chut !

Pour le coup...

Cet éternuement, cet éternuement—horrible cacophonie causée par le tabac en poudre—le précipite du paradis de Mahomet dans l'enfer de Dante.

Ce ne sont plus des douleurs qu'il éprouve, ce n'est pas un tressaillement nerveux, c'est du plomb fondu qui coule dans ses veines, c'est un spasme convulsif... Va-t-il tomber en catalepsie ? Non, car... silence !

Plus de respiration, plus de palpitations, plus de fumigations, plus de frissons. La tête tendue, les cheveux en surface d'étrille, les narines en ouïes de carpe pamée, les prunelles en flèches, les traits à angles aigus comme une figure géométrique (la circonférence exceptée), le corps galvanisé...

"Les gueux, les gueux,
Sont des gens heureux !
Ils s'aiment entre eux
Vivent les gueux !"

Dérision !

Un pochard ; un ignoble pochard a failli briser la dernière ficelle (synonyme de corde, fibre, etc.) de son organisme.

A présent, il barbote dans un Styx de transpiration froide, mais il est mieux, bien mieux. Une sorte d'atonie stupéfiante a remplacé l'agitation qui le poignait. Le voici calme. Oh ! je suis sûr qu'il l'attendra sans trop manger de poivre-long.

"—Allons, allumons un cigare, murmure-t-il ! cela me ranimera. Quelles terribles émotions m'ont maché entre leurs molaires !

"Quel est le scélérat qui miaule dans une clarinette au-dessus de ma tête ! Je suis étonné qu'on souffre de semblables perturbateurs de l'ordre public, et cette harpie qui m'écorche le tympan en grattant sur les touches de son piano !

"Il est vrai que tantôt, je trouvais cette musique fort jolie.

"Tantôt, j'étais un sot. Cette musique est détestable, écœurante, navrante, exaspérante, horripilante...

"Ah ciel ! ! !"

Un pas léger, furtif, un frou-frou de soie chantent d'ineffables mélodies le long de la maison qu'il occupe.

Sa porte s'ouvre doucement, discrètement.

Dieux ! donnez-lui la force d'être, ou plutôt ne vous donnez pas cette peine, vous qu'on invoque toujours à et sans propos !—son attente est passée.

Le réel vaudra-t-il l'idéal ?

PHYSIOLOGIE DE LA FEMME DU MONDE.

Nous savons tous qu'il y a certaines lois conventionnelles qui règlent nos actes et nos dehors ; mais quelle est la puissance qui nous oblige à l'observance de ces lois ? Il n'y a pour tenir les gens en bride, ni police, ni amendes ou autres pénalités ; rien que la crainte d'être mis à la porte des salons : comment se fait-il donc alors que nous nous comportions avec tant de souplesse ? Pourquoi n'y a-t-il pas d'explosions du caractère individuel ? comment se fait-il que nous semblions emboîtés les uns dans les autres en queue d'aronde, comme si nous formions une masse homogène ? Quelle est l'influence qui soutient le faible, retient le fort, et se répand comme l'huile sur la mer écumeante des passions humaines. Nous avons une notion personnelle que tout cela est l'œuvre d'un individu du sexe féminin ; et, à la vérité, l'esprit le moins sérieux et le plus réfléchi, semblerait assigner sa véritable position et autorité à cet individu, en le nommant la Femme du Monde.

La société ne pourrait pas exister dans un état de civilisation sans la femme du monde. L'homme du monde a sa spécialité, son *métier* ; mais c'est la femme qui maintient l'équilibre du monde. C'est une personne calme, tranquille comme une dame, point du tout importune, mais difficile à embarrasser. Vous n'apprenez point par l'observation externe qu'elle est dans l'appartement, vous le sentez instinctivement. L'atmosphère qu'elle porte avec elle est particulière, sans que vous puissiez la définir. Cette atmosphère n'est ni chaude, ni glacée ; ni humide, ni sèche : mais elle est subjugante. Vous ne vous mouvez pas, au milieu, avec une liberté naturelle, quoique vous n'éprouviez rien qu'on puisse appeler gêne.—Ses manières sont généralement douces, quelquefois même caressantes, et vous vous sentez flatté et élevé, si vous rencontrez son coup d'œil approbateur. Mais vous ne pouvez y pénétrer. Il y a là une surface vitrée, belle, mais dure, sur laquelle vous ne pouvez rien saisir ; et alors vous vous sentez sous l'empire d'une sorte de surprise, comme si vous n'examiniez pas l'œil d'une créature de votre espèce. Ce dont vous remarquez l'absence, c'est la sympathie.

C'est à son manque de sympathie que la femme du monde doit sa position. Ce défaut est indispensable à d'autres individus—comme un grand monarque ou un grand général—qui régissent les destinées du genre humain ; mais avec cette différence, qu'en eux il est partiel et limité, et en elle universel. En eux, il est en rapport avec leur commerce ou leur mission ; en elle, il est une particularité de sa nature générale. On l'accuse d'inhumanité, de jouer avec les sentiments de ceux qui l'environnent, et de briser, quand elles sont obstacle à ses plans, les cordes du cœur humain aussi impitoyablement que des cordes de violon. Sottise que tout cela. Elle n'ignore, pas il est vrai, l'existence des cordes et des sentiments ; au contraire, ils sont à ses yeux un grand fait, sans lequel elle ne pourrait rien. Mais sa théorie est qu'ils ne sont qu'un filet superficiel entourant le caractère, le développement de l'éducation et autres circonstances, et qu'on peut les enlacer, les briser, les rattacher à son bon plaisir, avec des doigts habiles. Non, elle n'est pas inhumaine. Elle travaille au bonheur des autres et à sa propre grandeur. Les soupirs et les larmes peuvent être le résultat de ses opérations ; mais ne sont-ils pas aussi le résultat des opérations du chirurgien bienfaisant ? Elle n'aime pas à causer de la peine, secourt et soulage le malade de son mieux ; mais elle sait que les soupirs sont tout au plus du vent, les larmes, de l'eau et ainsi elle fait son devoir.

Quoique sans sympathie, la femme du monde a une grande sensibilité. Telle qu'une araignée, elle est dans la chambre où elle a tendu sa toile qui couvre l'espace aussi exactement que le tapis ; et elle sent le plus léger contact sur le plus léger filament. Ainsi fait le monde : non pas intelligemment comme elle, mais instinctivement et sans conscience, comme une mouche qui sait seulement que d'une manière ou d'une autre elle n'est pas en liberté. Ce qui le retient est aussi doux, aussi luisant, aussi fin et mince que de la soie : mais même en folâtrant avec sa suavité et ses agréments, une sensation sombre et indéfinie de danger menaçant, l'envahit.—Tranquillise-toi, petite mouche ! Doucement—doucement dégage-toi, si tu peux, mais point de défi, point de tiraillement, point de soubresaut ou tu es perdue !

On raconte une histoire mystique de la femme du monde ; comment dans sa jeunesse ses amours furent contrariées ; comment elle perdit la foi en des sentiments qui semblaient n'exister exceptionnellement que dans son sein solitaire et comment une certaine dureté glaciale s'était amoncelée sur son cœur pendant qu'elle attendait et attendait une réponse aux voix intérieures qu'elle avait laissé exhaler :—

The long lost ventures of the heart
That send no answer back again !

Mais c'est une fable, la femme du monde ne fut jamais jeune, pas même lorsqu'elle jouait avec sa poupée. Elle fut toujours ce que vous la voyez et ne souffrira aucun changement avant la dissolution des éléments de son corps. Comme toutes les autres femmes, elle a eu des passages d'amour ; mais l'amour était tout d'un côté et ce côté n'était pas le sien. Il est curieux d'observer la passion ainsi gaspillée en vain. Cela nous rappelle une histoire allemande de la Caverne des Miroirs où une jeune sée faisant avec la main un signe d'invitation, suppliant des yeux, était réfléchi par des milliers d'angles. En s'efforçant d'enlacer sa maîtresse, l'amant à sa poursuite, fuyait d'une image trompeuse à une autre, sans trouver autre chose dans son étroite que le verre aigu, poli, étincelant, jusqu'à ce que, épuisé, hors d'haleine, ensanglanté, il s'affaissait sur le sol.

La femme du monde, quoique maîtresse dangereuse est une agréable amie. Elle a du goût pour la généralité des femmes mariées lorsqu'elles représentent bien par leur toilette et leurs mœurs, et elle les noie sous un peu de bonté et quelques caresses. De leur côté, ces bonnes dames pensent que leur patronnesse est une femme remarquablement spirituelle ; non pas qu'elles la comprennent ou sachent exactement tout ce qu'elle fait ; mais de façon ou d'autre, elles sont sûres qu'elle est prodigieusement spirituelle. Quant à la généralité des jeunes demoiselles qui ont le génie de la vénération, elles la vénèrent, et ces deux classes avec leurs congénères masculins sont les figures d'ornementation que la femme du monde place autour de ses appartements, comme des pièces d'ivoire sur un échiquier.

Cette admirable dame est quelquefois mère et elle aime vivement ses enfants, dans leur avenir. On peut la voir contempler leurs visages pendant des heures ; mais le tableau qui apparaît à l'œil de son esprit est l'accomplissement de leurs promesses présentes. Une femme ordinaire consumerait son temps à admirer leurs doux yeux, leur chevelure bouclée, et leurs joues rebondies et rosées ; mais la femme du monde voit le bouton transformé en fleur épanouie et le petit berceau est métamorphosé en boudoir, par la magie de son amour maternel. Vraiment, elle a sa récompense : car la mort vient quelquefois flétrir le bouton, disperser le rêve aux souffles de l'air. En de telles occasions, son chagrin, comme il nous est aisé de le supposer, n'est ni profond ni durable, car ce chagrin s'attache à l'imagination et non au cœur. Elle regrette ses espérances détruites,

ses spéculations infructueuses ; mais l'enfant n'ayant jamais été présent dans son entité, est alors comme celui qui n'a jamais été. Ceux qui ne pensent pas l'appellent mère dénaturée, car ils ne font aucune distinction. Ils ne savent point que la mort lui apparaît comme des funérailles parfaitement disposées, une tablette de marbre, une chambre noire, une attitude de douleur, un mouchoir parfumé. Ils ne considèrent pas que quand elle se couche pour reposer, ses yeux, en conséquence de son effort mental, sont trop chargés de sommeil pour laisser de place aux larmes. Ils ne réfléchissent pas que dans son deuil elle passe au sentiment de la réalité des rêves brisés de son ambition maternelle et non à la souvenance des bras mignons, du baiser embaumé, du bégaïement angélique de son enfant perdu. Ils ne comprennent pas qu'en s'ouvrant à la lumière, ses yeux abandonnent la lueur affaiblie des pierreries et du satin, des grands prosternés à ses pieds, et non la forme ailée d'un enfant s'élevant dans la lumière qui l'absorbe graduellement, tandis que des hymnes distantes se fondent et viennent mourir à son oreille.

La femme du monde est quelquefois heureuse dans son règne sur la société, et quelquefois autrement. Dans ce dernier cas, elle se soumet, quoique ordinairement avec douceur et dignité, aux caprices de la fortune. En certaines occasions, les fils de sa direction se brisent de telle sorte que, avec toute sa dextérité, elle ne peut les réunir : en certaines occasions les cordes et les sentiments sont trop forts pour se briser ; et, en certaines occasions, en se brisant, tout le système tombe en pièces. Sa fille s'enfuit, son fils épouse la gouvernante, son mari perd son siège au parlement ; mais il y a d'autres filles à marier, d'autres fils à diriger, d'autres honneurs à gagner ; et ainsi cette excellente femme poursuit sa carrière active et méritoire. Les années arrivent enfin, quoiqu'elle muse aussi longtemps que possible sur les limites moyennes de la vie ; et, avec sa gracieuse dignité habituelle, elle s'incline pour recevoir la couronne que le monde accorde à ses vétérans—le privilège des cartes.

Alors même, elle tourne parfois la tête pour regarder les choses et les personnes qui l'entourent, pour se glorifier de la réputation qu'elle a gagnée et de l'influence passive que son nom exerce encore sur la société ; mais, règle générale, les rois, les reines et les valets remplacent les êtres humains pour la femme de génie. Les plus secrètes roueries de son art sont mises en jeu au service du *odd trick* et son ambition est abondamment satisfaite par la piperie d'une demi-couronne.

La femme du monde meurt enfin : Et puis ? Et puis rien que des funérailles, une tablette, la poussière et l'oubli. Cela est raisonnable, car si grande qu'elle fût, elle n'eut affaire qu'aux formes extérieures de la vie. Son existence ne fut qu'un jeu matériel, et ses hommes et ses femmes que des figures de cartes et des cartes communes ; carreaux et cœurs étaient même chose pour elle ; leur valeur ne dépendait que de ce qui était atout. Elle avait le coup d'œil perçant, mais elle ne pénétrait pas plus profondément que l'enveloppe superficielle du cœur, pas plus haut que le plafond d'une salle de réception. Ses jouissances furent donc limitées dans leur classe : son caractère, quoique parfait en son genre, était mesquin et étroit, et ses occupations, quoique si intéressantes pour ceux qu'elles concernaient, étaient, en elles-mêmes, minces et frivoles. Voici son malheur,—le malheur des femmes enviées : elle vit dans le monde, matériel, aveugle et sourde aux influences qui agitent les sentiments des autres. Jamais une noble pensée n'embrase son âme, jamais une sympathie généreuse n'adoucit son cœur... et ainsi, ayant joué son rôle, elle meurt, cette femme du monde ne laissant aucun signe pour dire qu'un esprit immortel est passé ; rien au-dessus de la terre qu'un marbre et au-dessous qu'une poignée d'os pourris et de poussière.

A BAS LE CHAPEAU !

La réputation d'*inconstance* dont jouit le peuple français, de temps immémorial, n'est une vérité qu'à l'Opéra-Comique. Pour en trouver la preuve, il ne faut chercher ni bien loin ni lever les yeux bien haut : il suffit de regarder à la tête du premier homme qui viendra à passer. Supposez qu'un gouvernement, rêvant un châtimeut exemplaire pour des sujets rebelles, se fût avisé de les coiffer, par décret, de l'odieux cylindre, du ridicule tronçon de poêle à rebords dont le sexe mâle de la nation la plus civilisée de l'Europe consent à se couvrir le chef, et cela avec plaisir, unanimité et persévérance depuis plus de cinquante ans ! Pensez-vous que ce gouvernement, que les historiens auraient, d'un commun accord, flétri de l'épithète de *barbare*, n'eût pas été renversé par la plus terrible, la plus prompte et la plus juste des révolutions ?

Mais enfin comment s'expliquer la fortune persistante, — mieux que cela, — l'immortalité du chapeau ? Sa forme ne s'ajuste point à celle de notre tête, et pour juger sur-le-champ de l'aspect ignoble et grotesque qu'il donne au visage, il suffirait d'en coiffer un homme revêtu d'un costume historique. Don Quichotte, que nous traitons de fou, ne l'était pas autant que nous, à beaucoup près : son plat à barbe avait au moins de l'analogie avec le casque du chevalier ; l'illusion aidant, il pouvait s'y tromper. Mais à quelle loi d'harmonie, de proportion et de perspective obéissons-nous en plaçant gravement en équilibre sur notre tête une cheminée de bateau à vapeur ? Encore si nous consentions à le tenir sous le bras, ainsi que le portaient nos aïeux, ou comme les Chiriguanes (peuplade sauvage de l'Amérique) portent leurs culottes ! nous serions fort embarrassés sans doute ; mais nous y gagnerions d'être moins laids.

À défaut d'élégance, le chapeau a-t-il au moins une utilité reconnue qui explique son succès ? Pas davantage. En hiver, il laisse les oreilles parfaitement à découvert, ce qui les fait ressembler aux petites tranches de jambon d'un rouge appétissant. En été, il imprime au front une raie de sueur qui varie du noir au violet. Il ne supporte point la pluie et ne vous garantit pas d'un coup de soleil. Inutile au dehors, il devient encore incommode au dedans. Au théâtre, chaque spectateur qui passe devant vous l'aplatit à son tour, en vous disant : Pardon, monsieur !

Il n'en est pas moins vrai que ce hideux ajustement, qui blesse la vue et le goût, qui n'est ni élégant, ni utile, ni commode, se conserve et menace de s'éterniser précisément à cause de tous les inconvénients qu'il réunit. Remarquez qu'il suffirait de la ferme volonté de dix jeunes hommes élégants pour faire adopter une autre coiffure, les chapeaux mousquetaires ; mais le monde, il faut bien le reconnaître, ne crée pas son élégance : il la reçoit toute faite de la main d'un fournisseur. Or, le chapelier étant intéressé à perpétuer une coiffure qui se détériore au bout d'un mois, là est le secret de la mode immuable du chapeau.

Il n'y a qu'une mesure extrême, exécutée avec fermeté, qui puisse en finir avec une mode que l'on doit considérer, à juste titre, comme une calamité publique. Nous supplions humblement l'autorité de vouloir bien y aviser au plus tôt, en promulguant un décret qui serait conçu à peu près en ces termes :

ARTICLE UNIQUE. Tout homme qui portera le chapeau de forme existante sera puni du bannissement à perpétuité.

ÉPIGRAMME.

Suivant les anciens, et ce qu'ils ont écrit,
L'homme est de sa nature un animal qui rit,
Cela se voit assez ; mais pour moi, sans scrupule,
Je veux le définir, animal ridicule.

Le Juif-Errant.

PRÉFACE.

La naïve complainte
Du pauvre Juif-Errant,
Avait mis dans l'enceinte
De *Bruzelle en Brabant*
L'intéressant récit } *Bis.*
Que le bonhomme fit. }

Ecrivain d'un autre âge,
Je veux, en progressant,
Vous exprimer l'image
De l'Éternel enfant ;
Car c'est l'humanité } *Bis.*
Que l'auteur a chanté. }

Si ma nouvelle histoire,
Aux enfans curieux,
Grave dans la mémoire
Un mythe sérieux ;
Je serai satisfait } *Bis.*
D'avoir fait ce portrait. }

LE JUIF-ERRANT.

(*Dialogue.*)

UN ENFANT.

Vieux comme la machine ronde
Qui donc es-tu, vieux Juif-Errant ?

LE JUIF-ERRANT.

Enfant, je suis l'esprit du monde
Et l'image du mouvement.
Des peuples je trace la route,
Chaque jour mon pas indompté
Ouvre sur la terrestre croûte
Un sillon pour l'humanité.

L'ENFANT.

Dieu t'a maudit, dit la légende.
C'est pourquoi tu marches toujours !

LE JUIF-ERRANT.

Enfant, ton ignorance est grande,
Des âges je marque le cours.

Je vais à chaque aube nouvelle,
Dieu me conduisant par la main,
Des peuples ouvrir la cervelle
Et les préparer à demain.

L'ENFANT.

(*A part.*) A demain ! ce vicillard radote.
(*Haut.*) Plus qu'aujourd'hui qu'est donc demain ?

LE JUIF-ERRANT.

Mon enfant, chaque soleil doit
D'un progrès tout le genre humain,
Ce progrès, mon pas débonnaire
L'imprimé partout en marchant,
Du temps présent, c'est le salaire
Pour l'avenir..... je vais cherchant.

L'ENFANT.

Vicillard, pour fournir votre course
N'avez-vous pas cinq sous ?

LE JUIF-ERRANT.

Mon enfant, je n'ai pas de bourse ;
Ceux qui le pensent sont des fous.
Celui qui l'a dit est un sage
Qui mériterait des autels,
Il faisait une belle image
Des cinq sens donnés aux mortels.

L'ENFANT.

Quoi ! cinq sous qui jamais ne s'usent,
Vicillard, vous ne les avez pas ?

LE JUIF-ERRANT.

Mon enfant, les hommes s'abusent
Et leur esprit ne comprend pas.
Les cinq sous dont parle l'histoire,
Sont les sens que nous donna Dieu :
Sans s'user ils disent sa gloire
On les voit toujours, en tout lieu.

L'ENFANT.

Bon vicillard, je vous remercie
Mais dites encor, s'il vous plaît.

LE JUIF-ERRANT.

Mon enfant, mon cœur apprécie
Ta gratitude et ton souhait.
—Lorsque, pendant de longues veilles,
Tu vois les feux du firmament,

Pour examiner ces merveilles
Ton œil regarde assidument....

L'ENFANT.

Ainsi, l'humanité sans cesse
Regarde sans user ses yeux ?

LE JUIF-ERRANT.

C'est pour cela qu'elle progresse
Et qu'elle va... cherchant le mieux.
— Dans ton oreille (œuvre infinie),
S'il tombe d'euphoniques sons,
Ton esprit, cherchant l'harmonie,
Des oiseaux, reçoit des leçons.

L'ENFANT.

Et ma chétive créature
Acquiert un esprit plus disert ?

LE JUIF-ERRANT.

Oui, mon enfant, car la nature
N'est qu'un perpétuel concert.
— Lorsque la terre est embaumée
Du parfum des diverses fleurs,
Ta narine toujours charmée
Sans cesse perçoit les odeurs.

L'ENFANT.

Je comprends ; mon âme étonnée
Applaudit à votre discours.

LE JUIF-ERRANT.

Enfant, suis donc bien ma pensée
Et ne m'interromps pas toujours.
— Si d'un beau fruit l'aspect te flatte
Ton palais sera-t-il blasé,
Ou ta langue moins délicate
Pour en avoir souvent usé ?

L'ENFANT.

Non, bon vieillard, je recommence
Chaque jour en me réveillant.

LE JUIF-ERRANT.

Tu le vois, le sou qu'on dépense
Va toujours se renouvelant.
— Enfant, lorsque ta main caresse
Avec un bonheur souverain,
La mère, objet de ta tendresse,
Le tact s'enfuit-il de ta main ?

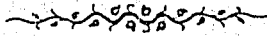
L'ENFANT.

Oh non ! elle est plus caressante
Et sent mieux le prix d'un baiser.

LE JUIF-ERRANT.

Que veux-tu de plus, jeune plante ?
Compte et tâche d'analyser.....
L'esprit, sous la céleste voûte,
Des sens empruntant le concours,
Sans les user, trace la route
Que l'humanité suit toujours.

F. VOGEL.



Tristesse De l'éloignement.

M'avez-vous mis en oubliance ?
(CH. D'ORLEANS.)

Roses, fleurs d'amour que l'été parfume,
Que le prisonnier aime dans sa tour,
O vous qui mourez lorsque l'hiver fume,
Résisterez-vous à ces jours de brume
Et fleurirez-vous jusqu'à mon retour ?

Ruisseau susurrant parmi la ramure,
Où mon frère et moi buvions tour à tour,
— Sous la verte haie où rougit la mûre,
Pourra-t-on rêver à ton doux murmure
Et couleras-tu jusqu'à mon retour ?

Bois où tant de fois j'ai rêvé dans l'ombre,
Tranquille et muet au déclin du jour,
Où je m'asséyais sous le chêne sombre,
Te laissera-t-on ces arbres sans nombre,
Et verdiras-tu jusqu'à mon retour ?

Vierge aux cheveux noirs, brillant diadème,
Qui me nourrissais de ton jeune amour,
Toi qui, tous les soirs, me disais : Je t'aime !
Pourras-tu rester si longtemps la même
Et m'aimeras-tu jusqu'à mon retour ?

HISTOIRE D'UN CAMELIA BLANC,

RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

Il agita faiblement ses pétales flétris et commença ainsi son histoire :

Ma première sensation en entrant dans la vie fut une chaleur douce et tiède, qui baignait l'atmosphère que je respirais. J'entr'ouvris, ému et tremblant, mon calice virginal, frais et nacré comme une épaule de jeune fille, pour l'aspirer avec bonheur et afin que sa chaleur fécondante se répandît à flots ardents et pressés dans mes fibres ; ce premier sentiment de vie amena une foule de sensations qui faisaient s'étaler, plus blanches et plus coquettes, mes feuilles satinées ;—et une glace de Venise qui me renvoya mon image, me montra, dans toute sa splendide beauté, ma fraîcheur veloutée et mon éclat virginal.

Orgueilleux et fier, je jetai un rapide regard dans le temple où je recevais la vie... C'était un de ces splendides palais, or et blanc, où l'on ne se montre que le soir aux clartés resplendissantes des lustres et des bougies, où le soleil ne pénètre qu'un instant le matin, et, bien vite chassé comme un hôte importun, disparaît sous les stores élégants et sous les épais rideaux brochés. Sur une table, à deux pas de moi, dans un magnifique vase aux formes étranges, un énorme bouquet de fleurs que je reconnus, quoique entièrement dissemblables à moi, pour être mes sœurs, s'entretenaient languissamment comme des odalisques délaissées.

Une surtout, une jeune rose aux suaves couleurs, au maintien voluptueux et tendre, regrettait d'une voix douce et harmonieuse, ses brises embaumées, son ciel limpide et bleu, le baiser de la nuit, et le frelon tremblant qu'elle abritait le soir.

“ Oh ! qui me rendra, disait-elle, ce rayon de soleil, qui descendait lentement sur moi et répandait en mon sein une enivrante chaleur ? qui me rendra ce souffle léger et embaumé, qui glissait sur mes feuilles en emportant leur parfum ? qui me rendra le sylphe gracieux et suave, qui, le soir, venait murmurer tout bas près de moi des chants si doux et si purs ? Simple fleur, belle de ma seule beauté, je vivais ainsi heureuse et aimée, lorsqu'une main sans pitié vint m'arracher à mes sœurs, à mon soleil, à mes brises, pour me transplanter sans force et sans vie dans un salon sans lumière et sans éclat... Je suis née hier et je mourrai demain... ! ”

“ Ma fille, interrompit gravement une pâle anémone, sachez souffrir et vous aurez vécu ; employez cette force et cette exubérance de vie à refouler au fond de votre petit cœur ces pensées de regret et d'amour qui me font frissonner sur ma tige. Comme vous, j'ai été belle ; comme vous, j'ai été aimée ; comme vous, j'ai senti passer sur mes délicats pétales de ces brises enivrantes qui font vivre et mourir. Comme la vôtre, ma tête s'est penchée sous un rayon de soleil et j'étais si séduisante ainsi et si pure qu'une jeune fille aux yeux bleus, timide enfant toute d'innocence et de pureté, m'attachâ à sa ceinture ; en me regardant encore, elle me trouva si belle qu'un instant après elle me déposa au milieu de vous, pâle et brisée, trempant ma tige flexible dans le cristal d'une onde pure où nous puisons une vie factice... ah ! mes sœurs, mes sœurs !... heureuses sont celles qui vivent ignorées au fond des bois, ou perdues dans les flancs des rochers ! ”

“ Pour moi, fit une éclatante tulipe jaune et noire, au calice empourpré, le bonheur n’a duré qu’un instant ; mais il a été immense et divin et son souvenir m’éclaire encore ! Douée d’une organisation ardente et sympathique, je m’étais prise d’un fol amour pour une de ces brunes et rêveuses femmes qui venaient, le soir, à pas lents, promener leur amoureuse mélancolie près de moi. Vous savez si j’étais heureuse et fière ; indifférente à vos causeries ; insensible aux caresses des brillants papillons qui tourbillonnaient autour de nous ; je trouvais votre existence sans charme et sans bonheur, et j’eusse donné toutes les fleurs du monde pour briller un instant au corsage gracieux de cette femme ou rayonner dans ses beaux cheveux.

“ Mais les femmes !... oh ! mes sœurs, comme elles sont cruelles et comme elles nous brisent sans pitié ! Cependant on dit qu’elles nous ressemblent, qu’elles sont, comme nous, faibles et tendres, comme nous, belles et fragiles... Non, elles sont aussi impitoyables et froides que le brillant acier avec lequel elles nous détachent de nos tiges. Mais j’aimais comme une folle... et lorsque cette femme passait près de moi, coquette et gracieuse je me balançais mollement sous une pensée d’amour ; je l’appelais doucement d’un nom suave et harmonieux que m’avait appris une brise étrangère ; mais, quoiqu’elles en disent, les femmes ne comprennent ni nos soupirs ni nos chants. Un jour, le ciel rayonnait de gloire ; les papillons lutinaient les fleurs ; nous étions toutes sur nos tiges, belles et majestueuses, comme une jeune reine sur son trône d’or ; elle vint à passer près de moi, inquiète et agitée ; ses yeux étaient mouillés de larmes et (ô bonheur !) elle les fixait sur moi, attendris et rêveurs. Je frissonnai sous ce regard attiédi... je murmurai en tremblant quelques mots sans suite, lorsque, se baissant rapidement vers moi, elle me prit dans sa petite main, blanche et parfumée presque autant que vous, ma sœur, ajouta la tulipe en se tournant vers la rose, qui rougit ; le moment fut pour moi suprême, je me sentais mourir, lorsqu’une brusque sensation m’arracha à la connaissance de tout sentiment... La main que j’admirais m’avait violemment brisée et je ne sortis de mon évanouissement qu’en me trouvant au milieu de vous...”

Et la tulipe inclina sa tête, absorbée par ces souvenirs. “ Mes sœurs, mes sœurs, m’écriai-je alors, ému et troublé, de quoi parlez-vous ? et que signifient ces mots étrangers de passion et d’amour, de ciel, d’azur, de rayons d’or, de brise embaumée et de papillon amoureux ? Y a-t-il un autre monde que celui où nous sommes renfermées, une autre existence que celle dont nous vivons ?... Parlez ! oh, parlez ! dites-moi la terre où l’on aime, où l’on sait qu’on est belle, et où on vous le dit le soir.”

Les fleurs sourirent et l’héliotrope, tournant vers moi ses mignonnes et odorantes fleurs, murmura quelques mots que je ne pus entendre...

Du sein d’un verre de cristal posé à quelques pas de moi, une odorante touffe de réséda, gracieusement groupée, prit à son tour la parole :

“ Oh ! mes sœurs, dit-elle, d’une voix douce et attendrie, pourquoi ces plaintes et pourquoi ces regrets ? Notre mission ici n’est-elle pas de plaire et d’emballer, de mourir en exhalant nos plus suaves parfums ? Qu’importe que nous les livrions au vent du soir ou que nous les répandions dans la chaude atmosphère d’un salon de femme ? La brise nous oublie ; le papillon inconstant et coquet se rit de nous ; un baiser trop ardent du soleil nous flétrit et nous dessèche ; la nuit nous glace et nous fait mourir. Mes sœurs, ne murmurez donc plus ; laissez-là ces plaintes vaines et folles. Vous êtes toutes belles et embaumées ; répandez à flots ces parfums qui enivrent sans vous inquiéter de ceux qu’ils attireront. Laissez-les monter vers celui qui nous a créées et qui pour chacune a un regard d’amour. Que vous soyez flétries et décolorées avant

« Heure, qu'importe ! si vous avez été aimées et respirées un instant... si, durant une seconde, une bouche s'est posée sur vous, un corsage vous a gardées ! Soyez satisfaites ; votre destinée est remplie ; fleurs, vous avez vécu !... »

Le réséda se tut... et une suave odeur, que j'aspirai avec délices, monta jusques à moi. Pendant ces quelques instants ma corolle s'était épanouie : j'étais splendide et fier. J'agitai avec grâce mes blanches pétales, je lustrai mes feuilles d'un vert d'émeraude et, à mon tour, je pris la parole :

« Je ne sais, dis-je, ce que c'est que la brise, ni ce que le papillon peut éprouver d'amour ; je n'ai jamais vécu comme vous en plein air, abandonné et sans soins. Né ici, je ne peux faire qu'une vague appréciation de ces plaisirs que vous semblez regretter. Cependant, si j'ai compris quelque chose à ce qu'a dit le réséda, vous voulez être trouvées belles et vous aimez à vous l'entendre dire ; vous voulez exhaler les émanations divines et voluptueuses que Dieu a mises en vous, afin que, si vous attirez par la beauté, vous fixiez par le parfum... Mais un lointain souvenir, éprouvé alors que je n'étais encore que bouton et qui vient de s'éveiller en moi, me rappelle que ce soir ces lustres se baigneront de clartés resplendissantes et que, sous leurs feux réflétés, de jeunes et belles femmes viendront nous voir et nous respirer. Allons, rose parfumée et coquette, entr'ouvre un peu ton frais calice ; mélancolique et sentimentale anémone, relève ta tête pâle et languissante ; ardente et fougueuse tulipe, tu reverras ce soir celle que tu aimes : sois belle ! héliotrope embaumé, donne-nous tous tes parfums ; tendre réséda, laisse-les aussi s'épancher de tes fleurs sans éclat ; timide et chaste violette, ne te cache donc plus sous le vert de tes feuilles ; jacinthe aux pétales enivrants, redresse ta tige chargée de blanches fleurs... Soyez belles, soyez parfumées : vous serez aimées ce soir ! »

J'avais parlé avec inspiration ; moi, fleur de bal, fleur aristocratique et mondaine, qui suis surtout belle aux cheveux d'une femme ou rayonnante dans son bouquet de fête, j'avais deviné le sort qui m'attendait et pour lequel le Dieu des femmes et des fleurs m'avait créé... à peine entré dans la vie, j'étais déjà orgueilleux et coquet...

À ma voix sympathique les fleurs s'émurent. Pauvres fleurs ! comme un mot les agite et les fait frissonner ! La pensée séduisante et douce que le soir elles orneraient des fronts charmants et embaumeraient l'atmosphère, les avait faites plus brillantes et plus fraîches, et l'on n'entendait que le léger murmure de leurs feuilles et de leurs pétales qui se livraient à leur toilette de bal... Le bruit joyeux de quelques jeunes voix féminines nous fit tressaillir ; ce fut un moment d'indicible volupté... La porte du salon s'ouvrit avec fracas, et quatre jeunes filles, les bras chargés de nos sœurs chéries, entrèrent folles et rieuses, en chantant un doux refrain.

« O ciel ! s'écria la rose en pâissant, de nouvelles captives ! qu'allons-nous devenir ? »

J'étais ému et tremblant... Les jeunes filles s'approchèrent du vase magnifique où reposaient les fleurs anxieuses. Une d'elles les prit réunies dans ses deux petites mains, les contempla un instant avec une moue dédaigneuse, en regardant ses amies : elles sont flétries, dit-elle ; puis, s'avançant vers la fenêtre entr'ouverte, elle les jeta au vent, qui les dispersa sans retour.

Combien de choses dans ce monde finissent ainsi !

Mme MANOEL DE GRANDFORT.

MODES.

Paris, 17 mai, 1854.

Nous voici au 17 mai, et je ne vous ai pas encore écrit, et mieux que cela, je ne me suis pas du tout disposée à vous écrire. Grandez-moi bien, oh ! je le mérite, car je suis paresseuse, paresseuse comme une chatte qui se chauffe aux doux rayons du soleil ! Ecoutez donc, il n'y a qu'un mai dans l'année ! il est bien permis de *lazzaroter* un tantinet un mois sur douze ! Allons, soyez bonnes princesses, mesdames : que celle de vous qui jamais ne s'est rendue coupable de paresse me jette le premier éventail ! Du reste, je ne vous dois que des modes, après tout, et qu'elles vous soient transmises par moi ou par une autre, peu vous importe : donc cette fois je vous livre de la prose étrangère ; heureuse, bien heureuse je m'estimerai, si vous jugez cette prose inférieure à la mienne.

“ Je vais citer, chères lectrices, les plus charmantes toilettes qui ont fait les délices de Longchamp.

“ *Première mise.*—Chapeau composé de dentelle et de ruban, orné en dessous d'une guirlande de fleurs de pêcher, nœud sur le bavolet ; robe de taffetas à corsage provençal : les deux côtés sont raliés par deux longues barrettes pour laisser voir un devant de guimpe à cascade de dentelle. Ce corsage est ajusté, pince la taille et est un peu busqué devant et derrière ; les manches sont ouvertes en dessus et raliées par trois barrettes de taffetas assorti et de velours. Sous-manches de mousseline qui bouillonnent entre les barrettes et se terminent par deux rangs de dentelle. Toutes les barrettes, ainsi que la semaine de la jupe, autrement dit les sept volants, sont bordées d'un petit velours, et terminées par une petite dentelle noire badinée.

“ *Deuxième mise.*—Capote plissée, en taffetas, avec guirlande en dessous ; robe à quatre volants à disposition ; corsage ouvert en cœur ; mantelet formant châle avec épaulettes garnies d'un effilé retors ; sous-manches à sabot à deux rangs de dentelle ; ombrelle-marquise.

“ *Troisième mise.*—Chapeau de dentelle, dans les plis de laquelle sont nichées de petites roses à feuillage de crêpe ; robe basquine en taffetas imprimé, à quatre volants découpés et brodés ; le corsage est tout ouvert sur un canezou de mousseline ballonné et décolleté à la Raphaël ; manches ouvertes en dessus progressives, et retenues par trois triples brides ; sous-manches de mousseline ou de tulle uni, ballonnées ; basques fendues ; petits bracelets suisses à boucles et pans flottants assortis à la robe.

“ *Quatrième mise.*—Chapeau composé de paille d'Italie et de crêpe, orné de fleurs d'amandier et de brins d'herbe ; corsage ajusté sans basquine, busqué devant et derrière, borduré d'un dessin progressif, broché couleur sur couleur et qui se répète sur la jupe ; manches progressives ; sous-manches duchesses ; mantelet de taffetas, petit format, garni d'une haute garniture en taffetas bordée d'un effilé : ces garnitures sont posées avec de gros plis très creux ; ombrelle de main.

“ Je citerai aussi les robes de soierie, à teinte graduée ; par exemple, une robe d'un lilas doux ; elle est à quatre volants ; mais, à mesure que l'œil descend sur la jupe, la teinte se fonce graduellement. Deux volants brochés et bordurés d'un effilé rappellent tout-à-coup la nuance du corsage qui est de couleur claire, mais deux autres volants violets terminent la robe et achèvent de lui donner le plus heureux éclat. Avec cette charmante toilette, des chapeaux formés de bandes de paille de riz, alternant avec un tulle blanc ; on les garnit avec des plumes de petit format ou avec des fleurs très vaporeuses.

“ Les robes d'à présent ont la jupe excessivement ample ; les robes actuelles font la croupe et c'est pour cela qu'elles sont charmantes, ou paraissent l'être avec les mantelets-écharpes, garnis de hauts volants, ayant pour tête des rubans bouffants, création toute nouvelle.

“ On portera cet été des barèges à bandes satinées ; il en sera de même des foulards nouveaux qui font des robes fort distinguées et très légères pour cette saison.

“ Il faudrait un volume pour enregistrer tout ce que, depuis sa fondation, une certaine maison a produit de nouveautés en fait d'étoffes et de nouveaux modèles hautement avoués par le goût du jour.

“ Citons d'abord de nouvelles robes de soieries, à fond uni, ornées de trois volants écossais, bordurés chacun d'une frange ou d'un esfilé ! pas de couture pour la pose de ces volants. Grâce à un procédé particulier, ils sont tissés avec l'étoffe même de la robe, ressortent ainsi du tissu dont ils sont partie intégrante et voltigent autour de la jupe.

“ Nous parlerons encore d'une robe du plus beau gris, à volants dentelés sur trois étages avec broché et frange couleur sur couleur, d'autres à fond de taffetas rose de chine imitant un large ruban de velours épinglé d'un rose plus vif, sur lequel ressort un broché de fleurs et d'arabesques, exécuté en soie blanche ; puis, pour passer à un tout autre genre de tissu, nous citerons des moirés antiques à grands carreaux bleus sur fond blanc, vertseur fond gris ; enfin je ne saurais décrire dans ce seul article la variété des nouveautés qui se portent, j'y reviendrai dans un prochain numéro. Les mantelets se portent toujours garnis de volants et de ruches à la vicille, qui se posent au-dessus des volants, avec les robes noires à volants de couleur, c'est-à-dire les volants qui sont-brochés d'une bordure gros bleu ou autre nuance : on fait des mantelets assortis à cette jupe. Ainsi un mantelet noir, garni d'un esfilé noir et de couleur semblable à celle de la bordure du volant ; puis au-dessus de cet esfilé, qui doit être haut, sont posées trois ruches étagées et assorties toujours à la bordure du volant de la jupe. Cette toilette est vraiment fort jolie : on porte aussi beaucoup de dentelles très hautes, surmontées toujours de ruches de ruban. Les chapeaux de paille se portent aussi avec des nuances mélangées et assorties. On fait beaucoup de chapeaux dont la passe est en paille et le fond est en soie. Sur ce fond, on pose des pailles en guise de traverse ; les nœuds de côté en ruban sont mélangés de paille : ces modèles sont d'une élégante distinction ; les chapeaux en paille de riz sont très en vogue et se garnissent beaucoup de cette façon.

“ Les capotes de crêpe se font la passe blanche ou grise et on met la calotte d'une autre nuance telle que rose, bleu ; joindre à cela de la dentelle noire, disposée sur le fond ou dans les nœuds est du plus charmant effet. Les ruches sont toujours en vogue : on les pose bien au bord de la passe et on les fournit beaucoup. Les dessous du chapeau sont très garnis de fleurs très légères, et on a remplacé ces nœuds de velours, qui se mettaient en dessous de côté, par un nœud en dentelle noire : cela sied à merveille surtout lorsque le tour de tête est d'une nuance claire. Ce contraste est charmant et fait ressortir la fraîcheur des fleurs.

“ La broderie au plumetis reprend : Ainsi on voit beaucoup de cols brodés à très-petits dessins et festonnés autour ; les manches assorties au col. Quant aux ombrelles, elles sont toujours petites et garnies de riches esfilés. Les montures en ivoire.

“ Pour les jeunes filles, les chapeaux se garnissent beaucoup de fleurs printanières. Des robes écossaises ou en étoffe de fantaisie.

“ On porte beaucoup de grandes pèlerines, pareilles à la robe ; elles ont la forme des Talmas, seulement on les taille plus petites. On les orne avec des galons moirés. Ce genre de toilette est on ne peut plus distingué pour la jeunesse.”

Malheureusement l'inventeur des ciseaux n'est pas connu ; car je voterais pour que les journalistes et correspondants de journaux lui élevassent des autels. Que de service il nous a déjà rendu et nous rendra sans doute longtemps encore !

ROSALIE M

BIBLIOGRAPHIE.

VOYAGE DE GABRIEL FRANCHÈRE.

(Traduit et édité par J. V. Huntington.)

—New-York, 1854.—

L'amour de la lecture, voilà le premier amour du littérateur enfant, voilà aussi le premier amour de tout homme bien né. Mais dans notre bas-âge, dans notre adolescence, puis dans notre sénilité, ce sont les récits de voyage qui nous séduisent le plus. C'est que la nature humaine se montre surtout avide de l'inconnu, — de l'inconnu, mobile unique des passions ! Jeunes gens, l'inconnu enflamme notre imagination ; vieillards, il repose notre esprit des fatigues d'une longue carrière.

Ainsi nous pensions, en achevant de lire la relation du voyage de M. Gabriel Franchère à la côte nord-ouest de l'Amérique. Cette relation, publiée en français vers 1819, vient d'être traduite et imprimée en anglais. C'est dans cette langue que nous avons dû la lire, et après l'avoir fait, nous supplions chaleureusement l'auteur de rééditer son livre en français, car aujourd'hui, il est impossible de se procurer un exemplaire de l'édition originale.

Comme document historique, comme travail littéraire, l'œuvre de M. Franchère est pleine d'attraits, et d'utilité. La modestie avec laquelle le voyageur parle de son ouvrage ajoute un nouveau prix aux qualités qui le distinguent.

“ Quand j'écrivais mon journal sur le vaisseau qui m'emportait vers la côte nord-ouest de l'Amérique du nord, dit-il dans sa préface..., j'étais loin de croire qu'il serait mis un jour sous l'œil du public. Je ne me proposais, en l'écrivant que de fournir à ma famille et à mes amis des détails plus exacts et plus suivis de ce que j'avais vu et appris dans le cours de mes voyages, qu'il ne me serait possible de en donner dans une narration de vive voix...”

Plusieurs personnes lui ayant conseillé de livrer son manuscrit à la publicité, il céda à leurs sollicitations et ajoute à ce sujet :

“ Je fus longtemps à me laisser persuader que, sans être un naturaliste instruit, un géographe habile ou un profond moraliste, un voyageur pouvait intéresser par le récit fidèle et succinct des situations dans lesquelles il s'est trouvé, des aventures qui lui sont arrivées et des incidents dont il a été témoin ; que si une relation simple et ingénue, dépouillée du mérite de la science et des grâces de la diction charmerait moins l'homme de lettre ou le savant, elle aurait, en compensation l'avantage d'être au niveau d'un grand nombre de lecteurs...”

Nous nous garderons bien de chercher si M. Franchère est un homme de science ; mais nous ne craignons pas d'avouer que nous avons dévoré son livre d'un bout à l'autre, sans pouvoir le fermer une minute avant de l'avoir terminé.

Que mélancoliques sont les plaintes qu'il laisse tomber en s'embarquant à bord du *Tonquin* ! que séduisants sont ses tableaux des îles Sandwich ! Son esquisse de l'embouchure de la rivière Columbia n'est-elle pas touchée avec une vigueur frappante ? est-il possible de narrer plus naïvement et plus éloquemment les souffrances auxquelles le jeune trappeur et ses compagnons furent exposés durant leur séjour à Astoria ?

Sans doute un littérateur consommé aurait dépensé grande quantité d'esprit et de pages pour rendre compte d'une exploration comme celle que fit M. Franchère ; mais nous sommes certain que jamais il n'aurait, malgré toutes ses connaissances, donné à son élocution autant de fraîcheur et d'originalité qu'on en remarque dans le livre soumis à notre examen.

quoique abondantes, les peintures sont toutes marquées au coin de la diversité ; quoique fréquentes, les scènes de terre et de mer brillent toujours et par le pittoresque du fait lui-même, et par la gracieuse simplicité de l'expression.

Bref, *Le voyage de M. Franchère* est un livre qui se recommande autant par l'utilité qui en constitue le fond que par les agréments qui en parent la forme.

CELEBRITES CONTEMPORAINES.

MARIE-ANTOINETTE BARSALOU.

(Madame Manoël de Grandfort.)

On se plaint souvent du caractère des femmes ; qui ne s'aperçoit pas qu'il est précisément tel qu'il faut pour le soutien et le soulagement de l'enfance, et non pas pour partager avec l'homme l'empire de l'univers.

VIREY.

La femme conçoit et agit différemment de l'homme.

MARIE BARSALOU.

I.

Si la forme extérieure est généralement le symbole représentatif de la forme intérieure, qui de nous, en étudiant la physionomie de Marie Barsalou ne s'écriera : C'est ainsi que j'aurais conçu la figure de l'intelligence ! (*) Quelle noble hardiesse dans le jet de ce visage, dont les détails, — incorrects, peut-être, pris individuellement, — s'harmonient en un tout si parfait, si aimable, si élégant, si beau, disons le mot, quand on en contemple l'ensemble ! quelle grâce dans cette taille, aux proportions sévères et exquises à la fois ! N'est-ce point une tête romaine sculptée sur un buste grec ? Mais non ; la statue antique ne nous a laissé que des lignes, et Marie Barsalou n'est qu'expression. La nature l'a traitée en enfant gâté, les Muses se sont disputé le bonheur de pétrir son esprit. A l'idéal elle a ravi les grâces de sa personne, aux roses le velouté de sa carnation, à l'amour du sublime les rayons de son regard ! Son regard comme il touche, comme il pénètre ! Oh ! pourquoi l'art est-il si froid dans ses productions ? pourquoi ne parle-t-il qu'aux sens ? pourquoi ne nous dit-il pas la pensée ? pourquoi n'est-il pas la vie ? Eussions-nous à offrir notre héroïne incarnée dans une peinture de Raphaël, une miniature d'Albert Dürer, et nous ne serions pas satisfait, car les œuvres de la copie humaine ont de l'éclat, mais jamais n'atteignent cette chaleur vivifiante, qui est la splendeur du vrai, ainsi que l'écrivit Platon. A ceux qui ont vu Marie Barsalou, à ceux qui l'ont entendue, soit à la Nouvelle-Orléans, soit à Saint-Louis, soit à New-York, soit à Montréal, soit à Québec, à ceux-là, il reste dans le cœur un éternel souvenir — souvenir de parfum et de poésie — plus aimé de l'imagination et du cœur que toutes les sensations étrangères. Ce n'est donc point pour eux que nous crayonnons cette infidèle ébauchée ; mieux que nous ils apprécient individuellement leurs propres émotions ; mieux que nous ils peuvent dilater et aspirer la fleur odorante de leur mémoire ; mieux que nous ils se rappellent, la femme, le poète, l'orateur !

Mais il en est qui ne connaissent de Marie Barsalou, que le nom, et nous avons voulu leur présenter l'être, la créature ravissante qui, par la puissance de ses attraits, l'éloquence sympathique de sa voix, le magnétisme de sa féminité, sait faire vibrer toutes les cordes de l'âme. Dieu nous garde cependant d'essayer l'exposition de vos qualités, Marie ! Le beau ne saurait être compris par le raisonnement qui n'en perçoit jamais qu'un côté. Comme l'a dit Béranger : " L'art, c'est l'art, et puis voilà tout ; " et comme vous-même l'avez si délicieusement modulé, madame : " Le plus grand charme de la femme et peut-être aussi son plus grand défaut, c'est son excessive impressionnabilité... c'est elle qui la fait maintenant sourire, c'est elle qui plisse son front charmant... c'est elle encore qui, aujourd'hui, la fait coquette et légère, qui, demain, la fera sercine et pensive... vouloir analyser ses rapides sensations serait vouloir saisir les couleurs changeantes de l'aile d'un papillon, ou les formes vagues des nuages du ciel..."

(*) Un portrait de madame de Grandfort devait être mis en regard de ces lignes, mais, M. Walker, l'artiste chargé de son exécution, n'ayant pu nous le livrer à temps, nous sommes forcés d'en priver nos lecteurs. Puisse l'omission de ce portrait ne pas rendre intelligible notre article qui était sous presse quand nous apprîmes que la gravure nous manquait !

II.

C'est dans l'antique capitale des Tolosates, dans la ville des arts et des sciences, sous le beau ciel du Languedoc, le 6 mai 1829, que Marie-Antoinette Barsalou reçut le jour. Sa famille, une des plus anciennes de la province, occupe un rang fort honorable dans la société française et quelques uns de ses membres ont joué un rôle important dans la politique gouvernementale. Certes, si la noblesse du sang est transmissible, Marie Barsalou doit s'enorgueillir de l'héritage que lui ont légué ses parents, et ses parents se féliciter d'avoir mis au monde une fille aussi digne de la postérité qu'ils représentent.

Une tante maternelle se chargea de l'éducation de la jeune enfant. Cette tante avait tous les défauts de la *Maritorne* de Byron. Grande, sèche, guindée, acrimonieuse, irascible, méchante, elle témoigna toujours à sa nièce des sentiments de jalousie : près d'elle la jeune fille tremblait, souffrait et se taisait : c'était Mathilde, confiée aux soins de mademoiselle de Meuran ; la beauté mise en nourrice chez la laideur, l'élévation donnée en garde à la petitesse !

De bonne heure, Marie prouva ce qu'elle serait plus tard. Comme toutes les natures privilégiées, elle eut, dès le bas âge, ces aptitudes, ces goûts communs à tous ceux qui, par leur force de conception et d'expansion, ont agrandi les horizons de l'intelligence ; mais de bonne heure aussi, la haine hérissa de ronces et d'épines le sentier qu'elle avait à parcourir. Outre sa tante qui ne pouvait lui pardonner l'avantage d'être belle, bonne, spirituelle, une cousine, au caractère aussi contrefait que le corps, s'ingénia à l'accabler de ces piquères que la bassesse réserve toujours à la hauteur. — Dirons-nous les douleurs de la jeune fille, durant cette époque d'épreuves ? compterons-nous ses larmes secrètes ? exhalerons-nous ses soupirs ? renouvelerons-nous ses aspirations ? Oh ! non, non ; oublions ce qui fut pour ne nous occuper que de ce qui est. Comme la souffrance marque les pas de l'humanité en progrès, ainsi les tribulations escortent le talent de son lever à son méridien. Du choc des contradictions jaillit la lumière ; du froissement des antithèses résulte la vérité.

..... Tôt ou tard
Le génie percé par son éclat les nanges obscurs,
Elevés, contre lui par la main de l'Envie.

Une passion dévorante pour la lecture, de longues et mystiques rêveries se partagent la jeunesse de Marie Barsalou. Déjà elle entasse dans son cœur des richesses de science et d'amertume ; déjà elle sent combien sont indispensables à l'enfant les empressements inquiets d'une mère ; déjà elle médite ces saintes paroles qu'elle nous murmurerait naguère :

“ O mères, veillons donc avec sollicitude sur nos filles ; entourons-les de toute notre tendresse et de tous nos soins ! enveloppons dans leurs jeunes âmes ces trésors d'amour, de chaste et douce résignation que Dieu, dès leur berceau, y jeta avec profusion ! N'oublions pas que, devenues mères à leur tour, elles auront à former les hommes de l'avenir !... ”

Ses conseils aux jeunes filles ne vous semblent-ils pas aussi avoir emprunté leurs suaves couleurs, leur douce simplicité à l'un de ces pressentiments indécis qui durent ennuager le printemps de Marie ?

“ Jeunes filles qui rêvez d'indépendance et de liberté, de longs et aventureux voyages, de bruit et de mouvement, restez, oh ! restez où vous plaça la destinée. C'est là que pour vous Dieu mit le bonheur ! laissez-vous aller confiantes au cours facile de vos belles années : ne désertez jamais cette atmosphère de bienveillance affectueuse, et de sollicitude attentive, de tendre dévouement que l'on trouve toujours au foyer de la famille !... La flamme du foyer est un si doux soleil... ”

C'est à l'âge de dix-sept ans que, pour la première fois, Marie-Antoinette Barsalou révèle le feu sacré qui l'anime. L'étincelle luit et aussitôt la presse se dispute à l'envi les productions de la jeune fille ; le public tressaille de joie en lisant sa signature au bas d'une bluette ou d'un roman. — En 1846, Marie épouse un homme distingué par son mérite et l'ardeur de ses convictions libérales. Devenue madame Barousse par ce mariage, elle poursuit avec autant de verve que de succès la carrière littéraire. Les Toulousains

chériront éternellement en elle la délicieuse feuilletoniste de la *Civilisation*, les citoyens, la femme bonne, aimable, aimante :

De la liberté sainte, elle attisait les flammes ;
Elle s'inquiétait des enfants et des femmes ;
Elle disait, tendant la main aux travailleurs :
La vie est dure ici, mais sera bonne ailleurs ;
Avançons !—Elle allait portant de l'un à l'autre
L'espérance.....

Mais l'homme de décembre arrive, cuirassé de cynisme, maculé de sang ! Après sa Saint-Barthélemy politique, il proscriit M. Barousse qui vient demander l'hospitalité au climat mortel de la Nouvelle-Orléans. Pauvre républicain, il devait mourir, victime de ses opinions, loin de la patrie, de son foyer, de ce foyer si cher aux belles âmes, de ce foyer dont Marie Barsalou nous a esquissé les douceurs avec une plume trempée tantôt dans la rosée du matin, tantôt dans une urne lacrimatoire !

Écoutez :

“ Notre premier foyer, voilà l'une des trois seules réalités qui soient maintenant sous le soleil... La famille, la patrie et Dieu, tout est là. Hors de là tout n'est que vanité.

“ Demandez au vieux soldat couvert de lauriers quel est le plus grand bonheur de la vie et il vous répondra :

“ Je donnerais toute ma gloire pour revenir seulement un jour à mon premier foyer !”

“ Questionnez le parvenu puissant dont le présent nage dans l'or et le velours et il vous dira :

“ J'étais humble et pauvre, mais combien j'étais heureux à mon premier foyer !

“ Enfin interrogez le proscriit qui eut tout et qui n'a plus rien, qui avait pour espérance les plus riches trésors de réputation, d'estime et de faveur publique et qui n'a maintenant pour perspective que l'isolement et l'obscurité ; et ce soupir fervent s'exhalera de son âme :

“ Oh ! que ne puis-je, faisant taire toutes les voix ardentes de mon âme, aller vivre, à toujours, indépendant et inconnu à mon premier foyer !”

“ Cri unique, voix dominante, plainte éternelle de l'homme qui, même après la carrière la plus longue et la plus remplie, se retourne avec amour vers le passé et murmure en pleurant :

“ Joie suave de mon berceau, vous valez toute mon existence ; il était si doux le regard de ma mère à mon premier foyer !”

Laisse seule avec deux enfants, seule en un pays dont elle ignore la langue, Marie ne s'abandonne pas au désespoir. Son âme épurée au creuset de l'infortune se raidit contre le malheur. Chaleureusement appuyée par l'illustre sénateur, M. Soulé, et sa femme, elle commence un cours de lectures en français. Est-il besoin de dire que la réussite la plus éclatante accueille les débuts de la jeune oratrice ! Autour d'elle ne tardent pas à se grouper, comme des satellites autour d'un astre, tous les apôtres que les sciences, les arts et les lettres comptaient alors dans la métropole de la Louisiane. C'est le compositeur Strackoshi, le violoniste Ole-Bull, l'aéronaute Pétin, le pianiste Godschalk, le critique Canonge, le patriote Irlandais Meagher, le journaliste Bléton, le spirituel rédacteur du *Coup D'œil*, M. Manoël de Grandfort, etc., qui se disputent l'honneur d'être admis auprès de l'adorable jeune femme, et lui forment une véritable cour d'amour.

III.

“ D'un mortel courageux la patrie est partout,” a dit L. Racine. Cette idée est aussi divine qu'humaine ; mais combien y a-t-il de mortels assez courageux pour ne pas regretter, dans l'exil, le lieu où ils sont nés ? Combien ? Ah ! il serait trop facile de les compter ! Est-ce qu'il est possible de ne plus songer au berceau de notre enfance ? La journée, des occupations, du bruit, du mouvement nous permettent d'endormir les réminiscences sacrées du passé “ mais, le soir, quand on rêve, quand tout dans la ville étrangère se revêt de tristesse... mais la nuit quand on ne dort pas, les cœurs les plus stoïques s'ouvrent au deuil et à l'accablement.”

Si la proscription assombrit la nature de l'homme, à plus forte raison elle contriste celle de la femme. Au milieu du cercle amical dont elle forme le centre, Marie n'est pas heureuse. Entendez cette plainte échappée aux angoisses qui la déchirent : une plainte !

non, ce n'est pas une plainte, c'est une invocation passionnée à la patrie, un cri sublime !
Ayez des yeux pour voir ou des oreilles pour entendre :

“ Oui, c'est avec orgueil, je l'avoue, que je contemple cette splendide auréole d'intelligence que la France porte au front, et que tous les peuples lui reconnaissent : On nous dit sers de noire civilisation ; mais comment ne pas l'être en effet lorsque, pour poètes, nous avons Lamartine et Victor Hugo ; pour prosateurs Lamennais et George Sand ; pour historiens les deux Thierry, Sismondi et Thiers ! Quel siècle ne s'enorgueillerait d'avoir produit Paul Louis Courier et Armand Carrel ? Si la littérature est l'expression de la société, quelle idée ne doit-on pas avoir de la nôtre qui produit tant de génies divers et magnifiques ! N'est-elle pas forte et puissante d'avoir enfanté de tels chefs-d'œuvre ! Ah ! c'est que la France, toute blessée, toute malheureuse, toute mourante qu'elle soit, a une étoile au front ! Dieu l'a marquée d'un sceau puissant, souvent bien lourd à porter, qu'on appelle l'intelligence ! l'intelligence, cette haute faculté de l'âme qui décuple ses sensations, fait ressortir des horizons inconnus au vulgaire ; donne une nouvelle puissance à la douleur, une nouvelle joie à l'âme pour la sentir ! car, ne vous y trompez pas, ce n'est que du milieu de toutes ces choses que s'élancent, étincelants, ces magnifiques jets intellectuels que le monde étonné admire et contemple ! ce n'est que par la profonde sensibilité de ses émotions qu'elle produit avec tant d'abondance, ces peintres, ces orateurs, ces historiens, qui tous l'appellent du doux nom de mère et sont si heureux d'être ses fils ! Dans le monde entier, qui ne reconnaît pas sa puissance morale ! ce pouvoir qui agit, non par la force, mais par le charme et qui devient irrésistible, qui fait que chacun ayant eu à la coupe de ses joies littéraires, se croit un peu son enfant et s'afflige plus de ses malheurs que de ceux de tout autre pays ! cette France que l'on ne peut visiter, sans revenir amoureux de son ciel calme et tempéré, de sa vie douce et facile, de ses œuvres d'art, de ses artistes ! cette France qui répand autour d'elle les parfums de son intelligence d'élite, qui attire dans ses bras maternels tous ceux qui ont l'amour du beau, qui vivent de cette vie intérieure, vie d'éternité, vie de l'âme dont les reflets sont si brillants ! N'est-ce pas dans son sein, à Paris, que se fait la consécration de tous les talents, de toutes les gloires ? N'accueille-t-elle pas, d'une main amie, l'étranger qui, arrêté sur le seuil de son palais, la pensée dans le cœur, la rêverie au front, attend un mot d'elle pour, de pauvre, ignoré, obscur, devenir riche, brillant et célèbre ! A son splendide banquet, foyer de toutes les intelligences humaines, tous les peuples se donnent la main ! Franklin et Thomas Paine y ont pris eux aussi une large part ! Là, l'Allemand Ary Scheffer pose son pinceau sur la palette de Penthousiaste et chaleureux Ingres, Litz fait jaillir des sons puissants et sublimes des pianos d'Erard ; l'Italienne Alboni va écouler les accents de Rachel la juive, et Lamartine, la tête dans sa main, rêve aux lauriers de Lord Byron, et lui adresse une éloquente page ! N'est-ce point une chose étonnante et merveilleuse que de voir se grouper ici, autour d'elle, tous ces génies divers et réunis ! n'est-elle pas admirablement intelligente, cette mère qui a des baisers et des caresses pour chacun de ses aimés ! Oui, c'est là le brûlant foyer où toutes les grandes intelligences viendront demander leur part d'honneurs et de lauriers ! où le poète viendra faire vibrer ses premiers accents, où la cantatrice jettera tous ses bouquets pour une fleur ! A quoi, dites-moi, doit-elle cette royauté glorieuse qui l'environne ? A son passé ? Non. A son présent politique ? Non ; mais bien à cette douce et suave lumière qui émane d'elle, à cet aimant puissant qui attire, à ce sceau, dont Dieu l'a marquée à sa naissance, à ce génie protecteur qui, comme un Dieu bienfaisant, répand sur elle, depuis des siècles, la clarté magique d'une grande et vaste intelligence ! ”

IV.

Le monde n'est pas méchant : il a des préjugés.

Jeune, spirituelle, ravissante, Marie compta bientôt à la Nouvelle-Orléans autant d'envieux que d'admirateurs.

Sa position exceptionnelle pouvait doubler le fardeau de ses ennuis ; elle résolut de se donner un protecteur.

M. Manoël de Grandfort eut le bonheur d'être choisi par elle pour partager ses joies et ses peines.

Le mariage s'accomplit au commencement de 1854.

Puis, les deux époux, riches d'amour, de talent, d'espérances, quittèrent la Louisiane, pour parcourir les grandes cités américaines et disperser sur ce continent les corolles de l'éloquence et de la poésie françaises.

V.

Maintenant le biographe doit abdiquer, le critique hériter de sa plume.

De même qu'à l'inspection d'une fleur, Linnée distingue sur le champ à quelle famille appartient cette fleur, quelles sont ses propriétés, de même par un seul fragment littéraire, Aristarque distingue sur le champ à quelle famille appartient ce fragment, quelles sont ses propriétés.

Les courts extraits que nous avons glanés çà et là dans les œuvres de Marie Barsalou suffisent à montrer ce qu'elle est comme penseur et comme écrivain.

Comme penseur, elle possède, au plus haut degré, la délicatesse ingénieuse de son sexe; comme écrivain, elle semble broder de la prose sur des vers.

Ses idées sont filles du zéphir et de l'aurore; aussi courent-elles vives et pénétrantes; elles ne s'imposent pas, elles captivent; elles n'irritent pas, elles embrasent; mais peut-être doit-on leur reprocher d'être trop éblouissantes.

Contemplez une prairie, en pleine floraison, elle vous fatiguera promptement la vue. Le style de madame de Grandfort pétille, miroite, papillote. C'est un diamant à mille facettes inégales: ses éclats de lumière, ses variétés de teinte, ses oppositions soudaines, ses rayons multiples vous empêchent de discerner les incorrections dont il est émaillé, et d'apprécier, tout d'abord, à leur juste valeur, les beautés dont il fourmille.

Marie, pour colorer ses images, se sert de la palette de Boucher et du pinceau de Diaz.

Que j'aime à m'enivrer aux flots de cette poésie qui ruisselle de ses lèvres, bondit en cascade, baignant le front d'une onde cristalline, et scintillant aux rayons du soleil de l'intelligence, comme la poussière humide des cataractes aux feux de l'astre du jour!

Voyez madame de Grandfort en public: quelle noblesse dans son maintien, quelle dignité dans sa démarche, quelle aisance quand elle se présente sur la scène!

Le don de l'éloquence, elle l'a certainement, car sa voix, son geste, son enthousiasme remuent profondément les fibres de la multitude.

Y a-t-il un être humain capable de l'entendre gémir sur les misères de l'exil, sans être ému jusqu'aux larmes?

Y en a-t-il un capable de maîtriser ses passions, lorsqu'elle fulmine l'anathème aux tyrans?

Y en a-t-il un capable d'étouffer une sainte joie, lorsqu'elle chante les plaisirs du foyer domestique?

Y en a-t-il un qui ne frémit d'allégresse, lorsqu'elle s'écrie?

« Vous le voyez, mesdames, la part que Dieu a faite à la femme dans ses œuvres est large et magnifique! il lui a posé sur le front une splendide auréole que le poète, le peintre, l'artiste aorent tour à tour: couronne toute d'amour et de grâce, qu'une vertu fait éclore, qu'un vice fait tomber; couronne de gaieté et de joie chez l'enfant, de rêverie et de tendresse chez la femme; couronne de maternité au front des mères! Pour lutter avec l'homme, Dieu lui a refusé la force des membres, mais il lui a donné la douceur du sourire, la grâce du regard, la modestie du visage, la puissance des larmes, l'intelligence du cœur! Perdre un de ces avantages, ce n'est pas s'élever, mais descendre; c'est mal comprendre la mission divine que Dieu lui a donnée ici-bas, mission intime et mystérieuse, toute de dévouement et d'amour, de suavité, de douceur! Protectrice des arts, fille dévouée, mère sublime, épouse chaste, ange gardien de l'honneur des familles, la femme tient dans ses mains blanches et délicates, un vase précieux et fragile: c'est la coupe des saintes joies domestiques, la paix du foyer et le bonheur des peuples!²² »

Admirateur sans faiblesse de Mme. de Grandfort, nous nous faisons un devoir de lui signaler quelques défauts légers, mais qui obscurcissent ses rares qualités oratoires.

Sa diction, par exemple, quoique facile et élégante, pourrait être plus châtiée. Son jeu nous paraît trop précipité; nous préférons un débit moins rapide, des pauses plus marquées entre les périodes, et enfin nous l'avertirons contre son amour irréfléchi pour les mouvements à effet.—Parfois l'orateur peut se replier en lui-même, après une phrase; puis l'œil ardent, la main sur le cœur, lancer à son auditoire une exclamation brûlante; un appel enthousiaste, mais il ne doit point abuser de ces moyens factices qui sont à l'éloquence réelle ce que le décor est à la scène dramatique.

Pour ce qui concerne l'ensemble des *Causeries* de madame de Grandfort, nous nous abstiendrons de toute appréciation, en nous appliquant le conseil de Labruyère :

“ Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas d'autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier.”

Ici doit se borner notre tâche, mais nous espérons bien la reprendre un jour, car Mme de Grandfort n'a pas effeuillé la moitié de ses belles années ; il lui reste de nombreux lauriers à cueillir, une imagination ardente à entretenir, un esprit primesautier à cultiver, de grands travaux à accomplir.

Vous pouvez vous ériger une colonne sur le roc de la postérité, vous devez compte de votre talent à l'humanité, Marie ! tous vos amis vous en conjurent, n'oubliez jamais que vous appartenez à ce siècle qui vous a prêté, mais non donné, la couronne intellectuelle posée sur votre front ! (*)

H. E. C.

PENSÉE.

Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment de femme.

VOLTAIRE.

(*) Nous citons avec plaisir un rendu compte de la *causerie* donnée par madame de Grandfort le 4 juin 1854 devant l'Institut-Canadien de Montréal.

“ MADAME DE GRANDFORT, avant de quitter Montréal, avait consenti à donner, dimanche soir, une lecture dans la salle de l'Institut-Canadien. Malgré le court espace de temps dont l'Institut a pu disposer pour organiser la soirée, il y avait, dès sept heures et demie, une foule avide d'entendre les paroles éloquentes et mélodieuses de cette femme remarquable qui a su attirer l'admiration et l'estime de la population française de Montréal.

“ Elle a traité son sujet avec un rare talent ; sa critique des poètes contemporains, outre le mérite de l'impartialité, avait encore celui de caractériser, par les agréments d'un style enchanteur, les charmes et les parfums qui s'exhalent des pages délicieuses de Lamartine, de Victor Hugo et des autres poètes qui ont enrichi la littérature française des monuments impérissables de leur génie.

“ Dans le cours de sa lecture, Mme. de Grandfort a su glisser, à l'adresse de l'Institut, les compliments les plus flatteurs, trop flatteurs peut-être pour être mérités ; mais un événement comme celui-ci est bien propre à l'encourager dans la noble carrière où il est entré, à le pousser à l'accomplissement des hautes destinées que l'aimable lectrice lui a assignées dans l'avenir.

“ Les premières causeries de Mme. de Grandfort nous avaient révélé en elle la femme riche du trésor du cœur — la femme qui comprend sa mission sublime toute d'amour et de dévouement ; sa causerie de dimanche soir nous a montré, à côté de cette douce image, de cette divinité du foyer, la femme grande et forte, le front ceint de l'aurole de l'intelligence, et puisant dans l'étude de la littérature des charmes nouveaux et des attraits inconnus.

L'auditoire, suspendu à ces lèvres éloquentes, ébloui de ce regard tour-à-tour profond et fascinateur, a plusieurs fois traduit son enthousiasme par les plus chaleureux applaudissements, et plus d'une larme brûlante de sympathie a coulé, silencieuse, tandis que Mme de G. récitait quelques-unes des paroles touchantes que l'illustre Lamennais met dans la bouche de l'exilé, dans ses *Paroles d'un Croquant*.

“ A la fin de la séance, le président de l'Institut a présenté à Mme de G., au nom de l'association, une jolie coupe en argent, portant les inscriptions suivantes :

“ HOMMAGE AU GÉNIE DE LA FEMME !

“ PRÉSENTE A MME MANOEL DE GRANDFORT PAR L'INSTITUT-CANADIEN.

“ Montréal, 4 Juin 1854.”

“ Cette coupe était surmontée d'un bouquet de fleurs naturelles. En recevant ce cadenn, Mme de G., visiblement émue, remercia avec une grâce ineffable et fit pour la prospérité de l'Institut les souhaits les plus bienveillants.

“ Elle a promis de garder toujours le souvenir de son passage au milieu de la population française du Canada ; nous pouvons l'assurer que le sien ne sera jamais effacé, et que non-seulement l'Institut, mais tout le public qui a couru pour l'entendre, se rappelleront avec un plaisir toujours nouveau les heures agréables que lui ont fait passer ses charmantes causeries. (*Pays* du 6 Juin.)”

M I R A G E .

O prose charmante de la poésie rustique !
(GEORGE SAND.)

I.

O mystère ! ô pouvoir du regret et du songe !
Par instants je me crois en France (doux mensonge,
Mirage qui repose un peu mes yeux lassés),
Dans le bois, au village ; et les souffles glacés
Qui jettent si souvent la neige à cette terre
Peuvent seuls dissiper ce rêve salutaire.

II.

Sous les noirs peupliers tout fait silence et dort.
Attendez !—Le soleil, large prune de d'or,
Vient rougir l'horizon, son immense paupière.
Alors un chant d'airain sort du clocher de pierre ;
Tout se lève et se meut. La fuite de la nuit
En cent endroits divers éveille un vague bruit.
Déjà, près de l'étang, la vierge qui veut plaire
Effraie, en agitant son linge dans l'eau claire,
Des canards irisés qui dorment au soleil.
Le pâtre ouvre l'étable et sonne le réveil.
La génisse indolente, agitant sa sonnette,
Fait envoler le merle et la bergeronnette
Qui, près de l'eau, cherchaient les insectes dorés.
Des gars vont émonder les saules éplorés ;
D'autres en côtoyant les rives buissonneuses,
Jettent leurs longs filets dans les eaux poissonneuses ;
Les mères, du village, emplissent les chemins ;
Elles vont dans les champs, femmes aux fortes mains,
—Après avoir tendu leurs draps blancs sur les aunes,—
D'un acier tranchant couper les moissons jaunes.
La fumée en montant du foyer plein de feu,
Comme un nuage pâle estompe le ciel bleu,
Et le pont voit passer sous ses arches humides
Le bateau qui, traçant dans l'eau de faibles rides,
Balancé comme un nid sur le flot printanier,
Porte de cieus en cieus le chant du marinier.

Tout est joie et travail bruyant dans la nature.
Tout apporte un rayon, une ombre à la peinture.
Les moineaux batailleurs se livrent cent combats
Dans les verts merisiers, aux fruits rouges. Là bas,
Les blonds enfants, avec des cris et des murmures,
Se poussent vers la haie où noircissent les mûres.
Les écoliers s'en vont le long du bois ombreux ;
Et pour faire courir au loin son amoureux
La fille, s'enfonçant sous l'ombre qui l'effraie,
Accroche ses jupons à l'épaisse coudraie.

III.

Hélas ! si je pouvais, quand l'étoile du soir
 Scintille au ciel, aller dans le bois ou m'asseoir
 Sur l'herbe, au bord du fleuve où le poisson vert nage ;
 Si je pouvais refaire un long pèlerinage,
 Dans les halliers touffus qui ne trahissent pas,
 Dans les champs, et partout où j'ai mené mes pas,
 Comme j'admيرerais, aux pieds des arbres sombres,
 Sur la mousse, le jeu du soleil et des ombres !
 Comme j'écouterais avec ravissement
 Les flots, et la ramure au vert frémissement !
 Heureux, comme j'irais jouir, sans perdre l'heure
 Du rosier blanc qui rit et de l'il noir qui pleure !
 Que je comprendrais bien le bonheur d'être aux champs,
 Calme, seul, ébloui de lumière et de chants !

IV.

Nature ! tu charmais moins mes désirs, en France ;
 Mais mon cœur ne sachant—ô naïve ignorance !—
 La quantité d'amour qu'il pouvait dépenser,
 Oubliant de t'aimer, t'aimait sans y penser.

New-York, Février 1854.

VAN HOVEN.

INDUSTRIE METALLURGIQUE.

Savez-vous, lecteurs, quand fut inventé l'art de faire du fer ?

Le premier forgeron connu dans l'histoire du monde, c'est Tubalcaïn ; il existait en 3,070 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire l'an 734 du monde, ou 722 ans avant le déluge qui a eu lieu 1656 ans après la création. D'où il résulte que l'art de faire du fer existait au moins déjà à cette époque.

L'histoire du fer se trouve mêlée aux faits les plus mémorables de l'histoire du monde. Pour aujourd'hui, nous ne voulons citer que le suivant :

La mort venait de ravir Autharis, roi des Lombards. Sa veuve, Théodelinde, maîtresse du trône, se remaria à Agilulphé, duc de Turin. A cette occasion elle lui fit présent d'une couronne d'or, entourée d'un cercle de fer formé, dit-on, de clous qui avaient servi à crucifier Jésus-Christ. De là, l'origine de la couronne de fer. Deux empereurs français ont ceint cette couronne, Charlemagne et Napoléon 1er. C'est en la mettant sur sa tête, l'année 1805, à Milan, que le dernier prononça ces célèbres paroles sorties, dit-on, de la bouche de la reine Aglulphé, douze siècles auparavant : *Dieu me l'a donnée, gare à qui la touchera !*

D'après ce que nous avons dit plus haut, on devine que le premier *marteau* a été inventé par Tubalcaïn dès l'origine des sociétés humaines.

Le *Ferblanc* fut fabriqué d'abord en Bohême, puis en Saxe, au commencement du dix-huitième siècle, perfectionné ensuite par les Anglais. Ce fut Colbert que l'on retrouve toujours lorsqu'il s'agit de l'avantage, de l'honneur et de la gloire de son pays, qui en introduisit la première manufacture en France ; mais la première qui mérite ce nom date de 1718.

Pour le *ferrement de chevaux*, on ne connaît pas d'origine antérieure à celle du règne de l'empereur Sévère, vers 1094. Le cheval qui, en France, porta les premiers fers, fut celui du roi Childéric, en 481 ; et, en 1045, Guillaume-le-Conquérant en transporta l'usage en Angleterre.

Après ces détails, touchant les articles en fer proprement dits, nous parlerons de la *Fonderie*. L'origine de cet art remonte aux Grecs et aux Égyptiens. Il alla en se perfectionnant jusqu'au règne d'Alexandre-le-Grand ; mais de la domination romaine date l'époque de son déclin, jusqu'à ce qu'il disparaisse ensuite sous les ruines du Bas-Empire. Il renaît en France avec le grand siècle, et la statue équestre de Louis XIV, élevée en 1699 sur la place Vendôme, a été fondue d'un seul jet par un fondeur de Zurich, Balthazar Kilder. La *fonte des canons*, que l'on coulait auparavant comme les cloches, fut aussi perfectionnée par Marith, qui les coula massifs et pleins, et qui en forna l'âme à l'aide d'une machine qui s'est transmise jusqu'à nos jours.

Les premiers *canons* figurent à la bataille de Crécy en 1346, sous le nom de *bombardes*. C'est à leur intervention terrible et imprévue que les Anglais durent la victoire. Les premiers canons en bronze furent fondus en Angleterre en 1635. Celui de la Bastille fut tiré sur les troupes du roi, en 1649, par la fille du duc d'Orléans, mademoiselle de Montpensier.

Les premiers *boulets* en fer et en plomb ont été fabriqués en Angleterre l'an 1481, sous le règne d'Édouard IV. Jusqu'alors les boulets étaient de pierre. Quant aux boulets rouges, les Français s'en servirent à Cherbourg contre les Anglais, en 1618, et l'électeur de Brandebourg contre la ville de Stralsund en 1675.

Les *cloches* furent connues de toute antiquité des peuples primitifs. Les uns attribuent leur introduction dans les églises à Saint-Paulin, évêque de Nôle, au cinquième siècle ; les autres au pape Sabinien, dans le septième ; d'autres, enfin, en placent l'usage en France au sixième siècle (550). Auparavant, on appelait les fidèles à l'office en frappant sur des planches de rue en rue. Elles furent baptisées vers la fin du huitième siècle, un peu avant Charlemagne. Les hallucinations du Tasse lui firent entendre longtemps un bruit d'horloge et de cloches. Parmi les cloches fatalement célèbres, on distingue celle au son de laquelle furent égorgés à Palerme 8,000 Français (*Vêpres Siciliennes*), et la cloche d'argent, du Palais-de-Justice, qui, dans la terrible nuit de la Saint-Barthélemy, donna le signal du massacre. Constantinople n'a pas de cloches.

Le *zinc* a été découvert au milieu du seizième siècle par Paracelse.

On croit que le *laminage de plomb* fut anciennement découvert, puis oublié ; mais le procédé en fut réellement trouvé par un Français du nom de Rémond, au commencement du dix-huitième siècle. Opimius ayant promis d'accorder une quantité d'or égale en poids à celui de la tête de Caius Gracchus, Septimuleius gagna et doubla ce prix horrible en remplissant de plomb la tête du dernier des Gracques, qu'il apporta ainsi aux pieds du consul.

Les *pompes* étaient en usage en Grèce et à Rome. La première pompe à feu a été fabriquée en Angleterre dans le dix-huitième siècle. La première construite en France, le fut en 1781 par les frères Perrier, mécaniciens, qui s'établirent à Chaillot. Le succès de cette tentative généralisa bientôt dans les ateliers l'usage des machines à vapeur. Les pompes à *incendie* furent essayées pour la première fois à Paris, en 1699, sous le ministère de police d'Argenson.

Puisque nous faisons une promenade de *fantaisie* dans le monde des découvertes et des inventions de la métallurgie, nous passerons des grands objets aux petits.

Savez-vous, lecteurs, à quelle époque remonte l'origine des *épingles* ? C'est

au quinzième siècle ; mais elles n'ont été mises en usage en France et en Angleterre qu'au siècle suivant. C'est l'une des malheureuses femmes de Henri VIII qui en a introduit l'usage dans ce dernier pays.

L'histoire des *aiguilles* n'est pas moins intéressante que celle des *épingles*. Ce fut en 1560 que Greening retrouva le procédé de la fabrication des aiguilles, dit quelques années avant lui à un Indien. On s'était servi jusques-là d'arêtes de poisson et d'épines en guise d'aiguilles et d'épingles. Ce qui paraît incroyable, si le fait n'était avéré, c'est que cet infiniment petit objet qu'on nomme une aiguille, passe aujourd'hui entre les mains de 120 ouvriers avant d'arriver à cette perfection qu'exige son usage. Les Phrygiens sont regardés comme les inventeurs des ouvrages à l'aiguille ; les dames romaines en faisaient leur occupation, et c'est avec une aiguille que la femme de Claudius et de Marc Antoine, l'ambitieuse Fulvie, perça la langue de Cicéron.

Nous finirons cette promenade dans le monde métallurgique passé, en disant que, suivant la bizarre nomenclature des anciens métallurgistes, le cuivre était Vénus ; le fer, Mars ; le plomb, Saturne ; l'étain, Jupiter ; l'argent, la Lune ; et le Soleil, l'or, le roi des métaux.

AUGUSTE DUVIGNAU.

LA TABLE TOURNANTE.

Journal des faits merveilleux.

Ce que c'est que de nous !

Du temps que les bêtes parlaient, on les a vu raisonner mieux que des hommes, et nous laisser le soin de faire et dire ce que nous avons à tort appelé des *bêtises* ; aujourd'hui que la parole est au bois blanc et au bois dur, que le noyer ne se borne plus à pousser des noix, mais des arguments ; quand le menuisier a bien coupé, scié, raboté, cloué, chevillé, ajusté et qu'il a mis la table sur ses quatre pattes, crac ! elle lui saute au nez, disant :

—Attends, je vais t'apprendre à danser ! Et pour peu que le menuisier en ait le désir au fond, elle lui apprendra la polka, la mazurka, la varsoviana, etc., lui causera politique, théâtre, peinture, littérature, algèbre, calcul différentiel et intégral, et cela en français, anglais, chinois, espagnol, allemand, turkestan, grec ancien, grec moderne, égyptien, sanscrit, tartare, mandchou, à son choix, tant et si bien que le pauvre homme en restera coi, sans savoir si ce qu'il a si bien scié, raboté, n'est pas Lucifer en personne.

Prodige de l'électro-macairo-phosphori-somnambuli-acrobatico-magnétisme !

Et dire qu'il y a des gens qui refusent aux tables le droit de se promener comme vous et moi, de raisonner mieux que vous et moi, et qui, en fait de tables, en sont réduits à n'aimer que celles qui sont bien servies, et qui restent tranquilles !

Crétins, va !

Mais, en dépit de ceux qui nient le progrès, la table a marché, elle a parlé ; elle a prouvé qu'elle était du bois dont on fait les journalistes, elle a fondé la *Table tournante*.

Le personnel de la rédaction de la *Table tournante* est ainsi composé :

POLITIQUE :	Madame du Bois ;
LITTÉRATURE :	Madame du Chêne ;
VARIÉTÉS :	Madame du Bouleau ;
FEUILLETON THEATRAL :	Madame des Noyeux ;
FEUILLETON MUSICAL :	Madame Sapin.

Une table persillée a promis des vers de sa façon.

L'ILE DE SABLE. (*)

ÉPISODE DE LA COLONISATION DU CANADA.

DEUXIÈME PARTIE.

EN MER.

III.

LE CASTOR.

Encore aujourd'hui, malgré les perfectionnements prodigieux dont on a enrichi l'art de la navigation, ce n'est pas sans une sorte de crainte indéfinissable que nous entreprenons un voyage par delà les mers. Et cependant les énormes et magnifiques navires à voiles ou à vapeur qui sillonnent, en tous sens, l'océan, offrent presque autant de sûreté et de commodité que nos maisons et nos châteaux. Quels gigantesques progrès la marine a faits depuis trois siècles ! quelle différence entre ces immenses vaisseaux que l'on construit à présent et ceux qui naguères s'aventuraient intrépidement à la recherche de terres inconnues ! Quand on songe que ce fut avec trois embarcations, dont deux étaient *sans pont* et dont la troisième ne jaugeait pas deux cents tonneaux, que Colomb partit de Palos, le 8 août 1492, pour découvrir l'Amérique le 12 octobre de la même année ; quand on songe que ce fut avec deux misérables goëlettes de soixante tonneaux que Cartier traversa l'Atlantique pour venir, le premier, explorer le golfe St. Laurent, le Labrador, Terre-Neuve, etc. ; quand on songe que ce fut avec des bateaux à peu près semblables, que les successeurs de ces grands hommes ont achevé la reconnaissance et la découverte du Nouveau-Monde, combien on sent croître et s'exalter l'admiration qu'on a toujours éprouvée pour les immortels régénérateurs de l'Amérique !

Le *Castor*, qui emportait Guillaume de la Roche et la plupart de nos héros vers l'Acadie, était si petit qu'un contemporain d'alors affirme que, de la lisse de plat-bord, on pouvait tremper la main dans la mer. (†)

Néanmoins la capacité du *Castor* était évaluée à cent tonneaux.

C'était un joli navire, solide à la mer, fin voilier, et portant fièrement ses mâts fermes comme l'acier, flexibles comme la baleine.

Par la coupe il ressemblait assez à l'une de ces barques qui voyagent entre Montréal et Halifax.

Il contenait une cale, un entrepont et deux ponts-coupés.

La cale renfermait les provisions et les munitions de guerre.

Dans l'entrepont étaient parqués les proscrits envoyés à la colonie.

(*) Voir les numéros de la *Ruche* des mois de février, mars, avril et mai 1854.

(†) Lescarbott dit à ce sujet :

“ Et pour montrer la petitesse de sa barque (celle de de la Roche) et qu'il fallait céder à la fureur du vent j'y, plusieurs fois, oui dire au sieur de Poutrincourt que du bord d'icelle, il se lavait les mains dans la mer.”

Le pont-coupé de la poupe avait pour hôte le marquis Guillaume de la Roche, le vicomte Jean de Ganay, le pilote-lozman Alexis Chedotel et quelques autres.

Le pont-coupé de la proue était affecté au logement des matelots.

Lorsqu'on quitta la rade de St.-Malo, il y avait à bord du *Castor* quatre-vingt douze hommes en y comprenant le gouverneur-général du Canada et son Etat-Major composé de quelques cadets de familles nobles.

Plusieurs des transportés avaient obtenu du marquis de la Roche la permission de rester sur le pont afin de contempler, aussi longtemps que possible, les rives de cette belle France qu'ils quittaient, pour toujours peut-être !—On avait descendu les autres dans l'entrepont, de peur qu'ils ne gênassent la manœuvre.

Tous cependant auraient bien voulu jouir de la faveur accordée à quelques privilégiés ; car si âpres que fussent leurs natures, si grossiers que fussent leurs appétits, si brisés qu'ils fussent aux fluctuations de la fortune, ils étaient profondément remués par la pensée de ce long voyage loin de la patrie et des doux liens domestiques.

On dit que l'amour du lieu qui nous vit naître est un préjugé, mais crions-le, oh ! crions-le de toutes nos forces, c'est un magnifique préjugé, supérieur, à notre sens, aux plus nobles affections.

Et la preuve c'est que l'homme délaissera parfois ses parents, sans regret ; c'est qu'il abandonnera sa femme et ses enfants, sans remords ; c'est qu'il résistera aux rafales de l'adversité comme le roc aux tourbillonnements de la tempête, que la perte de ses biens, des êtres qui lui sont chers ne l'affligera point, mais qu'il gémera et sanglotera, comme un enfant, s'il est forcé de dire un éternel adieu à sa patrie.

La patrie, mon Dieu ! comme nous l'aimons, comme nous l'idolâtrons quand suit rapidement le navire qui nous emporte loin d'elle ! comme alors nous voudrions pouvoir l'étreindre, comme nos yeux se rivent passionnément à la dernière pointe de rocher qui s'efface dans les vapeurs flottantes à l'horizon ! comme le cœur se serre, à mesure que cette pointe chérie disparaît ! et puis, quand elle s'est perdue tout-à-fait, quand pour reposer notre regard, il n'y a plus rien, rien devant, derrière, autour de nous, rien que l'immensité de l'air, l'immensité de l'eau... les mains du banni s'élèvent vers le ciel, se croisent désespérément, ses genoux s'affaissent, ses paupières s'humectent de larmes. —le malheureux prie !...

Laissez-le prier, car sa prière est sainte ; elle est pure ; c'est la prière de l'infortuné, la seule qui élève l'âme, la seule qui monte à l'Éternel !

Et la première nuit que l'on passe à bord du vaisseau qui nous arrache à la patrie, et cette première nuit, si vous saviez comme elle est affreuse !...

Ah ! vous qui jamais n'avez quitté le sol où reposent les ossements de vos aïeux, vous qui méconnaissiez vos trésors de tendresse pour ce sol dont parfois vous parlez dédaigneusement, vous tous qui vivez dans votre patrie, faites des vœux afin que la destinée ne vous ravisse point cette bonne mère, si belle, si riche, si généreuse, si indulgente pour ses enfants !

Le souvenir de la patrie nourrit l'exilé, l'espérance de la revoir rafraîchit son front courbé par le malheur et la misère ; mais tout homme, vicieux ou vertueux, n'importe, souffre et pleure, en son âme, au moment où la patrie lui échappe.

Pourvu que je ne meure pas à l'étranger ! murmure-t-il tout bas.

Guyonne, inscrite sous le nom d'Yvon, numéro 49, jouissait de la faveur octroyée à un petit nombre de ses compagnons.

Debout au pied du grand mât, elle voyait se dissiper insensiblement, comme une brume les côtes adorées de sa Bretagne, tandis que le soleil épanchait ses flots d'or sur la rade de St.-Malo et qu'un vent propice enflait les larges voiles du *Castor*.

Qui pourrait dire quelles étaient les pensées de Guyonne ! car, de temps en temps, une larme silencieuse roulait le long de sa joue, et sa tête se penchait douloureusement sur sa poitrine.

Noble et digne jeune fille, avait-elle trop compté sur son courage et se reprochait-elle déjà son héroïque sacrifice !

Non ; Guyonne avait l'âme aussi fortement trempée que le corps ; les périls de sa situation ne l'effrayaient pas, le sort qui lui était réservé l'inquiétait peu, mais elle rêvait à la tombe de sa pauvre mère, à cette tombe qu'elle entretenait avec sollicitude, qu'elle ornait chaque jour de fleurs nouvelles, et sur laquelle croîtraient bientôt les ronces et les épines ; elle songeait à son vieux père qui allait être privé de ses soins attentifs ; à son jeune frère, sans guide pour se diriger à travers les écueils de la vie !

Elle songeait, la pauvre Guyonne, à ses amis, à la chanson du soir, à la clochette de sa génisse qu'elle n'entendrait plus, à la chapelle du hameau, à sa chambrette qu'elle ne reverrait plus... puis, elle songeait à ce je ne sais quoi, qui n'est rien, qui est tout — murmure, bruissement, sentier, corbeille, voix, ustensile de ménage, colifichet de fête, intérieur de famille, patrie !

Devant elle, adossé au mât d'artimon, Jean de Ganay semblait aussi enfoncé dans une profonde méditation.

Ses réflexions étaient pleines d'amertume. N'avait-il pas brisé le lien qui l'attachait au bonheur ? et chaque nœud filé par le *Castor* ne l'éloignait-il pas de celle qu'il aimait ?

D'ailleurs, un pressentiment étrange torturait l'esprit du vicomte. Nonobstant les gages de tendresse qu'il avait reçus de Laure, il doutait qu'elle le payât d'un égal retour.

Toutes ses tentatives pour chasser cet atroce soupçon étaient infructueuses : il revenait sans cesse et l'obsédait comme un cauchemar.

Jean demeura six heures consécutives dans cette situation, immobile, insensible à ce qui l'environnait. Mais, quand la terre eût complètement voilé ses formes blanchâtres, l'écuyer tourna les regards vers l'avant du navire.

Il aperçut Guyonne qui n'avait point bougé de place et tâchait de percer l'étendue pour distinguer encore une ligne qui indiquât la patrie.

La sévère beauté de ce jeune homme, sa physionomie intelligente, la douceur de ses traits, la chasteté de son maintien, surprirent l'écuyer au point de l'arracher à sa préoccupation.

Il se demandait déjà par quel hasard ce bel adolescent se trouvait compris parmi les condamnés, lorsque Chedotel, qui commandait un changement d'amures, se précipita brusquement du gaillard d'arrière sur le pont, et, de son porte-voix, asséna un coup violent sur la tête du faux Yvon.

— Veux-tu bien décamper, avorton du diable !

Etourdie par la violence du choc, la jeune fille obéit lentement. Le pilote furieux la repoussa avec tant de rudesse qu'elle alla tomber sur une grosse chaîne d'amarrage et se meurtrit la face.

— Attrape, dit Chedotel, en continuant de donner ses ordres.

Cet acte de brutalité révolta Jean de Ganay. Il se disposait à réprimander sévèrement le pilote, lorsqu'il se rappela que le marquis avait investi Chedotel de ses pleins

pouvoirs durant le cours de la traversée. Dévorant donc son ressentiment, il descendit pour secourir le blessé qui se relevait le visage inondé de sang.

—Veux-tu que je mande le chirurgien ? dit-il à Guyonne avec compassion.

—Oh ! non merci ; monseigneur, répondit-elle. Un peu d'eau de mer mélangée d'eau douce suffira pour sécher ces écorchures.

La douceur de cette voix augmenta l'intérêt que l'écuyer éprouvait pour le proscrit. Tirant de son pourpoint un foulard de soie, il le lui présenta en disant :

—Essuie-toi avec ceci. Je vais envoyer quérir ce que tu désires.

Guyonne, émue par un sentiment nouveau et inexprimable, n'osait accepter.

—Prends, reprit le vicomte, en lui mettant le mouchoir dans la main.

—Oh ! monseigneur ! fit la jeune fille.

—Bien ; tu parleras de reconnaissance plus tard. Maintenant conforme-toi à ma volonté.

Le remède de Guyonne eut tout l'effet voulu et bientôt, sauf quelques taches bleuâtres, elle reparut plus charmante, plus fraîche qu'auparavant.

Son grossier accoutrement de laine grise rehaussait, par le contraste même, l'éclat de son teint.

Le vicomte ne put retenir un geste d'admiration.

—Comment te nommes-tu ? lui demanda-t-il en s'appuyant contre le bordage.

—Yvon, pour vous servir, monseigneur, répliqua-t-elle après quelques secondes d'hésitation.

—Yvon ! mais j'ai ouï prononcer ce nom-là... Yvon ! De qui étais-tu vassal ?

—De monseigneur de la Roche.

—Ah ! ah ! en effet, je me souviens. Ton père est pêcheur ?

—Pêcheur, répéta affirmativement Guyonne.

—Et quel âge as-tu ?

—J'aurai tantôt vingt-trois ans à la chandeleur.

—Vingt-trois ans ? tu en parais dix-sept à peine.

—Je ne sais pas mentir, monseigneur.

—Mais tu étais avec les routiers qui assaillirent le château ?

La jeune fille balbutia une phrase inintelligible.

—Et tu as une sœur ? poursuivit Jean de Ganay.

La réponse de Guyonne fut couverte par la cloche du *Custor* qui annonçait le dîner.

Le vicomte se sépara sur le champ de son protégé pour se rendre dans la grande cabine où étaient déjà réunis le marquis de la Roche, le pilote Chedotel et les principaux officiers du navire.

Quant à la fille de Perrin, quoiqu'elle n'eût pris aucune espèce d'aliment depuis la veille, elle se sentait trop accablée de tristesse pour souhaiter de manger et elle demeura sur le pont.

IV.

TEMPÊTE.

Vers le soir de ce même jour, Chedotel se promenait à pas précipités sur le tillac.

Ses traits anguleux et raccornis étaient encore plus maussades que d'habitude : de ses ongles crochus, il tourmentait son nez, avec une persévérance inconcevable ; et de sa gorge s'échappaient fréquemment des sons rauques, difficiles à traduire en langue vulgaire.

A chaque instant, les yeux du pilote se levaient vers le ciel et il frappait du pied comme un homme qui prévoit un grand danger et ne peut trouver les moyens de l'éviter.

Pourtant rien dans l'atmosphère ne semblait annoncer une variation quelconque : le soleil couchant mirait le brasier de sa fournaise dans les eaux de la Manche, le firmament était pur de tout nuage, et le vent soufflait avec une égalité inaltérée.

Le *Castor* rasait l'onde, rapide comme un oiseau, et, pour tout autre que pour un marin consommé, la nuit devait être aussi calme, aussi splendide que l'avait été la journée.

Tous les proscrits étaient enfermés dans l'entrepont : des écoutes s'élevaient, comme d'une ruche d'abeilles, un bourdonnement confus. Couchés autour des mats, les matelots causaient, dormaient ou jouaient aux dés.

Penché sur le couronnement du navire, Jean de Ganay examinait curieusement le tourbillon des vagues, qui se brisaient en écumant et lançant des gerbes de perles liquides aux flancs du *Castor*.

Le marquis Guillaume de la Roche-Gommard n'avait pas quitté sa cabine depuis le dîner.

Tout-à-coup il monta sur le pont et vint aborder Chedotel.

—Eh bien ! maître pilote, un beau temps, n'est-ce pas ? Dieu a béni notre expédition.

—Hum ! beau temps... hum !

—Nous marchons bien.

—Bien, hum ! nous marchons bien !

—Vous...

Chedotel, qui fixait attentivement l'horizon, interrompit soudain le marquis :

—Bas les bonnettes ! range à serrer les cacatois !

—Qu'y a-t-il donc ? dit de la Roche étonné de cet ordre dont il comprenait la signification, mais qu'il ne croyait motivé par aucune cause apparente.

Le soleil achevait d'éteindre ses feux dans la mer : on pouvait remarquer que son disque était estompé par une teinte cuivrée.

—Vire lof, pour lof ! cria Chedotel d'une voix perçante.

Le changement de côté était à peine opéré qu'une risée violente siffla dans les agrès du *Castor*.

Peu après on entendit un bruit sourd comme le roulement lointain du tonnerre, et le ciel se marbra de taches sombres.

Tous les matelots avaient suspendu leur flânerie pour courir, qui au gouvernail, qui sur les vergues, qui au cabestan.

—Ferle, ferle tout ! tonnait le porte-voix du pilote.

Mais avant que la manœuvre fût exécutée, une seconde bourrasque assaillit le *Castor*

par le travers, et il donna une telle bande sur babord que les bouts-dehors des basses vergues plongèrent fort avant dans l'eau.

Cette bascule inattendue précipita le marquis contre le bastingage de la dunette.

Les œuvres-vives du *Castor* craquèrent avec un horrible frissonnement.

—Rentrez, monsieur, dit alors Chedotel au seigneur de la Roche ; rentrez dans la cabine ; votre place n'est pas ici !

En disant ces mots, le pilote n'était plus cet homme au visage astucieux et recliné que nous avons naguères présenté au lecteur ; c'était le marin, dans sa sphère ; le marin qui mesure ses forces à celles de la nature en furie, et ne reconnaît d'autre conseil-ler que son coup d'œil, d'autre maître que son vouloir.

Sur terre l'être humain rarement oublie son caractère ; sur mer il l'abaisse ou l'exalte au gré des circonstances.

Paresseux, ivrogne, libertin, vil, le matelot est cependant susceptible d'accomplir des prodiges de travail, de continence, de noblesse.

Le commandant d'un navire, bête, stupide dans un temps calme, deviendra un génie dans une tempête. Sa voix dominera celle de l'ouragan, sa volonté domptera la rage des éléments, et sa personne s'incarnera d'une nouvelle vie pour lutter avec les trois formidables ennemis conjurés à sa perte :—l'eau, l'air, le feu !

Semblable à un artiste que l'inspiration embrase, Chedotel, son porte-voix d'une main, son astrolabe de l'autre, était grandi de dix coudées.

La mer montait, montait.

Des lames d'eau, grosses comme des montagnes, furieuses comme des tigresses déchaînées, se ruaient tumultueusement contre la carène et la préceinte du navire.

Les rafales se succédaient avec une rapidité effrayante.

On eut dit que le *Castor* dansait une sorte de danse macabre sur l'abîme.

Tantôt il se dressait à l'extrémité d'une vague immense, tantôt, il s'envelissait dans le linceuil des flots roulant autour de lui leurs plis humides ; puis, ruisselant d'eau, haletant, il surgissait de son suaire aquatique et recommençait, à travers mille périls, mille naufrages, sa course échevelée.

Toutes les voiles heureusement étaient ployées ; quatre hommes, robustes, se tenaient à la barre du gouvernail, et Chedotel ferme à son poste, dirigeait le vaisseau avec l'aisance d'un écuyer habile qui a lancé sa monture au milieu des ravines, des fondrières et des précipices.

Les matelots oubliaient les dangers de la situation pour admirer le sang-froid vraiment extraordinaire du pilote.

La tourmente sévissait toujours avec une opiniâtreté inquiétante.

Il était à craindre que le *Castor* ne vint à toucher un de ces nombreux écueils dont la Manche est si abondamment parsemée.

La nuit approchait à grands pas, et les proscrits, confinés dans l'entrepont, se livraient, sauf le petit nombre de ceux qui avaient déjà voyagé en mer, à toutes les transes de la terreur, lorsqu'un cri terrible mit le comble à leurs angoisses !

—Au feu ! au feu !

Presqu'au même moment, Jean de Ganay parut en haut de l'échelle qui descendait à l'intérieur du *Castor*.

—Dix hommes de bonne volonté ! demanda-t-il.

Plus de vingt se jetèrent sur les degrés de l'échelle.

Le vicomte fit rapidement son choix, enjoignit aux élus de monter, et referma le panneau.

Pour exécuter tout cela il avait dépensé moins de temps que nous pour le dire.

Le feu avait pris aux cuisines, et déjà la caisse de bois qui les contenait était complètement étreinte par le cercle destructeur des flammes, lorsque les dix condamnés arrivèrent sur le tiliac.

Le vent redoublait d'impétuosité.

Le *Castor* volait sur la cîme des flots avec des inclinaisons de roulis et de tangage permettant à peine aux hommes employés aux pompes de garder l'équilibre.

—Accrochez-vous aux haubans et aux cabillots ! leur criait Chedotel, qui, du haut de sa dunette, suivait sans émoi les mouvements désordonnés de la barque, et déployait une présence d'esprit surprenante dans l'énonciation de ses ordres multipliés.

Quand parfois une vague, après avoir balayé le pont, menaçait, furieuse, blanche de colère, le gaillard d'arrière, notre pilote roulait son bras autour du mât d'artimon, et sans courber la tête, sans contraindre une seconde la posture de son corps, continuait de transmettre les commandements nécessaires au salut du navire.

Cependant, l'incendie gagnait du terrain, les pompes mal menées étaient insuffisantes à combattre ses voraces empiètements.

—Je crois que nous sommes flambés ! disait un matelot.

—Frits comme goujons en poêle, répondait un autre.

—A moins que l'*Erable* ne nous rejoigne d'ici à une heure.

—Ah ! oui ; ajoutait un quatrième. Mais, avec pareille chassez-croisez de vents, je lui défie de nous accoster.

—La barre sous le vent ! et vous autres hardi, hardi aux pompes ! dit à cet instant la voix vibrante de Chedotel.

—Sommes-nous donc perdus ? demanda le marquis de la Roche qui était sorti de sa cabine et revenu sur le pont.

—Hum ! répondit Chedotel, perdu ! hum ! ça se peut bien.

H. EMILE CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)



COURS DE DÉCLAMATION.

Nous sommes heureux d'apprendre que M. Prudhomme, dont le nom est aussi bien connu à Montréal qu'à Paris, s'est fixé en notre ville, où il se propose d'ouvrir un cours de déclamation. Les connaissances variées de M. Prudhomme, ses brillantes qualités oratoires, sont autant de séductions pour nos jeunes avocats qui s'empresseront certainement de venir étudier l'art de l'éloquence aux leçons du savant professeur.

Chanson.

Jenny, blonde enfant de jouets avides
A la taille souple ainsi qu'un roseau,
Pour ta cage d'or, pour ton jardin vide,
Tu veux une fleur, tu veux un oiseau.

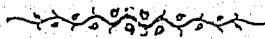
Règle tes désirs ; songe à la froidure,
Près de ton foyer mène tes ébats.
Les champs sont déserts, les bois sans verdure ;
Pas de fleurs ici, pas d'oiseaux là-bas.

En vain pour cela ton cœur se lamente ;
En vain ton cil bleu dans les pleurs s'endort,
Je ne saurais rien trouver, ma charmante,
Pour ton jardin vide et ta cage d'or.

Mais, que dis-je ? accours ! ne sois plus morose,
Jeune fille souple ainsi qu'un roseau.
Nous irons cueillir l'aveu, cette rose !
Nous dénicherons l'amour, cet oiseau !

New-York, Mars 1854.

VAN HOVEN.



LETTRES PARISIENNES.

Paris, 20 Mai 1854.

Monsieur le rédacteur,

Les salons d'un de nos meilleurs peintres, M. Achille Devéria, furent longtemps le rendez-vous des hommes distingués, des hommes célèbres. C'est là, qu'il y a quelques années, je rencontrai Victor Hugo, le bon Régnier, de la Comédie-Française, et de Balzac.

Trois choses agitaient l'assemblée : de Balzac offrait à M. Devéria la dédicace de ce charmant pastel qu'on nomme *Honorine* ; Régnier venait le matin même de perdre son enfant, et jouait le soir un rôle de père frappé dans son affection, chose terrible ! Enfin, madame Hugo ne voulait plus que son mari fit des vers. Elle prétendait que l'élaboration du poète était tracassière, que le cabinet de travail était jonché d'un nombre infini de petits bouts de papier, et que les chaises et les tapis restaient abîmés de taches d'encre, lorsque la dernière rime avait retenti sonore et digne de l'œuvre ! Simple et digne femme, c'est peut-être à cet ordonnancement de ménage, à cet ordre qu'elle voulait voir régner chez elle, que nous devons d'avoir perdu un homme de génie !

Régnier se retira de bonne heure, pour se rendre à la Comédie ; de Balzac alors commença la lecture d'*Honorine*.

Ce moment est resté gravé dans ma mémoire et dans mon cœur ; j'étais bien jeune, on ne fit pas attention à moi, mais blotti derrière un sofa, à moitié caché par la jupe de soie d'une femme belle comme la Fornarina de Raphaël, et qui me souriait quelque fois, je ne perdis pas un seul mot de la touchante histoire.

Quand elle fut terminée, on ne trépigna pas comme au théâtre, on ne donna pas à l'auteur de ces éloges forcés qui semblent le carnaval de la vérité, mais chacun à son tour lui prenait la main, et quelques larmes perlaient dans les yeux.

Puis tout-à-coup, pour qu'on oubliât ce qu'il venait de lire, car Balzac était le plus modeste des hommes, il changea la conversation, et, avec l'esprit le plus varié, les expressions les plus heureuses, il nous charma pendant deux heures ; et prenant congé de nous, il sortit, laissant, pour ainsi dire, après lui, cette traînée lumineuse que produisent les météores lorsqu'ils disparaissent.—Tout retomba dans le prosaïque et le commun, Victor Hugo lui-même était sous l'impression du moment.

Je ne revis plus Balzac, il mourut.

Plusieurs fois, je demandai où se trouvait son tombeau, afin d'y porter humblement ma couronne funéraire, on me répondit toujours : Balzac n'a pas de tombeau.—C'est comme si l'on eût jeté ce cri : La France renie ses grands hommes !...

Non, cela n'est pas. Les préoccupations du moment peuvent, il est vrai, faire oublier, ou du moins éloigner le souvenir de l'objet qu'on vénère, mais instantanément une intelligence d'élite, un frère en génie souille tout bas le mot à son voisin, et le mot roulant d'écho en écho, devient tonnerre, ouragan, se propage enfin ! C'est ainsi que bien timidement d'abord M. Dumas a parlé d'élever un tombeau à Balzac, à F. Soulié, et aussitôt il a eu les sympathies de tous.

Pour cela, il n'a voulu ouvrir aucune souscription, il a donné des spectacles et un concert, et le public, qui s'y est porté en foule, a eu le double plaisir de s'amuser et de payer une dette à l'admiration. Et quels artistes croyez-vous qui aient prêté leurs concours, gratuit, bien entendu ? Roger, de l'Opéra, madame Ugalde, la fée musicale, et Pierre Laurent, du Théâtre-Lyrique. Le concert a rapporté à ces artistes ce qui vaut mieux que l'argent, une ovation enthousiaste.

Ce n'est pas tout. Madame de Balzac, née... (un nom russe tellement difficile à prononcer que j'y renonce) a demandé à M. Dumas de quoi il se mêlait.

M. A. Dumas a répondu qu'il voulait prouver à la postérité que la veuve d'un grand homme n'existait pas.

Madame de Balzac s'est sentie alors de la graine d'Arthémise dans le sang, elle a demandé aux tribunaux le droit d'élever un cénotaphe à Mausole !

Les tribunaux ont condamné Arthémise à respecter les sentiments généreux, et M. Dumas a poursuivi son noble but. (Disons-le en passant : quelquefois je puis blâmer les défauts de l'auteur des *Mousquetaires*, mais quand une de ses brillantes qualités se mettra au jour, je serai le premier à applaudir.) Le nom russe de madame de Balzac nous amène naturellement à parler des pièces cosaques qui se jouent sur nos divers théâtres.

Au cirque impérial, *Constantinople*, balançoire nationale en vingt tableaux, prose à coups de canons, poésie à la baïonnette, trois auteurs, fiasco complet.

Les *Cosaques* de la Gaîté ont fini leur carrière après 140 représentations, grâce à Paulin-Ménier, l'inimitable sergent-bête-brute.

Aux Variétés, la *Question d'Orient*, est vidée entre un maçon et son goujat.

Au Vaudeville, la *Loire de l'Orient* est tenue par un hercule du nord qui ambitionne la baraque de son voisin ; esprit Cogniard frères en décadence.

Au Luxembourg, les *Russes*, c'est encore ici que git le meilleur pastiche. Que voulez-vous, aux petits bons ou les moins mauvais, etc., etc. Jetons un voile et courons au bois de Boulogne.

Enfin, l'air est pur, le soleil a définitivement salué Paris. C'est fort heureux, monsieur Phœbus, une autre année soyez donc poli un mois plus tôt ; cela me permettra de visiter les embellissements de ce bois, maintenant parc de Boulogne, et d'en rendre compte à mes aimables lectrices, qui adorent la violette champêtre, la marguerite, ce calendrier des amours, et les cascades aux mille perles scintillantes.

Je passe devant le Palais de l'Industrie sans m'y arrêter ; il sera prochainement le sujet de plusieurs articles, alors que l'Invention européenne prendra sa place à côté de l'Invention française, et que toutes deux se disputeront le sceptre du génie ; attendons. Je termine ma lettre par un conseil aux jeunes gens, en leur rapportant ma conversation avec une personne du monde.

Elle.—Vous n'êtes guère avancé en littérature.

Moi.—Comment l'entendez-vous ?

Elle.—Je veux dire que vos relations dans le monde ne sont pas assez nombreuses pour qu'on puisse vous faire une réputation.

Moi.—Je n'ai pas besoin qu'on me fasse une réputation, elle viendra d'elle-même, si je sais mettre à profit le peu d'intelligence que la nature m'a départi (phrase horriblement banale, mais de circonstance.)

Elle.—O naïf jeune homme ! vous cachez votre jeu, car vous devez bien connaître l'intrigue de camaraderie.

Je voulais nier, mais un sourire trahit ma secrète pensée.

Elle.—Je redoute même de n'avoir plus rien à vous apprendre.

Moi.—Si cela était, je n'aurais plus rien à désirer.

Elle.—C'est vrai.

Moi.—Donnez-moi donc la clé qui m'ouvrira la porte du temple.

Elle.—Vous le voulez ?

Moi.—Oui.

Elle.—Eh bien !...

Moi.—Eh bien ?

Elle.—On n'arrive que par les femmes.

Moi.—Merci.

Or donc, jeunes gens, n'embrassez pas la carrière littéraire, sans être profondément galants. Du reste, l'idée n'a rien d'immoral, c'est un axiome purement philosophique.

TURPIN DE SANSAY.

A NOS LECTEURS.

Des circonstances indépendantes de notre volonté nous forcent à renvoyer au prochain numéro plusieurs articles préparés pour celui-ci.

ILLUSTRATIONS NOUVELLES.

A DES PRIX REDUITS.

A vendre au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, 18 rue St. Thérèse, savoir :

DE BALZAC.

César Biroteau.
Une ténébreuse affaire.
Modeste Mignon.
Les parents pauvres.
Une fille d'Eve.
Louis Lambert.
La maison Nucingen.
Eve et David.
Un début dans la vie.
Honorine.
La recherche de l'absolu.
Le martyr calviniste.
Le curé de village.

SILVIO PELLICO.

Mes prisons.

CAYLA.

Histoire des Invalides.

GALLAND.

Les mille et une nuits.

CAMILLE LEYNADIER.

Histoire pittoresque de la Bastille.
Le donjon de Vincennes.
Le masque de fer.
Hist. des maréchaux de l'empire.

VICTOR HUGO.

Les voix intérieures.
Les châtimens.
Le roi s'amuse.
Le dernier jour d'un condamné.
Claude Gueux.
Han d'Islande.
Notre Dame de Paris.
Lucrèce Borgia.
Bug-Jargal.
Ruy Blas.
Marion Delorme.
Hernani.
Marie Tudor.

EUGÈNE SCRIBE.

Dix ans de la vie d'une femme.
Carlo Broschi.
Proverbes.
L'ambitieux.
Adrienne Lecouvreur.
Judith.
La grand'mère.
Le verre d'eau.
La canaraderie.
La Bohémienne.
Valérie.
Le mariage d'argent.
Avant, pendant et après.
Les contes de la reine de Navarre.
La maîtresse anonyme.
La calomnie.
Bertrand et Raton.

CHATEAUBRIAND.

Les quatre Stuarts.
Les martyrs.
Le paradis perdu.
Itinéraire de Paris à Jérusalem.
Voyages en Italie et en Amérique.

René.

Les Natchez.
Le printemps d'un proscrit.

LE TASSE.

La Jérusalem délivrée.

ALEXANDRE DUMAS.

Le chevalier de maison rouge.
Blanche de Beaulieu.
Othon l'archer.
Vingt ans après.
Les trois mousquetaires.
Le vicomte de Bragelonne.
Les frères Corses.
Les mille et un fantômes.

GEORGE SAND.

Le meunier d'Angibault.
Les maîtres mosaïstes.
Kourroglou.
La petite Fadette.
François le Champi.
Valentine.
Horace.
Lucrezia Floriani.
Mauprat.
Isidora.
Jacques.
Leone Leoni.
Pauline.
Indiana.
Jeanne.
Le Piccino.

PAUL FÉVAL.

Alizia Pauli.
Le banquier de cire.
Le loup blanc.
Les fanfarons du roi.
Le fils du diable.
La Fontaine aux perles.
Le capitaine Spartacus.

MICHEL MASSON.

Une couronne d'épine.

EUGÈNE SUE.

Comédies sociales. 7
Atar-Gull.
Le commandeur.
La coucaratcha.
Deux histoires.
Latréaumont.
Deleytar.
Jean Cavalier.
La vigie de Koat-Ven.
Arthur.
Le marquis de Létorière.

HOFFMANN.

Contes nocturnes.
Contes fantastiques.
L'Elixir du diable.

MÉRY.

La Floride.
Le dernier fantôme.
Héva.
L'âme transmise.

Les nuits anglaises.

CLÉMENCE ROBERT.

Les 4 sergents de La Rochelle.
Le Mont St. Michel.

ALPHONSE KARR.

Clotilde.
La famille Alain.
Fa Dièze.
Hortense.
Une heure trop tard.
Einerley.
Le chemin le plus court.
Geneviève.
Feu Bressier.
Une histoire invraisemblable.
Histoire de Rose et de Jean Du-
chemin.
Une vérité par semaine.
Vendredi soir.

PAUL DE KOCK.

L'enfant de ma femme.
André le Savoyard.
Zizine.
Georgette.
Mr. Dupont.
Gustave.
Une fête aux environs de Paris.
La maison blanche.
Contes et chansons.
Mon voisin Raymond.
Un tourlourou.
Frère Jacques.
Un jeune homme charmant.
La femme, le mari et l'amant.
Jean.
La laitière de Montfermeil.
Un homme à marier.
Madeleine.
Ni jamais, ni toujours.
Un bon enfant.

BIBLIOPHILE JACOB.

Les aventures du grand Balzac.
Une aventure de Racine.
Vertu et tempérament.
Le bon vieux temps.
Un divorce.
La sœur du Maugrabin.
L'oreille.
Les marionnettes.
Une nuit dans les bois.
La danse Macabre.
Les fumées du vin.
La marquise de Chatillurd.
Pignerol.
La folle d'Orléans.
La chambre des poisons.
Le Roi des Ribauds.
Le marchand du Hâvre.
L'éruption du Vésuve.
La servante de Rabelais.
Une chasse sous Charles IX.

318
 La peste.
 Le chevalier de Chaville.
 La dotte de jeu.
 L'estrapade.
 La barbe.
 Un clou chasse l'autre.
 Un duel sans témoins.
 Le comte de Chatay.
 La chambre du revenant.
 Le banqueroutier.
 Les écoliers sous Louis XII.
 Les morts cordeliers.
 Mort de Jénn Goujon.
 Les haines à mort.
 Les deux mères.
 Les sorts.

Le grand œuvre.
 ÉMILE SOUVESTRE.
 Riche et pauvre.
 FREDERIC SOULIE.
 Marguerite.
 Le bananier.
 FENIMORE COOPER.
 Les lions de mer.
 Les deux amiraux.
 P. J. DE BÉRANGER.
 Chansons, œuvres complètes.
 MADAME DE STAEL.
 Corinne.

JULES LECOMTE.
 Bras de fer.
 LÉON PLÉE.
 Abd-el-Kader.
 MOLE-GENTILHOMME.
 Jeanne de Naples.
 CHARLES DICKENS.
 Les voleurs de Londres.
 Contes de Noël.
 Nicolas Nickleby.
 MICHEL RAYMOND.
 Le maçon.
 MAD. ÉMILE DE GIRARDIN.
 Le vicomte de Lauray.

Tous ces ouvrages sont magnifiquement illustrés par les meilleurs artistes français, tels que Tony Johannot, Bertall, Gavarni, Beaucé, Staal, et autres, non moins distingués.

Toutes les commandes pour les ouvrages de littérature sérieuse ou légère sont exécutées sous le plus bref délai possible. Nos relations avec plusieurs libraires de New-York et de Paris nous permettent de fournir aux amis de la bonne littérature tous les livres qu'ils peuvent souhaiter.

Juin, 1854.

AVIS IMPORTANT.

Seules les personnes qui, à partir du 1er Février, 1854, procureront dix souscripteurs à la *Ruche*, auront droit à une copie gratuite de cette publication.

OLD COUNTRYMAN,

Ce journal publié hebdomadairement à Toronto, sous forme de recueil, se recommande à toutes les classes de la société par l'excellence de ses articles, littéraires, agricoles, politiques, l'habileté de ses rédacteurs, et la variété de ses correspondances.

Prix d'abonnement, \$3 par an.

Agence à Montréal, bureau de la *Ruche*, rue Ste. Thérèse, No 18.

LE PAYS, Journal des intérêts démocratiques.

Ce Journal, d'un grand format, a deux Editions : l'une paraissant trois fois par semaine, les Mardi, Jeudi et Samedi, à QUATRE PIASTRES par année; l'autre, une fois par semaine, le Mercredi, à DEUX PIASTRES : l'abonnement est payable par semestre et d'avance.

LE PAYS est le journal commercial de Montréal : il est celui qui a le plus d'annonces, et conséquemment le plus répandu. Sa matière à lire embrasse la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture et généralement tout ce qui intéresse le lecteur canadien.

On s'abonne au bureau du *Pays*, rue Ste. Thérèse, et aux adresses suivantes :—

M^r L. FABRE & GRAVEL, No. 3, rue St. Vincent,
 Jos ROY, No. 25, rue St. Paul.
 ROM. TRUDEAU, No. 111, rue St. Paul.

JACQ. A. L. PLINGUET,
 Propriétaire.

MONTREAL, Mai, 1853.

ALMANACH CANADIEN DE LA RUCHE LITTÉRAIRE

POUR 1854.

Par G.-H. Cherrier,

~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~

A vendre chez les principaux libraires Canadiens et Anglais de cette ville, ainsi qu'au bureau de la *Ruche Littéraire*, No. 19, Rue Ste. Thérèse, au bureau du *Moniteur Canadien*, Rue St. Paul, et à l'*Institut Canadien*.

AUX MÈRES ET NOURRICES.

LE

TRÉSOR DES NOURRICES

manufacturé à la Pharmacie du Dr. PICAULT, est le seul calmant dont se servent les mères pour arrêter les coliques, les vents, les débords, les maux de dents, et le manque de sommeil auxquels les enfants sont si sujets.

C'est un remède indispensable pour élever de la famille. Il a sauvé des milliers d'enfants 30 sous la bouteille.

On trouve à la même Pharmacie :—Le Kathairon, des huiles parfumées et autres articles pour embellir et conserver la chevelure. Des parfums toute espèce, Eaux de Cologne, de Lavande, &c., ainsi que des brosses à dents, et en général les articles de toilette.

PHARMACIE, No. 36, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Février, 1854.

LES CHATIMENTS, POÉSIES VENGERESSES,

PAR

Victor Hugo.

Prix : 6s. 3d.

A vendre au bureau de la Ruche, 19, rue Ste. Thérèse, ainsi qu'à l'Institut Canadien.
Juin, 1854.

LA REVUE DE L'OUEST.

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE ST. LOUIS, (MO.)

La Revue de l'Ouest est fondée par une Société d'actionnaires.

L'administration élue par la Société se compose de MM.

L. R. Cortambert, président ;

Th. Gantic, vice-président ;

Ed. Haren, secrétaire ;

Nicolas Dement, caissier ;

Dominique Stock.

La Revue de l'Ouest paraît tous les samedis.

Conditions d'abonnement :

Un an, - - - - - \$2,50

Six mois, - - - - - 1,25

Trois mois, - - - - - 65

Les abonnements et les annonces sont payables d'avance.

Les lettres ou paquets non affranchis ne seront pas admis.

Février, 1854.

LIBRAIRIE FRANÇAISE, UNIVERSELLE.

NO. 82, LEONARD STREET,
NEW-YORK.

Une combinaison nouvelle dans la fabrication en Librairie nous permet d'atteindre les dernières limites du VÉRITABLE BON MARCHÉ et de donner au prix de 6 cents le volume, les meilleurs ouvrages enrichis de dessins originaux et inédits.

PRINCIPALES COLLECTIONS.

Romans populaires	480	livraisons-volumes	\$30	0
Alexandre Dumas	400	"	"	25 0
Histoire Naturelle	375	"	"	25 0
Veillées Littéraires	300	"	"	20 0
Panthéon Populaire	200	"	"	15 0
Comédie Humaine	160	"	"	10 0
Chateaubriand illustré	150	"	"	10 0
Romans illustrés	150	"	"	10 0
Illustrations littéraires	120	"	"	7 50
Ensemble	2335	"	"	\$150 0

On peut souscrire :—1o. Par livraison ou volume à 6 cents ;—2o. Par ouvrage ou auteur complet ;

—3o. Par série de 20 livraisons brochées en un volume-album au prix de \$1.25.

Février, 1854.

MÉCHIN.

LES MYSTERES DE MONTREAL,

PAR

A. Emile Chevalier.

Cet ouvrage formera deux beaux volumes de plus de trois cents pages chacun. Il sera orné de gravures faites par les meilleurs artistes de New-York, et paraîtra régulièrement chaque quinzaine par livraisons de trente-deux pages. Le prix de souscription est de dix CHELINS, payables immédiatement après la parution de la première livraison, laquelle sera mise en vente aussitôt que six-cents souscripteurs aient été réunis. On s'abonne au Bureau de la *Ruche*, Rue Ste. Thérèse, à Montréal, chez les principaux libraires de cette ville et chez tous les agents de cette publication, ainsi qu'à Québec, chez M.M. Tsange, Morel et cie, Rue Buade, et à la librairie du *Canadien*, rue de la Montagne, B. V. Février, 1854.

LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE paraît régulièrement dans la première huitaine de chaque mois. Le prix de l'abonnement est fixé :

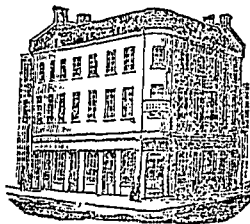
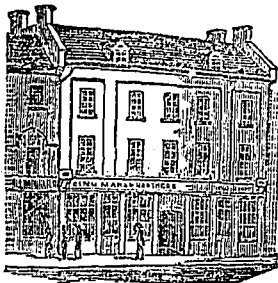
Pour le Canada et les Etats-Unis, à - - - 10s. 0d.
Pour la Nouvelle-Orléans, à - - - - - 12s. 6d.
Pour l'Angleterre, à - - - - - 15s. 0d.
Pour la France, à - - - - - 15 francs.

Toutes les communications littéraires et toutes les lettres pour abonnement devront être adressées au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, rue Ste. Thérèse, à Montréal, FRANCO, sans quoi elles seront refusées. Les manuscrits ne seront point rendus.

Cette publication offre un très grand avantage pour ceux qui veulent insérer des annonces-adresses. CONDITIONS.—2s. par ligne, pour l'année, ou £6 par page, £1 par demie page, et £2 par quart de page.

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement PAYABLE D'AVANCE. Février, 1854.

ETABLISSEMENTS DE CINQ MARS ET FRÈRE.



NO 75 RUE MCGILL, NO 17, RUE ST PAUL.

(Ancien numéro 27).

S'il est à Montréal une maison bien connue, non seulement de tous les Canadiens mais de tous les étrangers qui arrivent dans notre ville, c'est celle de MM. Cinq Mars & frère. Cette maison se compose de deux magasins, l'un situé, on le sait, rue McGill, l'autre établi, personne ne l'ignore, rue St. Paul.

Il serait oiseux de nous étendre sur les mille avantages que le consommateur peut trouver, en se pourvoyant à ce double établissement des objets de toilette qui lui sont nécessaires. La vogue et la renommée ont rendu trop bonne justice à MM. Cinq Mars et frère, pour que nous cherchions à capter l'attention du public par les grossières annonces qu'emploie généralement la réclame. Néanmoins nous croirions manquer d'égards envers nos lecteurs, si nous ne leur recommandions les magasins de MM. Cinq Mars & frère, comme ceux où ils pourront se procurer à des prix infiniment modérés tous les vêtements usuels et tous les habillements de bon ton et de bon goût recherchés par les amis des modes.

Messieurs Cinq Mars & frère possèdent en outre, un assortiment de draps noirs rayés, de couleur, simples et fins, de la meilleure qualité, ainsi que toutes sortes d'étoffes propres à la toilette, telles que soies, cachemires, satins, &c.

D'excellents coupeurs sont attachés à leurs établissements; enfin, on trouvera chez eux cette exquise politesse qui assure d'ordinaire la prospérité aux magnifiques établissements de ce genre.

Montréal, juillet 1853.

CINQ MARS ET FRÈRE.

MAISON DU PEUPLE.



JOSEPH BEAUDRY,
MARCHAND TAILLEUR,

81

RUE M'GILL.

81

MONTREAL.

(Ancien numéro 31½)

Prend la liberté d'informer ses amis et le public, qu'il a transporté sa boutique de tailleur à l'adresse ci-dessus.

On y trouvera un grand et bel assortiment de HARDES FAITES de toutes sortes, pour l'AUTOMNE et l'HIVER, fabriquées récemment avec les étoffes les mieux choisies, pour accommoder ses nombreuses pratiques, et qu'il vendra

EN GROS ET EN DETAIL.

Les PRATIQUES et les ÉTRANGERS qui visitent Montréal, auront l'avantage de choisir dans son fonds d'étoffes étendu et varié, et assorti par lui-même avec le plus grand soin, des HARDES nullement inférieures à celles de commande et à des prix très réduits.

On trouvera à cette adresse, un grand nombre de PALETOTS-SACS, de dessous et de dessus qu'on ne peut trouver ailleurs qu'à la

MAISON DU PEUPLE.

Où on pourra se procurer constamment un grand fonds de hardes d'enfants pour l'Automne et l'Hiver, de tous les goûts.

Aussi un immense assortiment de manteaux de Caoutchouc, redingottes de Gutta Percha à l'épreuve de l'eau, redingottes en pelleteries, tels que : Loup-Marin, Astracan, Robes de Buffle, etc.

Il a reçu par les derniers arrivages un large assortiment de DRAFS, CASIMIRES, DOESKINS, ETOFFES POUR VESTES, &c. ; aussi, un assortiment général de :

—HARDES FAITES,—

dans le dernier goût, à des prix réduits, pour argent comptant.

En annonçant qu'il vient de recevoir un nouvel et splendide assortiment de tout ce que le goût le plus raffiné et le plus fashionable peut désirer en draps, casimires, soieries ou étoffes de fantaisie, &c., le soussigné croirait manquer au devoir de la plus simple urbanité, s'il n'offrait au public connaisseur et élégant du Canada, ses remerciemens, pour la faveur inouïe qu'on lui a témoignée jusqu'à ce jour. Il espère en même temps que toutes ses honorables pratiques sont satisfaites de la ponctualité qu'il a apportée dans l'exécution de leurs commandes.

Le nombre croissant de ses clients lui prouve constamment que la courtoisie et l'exactitude sont de première nécessité dans un établissement de la nature de celui qu'il dirige à Montréal; enfin le soussigné, en rappelant que son magnifique magasin est ouvert à toute heure du jour aux visites du public, engage les personnes qui aiment les vêtements à la mode et à bon marché, à lui accorder leur confiance. Elles se convaincront ainsi par elles-mêmes, que sa maison, une des plus achalandées de Montréal, est aussi remarquable par la modicité de ses prix, que par la variété et la solidité de ses étoffes et l'élégance vraiment rare de la coupe des habillemens qu'elle confectionne.

Montréal, juillet 1853.

JOSEPH BEAUDRY.

NATIONAL LIBRARY
OF THE
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

NO. 38.

DELAGRAVE ET CIE.

NO. 38.

RUE NOTRE DAME.

Importent en caisses d'une douzaine Château Lafitte, Hockheimer, St. Julien, Madère et vieux Porte aussi liqueurs fines et vieux cognac, Champagne, &c., ainsi que toutes autres sortes de vins et
DE PLUS,

MM. De L. et Cie avertissent les messieurs du Clergé qu'ils reçoivent les vins purs pour messes et qu'ils font venir comme par le passé des cloches d'églises et tous autres articles que l'on voudra bien leur commander.

Montréal, Juillet 1853.

DELAGRAVE & CIE.

LE RÉPUBLICAIN

Journal du Soir,

PUBLIÉ A NEW-YORK.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

AU CANADA.

Affranchi jusqu'à la frontière.

Un an.....	\$9.50
Six mois.....	4.75
Trois mois.....	2.50

Les abonnements sont payables d'avance.

Agence à Montréal: ROCHE LITTÉRAIRE et POLITIQUE, Rue Sainte-Thérèse.

LITTÉRATURE, SCIENCE, &c., &c.

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION

DE

MM. BEAUCHEMIN ET PAYETTE,

RUE ST. PAUL 125, MONTREAL.

En offrant leurs remerciements à leurs amis et au public en faveur de la bienveillance et des encouragements qui ont accueilli et soutenu la fondation de leur Maison de Librairie, les soussignés se font un plaisir d'annoncer, aujourd'hui, qu'ils peuvent offrir un vaste et bel assortiment de livres de Prières, d'Histoire, de Littérature, brochés, cartonnés ou richement reliés. Ces ouvrages, tous du meilleur choix, peuvent être donnés comme prix ou récompenses, à leurs élèves, par les chefs d'établissements d'éducation, les instituteurs des écoles primaires ou par les parents à leurs enfants.

Ils possèdent en outre une grande quantité d'Historiettes ou Contes moraux à l'usage de l'enfance et de la jeunesse; des Albums illustrés et coloriés avec soin; des livres de bonne et saine littérature; des œuvres Ascétiques diverses, de Théologie, de Piété; des HISTOIRES DE L'ÉGLISE, HISTOIRES DE LA REVOLUTION ET DES EMPIRES, par Gabourd, LES MEMOIRES D'OUTRE TOMBE, par Châteaubriand, HISTOIRES DE FRANCE, DE NAPOLEON, par Gabourd, &c., et une infinité d'ouvrages dont l'énumération serait trop longue dans un simple avertissement.

Les soussignés prient le public de vouloir bien visiter leurs magasins, et ils se flattent que toutes les personnes qui les honoreront de leur confiance seront satisfaites de l'incroyable modicité du prix des livres mis en vente à la LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION, et de l'empressement qu'on apportera à l'exécution de leurs commandes.

Montréal, Juin 1853.

BEAUCHEMIN ET PAYETTE.